This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~Ns. 2 g 10~~

A/Z 5755 A.5

LES AMOVRS

D'OLIVIER DE MAGNY

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET

LES AMOURS
D'OLIVIER DE MAGNY

Texte original

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, passage Choiseul, 27-31

M. D. CCC. LXXVIII

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD

AVERTISSEMENT

Les Amours de Magny *devaient former le dernier volume de cette édition & se terminer par un index général où se seraient trouvés les éclaircissements historiques & philologiques nécessaires pour l'intelligence de l'auteur. Mais l'examen du livret qu'*Olivier de Magny *a fait imprimer, en août* 1553, *chez Arnoul L'Angelier, avec le titre d'*Hymne sur la naissance de Madame Marguerite de France, *a modifié nos prévisions. Cet opuscule rarissime est accompagné de poésies qui lui donnent l'importance d'un livre. Il devient, pour cette raison, le complément indispensable de l'œuvre du poète quercinois, & il en sera le tome final. Afin de grossir*

l'intérêt que les bibliophiles attacheront à cette publication, nous y ajouterons la vie d'Olivier de Magny, par Guillaume Colletet, & à la suite, avec nos remarques, les notes de M. Prosper Blanchemain, l'érudit à qui sont dues, parmi d'importantes réimpressions, celles de Ronsard, de St-Gelais, de Magny & de Courval Sonnet (1).

Les Amours *ont été publiés pour la première fois à Paris, chez Estienne Groulleau, en* 1553, *in-8° de* 83 *ff. plus* 8 *ff. liminaires non chiffrés & titre compris. Ce petit volume est orné d'un portrait en bois au recto du deuxième feuillet, & il présente, à la page seize, un privilége daté de Paris,* 18 *mars* 1552. *Les poésies d'Hugues Salel,*

(1) *Ronsard, Paris. Iannet* 1857, 8 *vol.; St-Gelays, Daffis,* 1873, 3 *vol. avec remarques de MM. Philippes-Beaulieux & R. Dezeimeris; Magny, Turin, Gay,* 1869, 3 *vol. & Lyon, Scheuring,* 1876, 1 *vol.; & Sonnet, Paris, Jouaust,* 1876, 3 *vol.*

Indépendamment de ces publications, il faut mentionner encore celles de Louise Labé, de Jean Doublet, de Claudé Fauchet & de Pierre de Cornu, & dans cette collection même, Angot L'Eperonnière.

Mes recherches sur Magny m'ont mis en rapport avec M. Blanchemain, dont je suis heureux de me dire ici l'ami & l'obligé.

que Magny a jointes à ce premier ouvrage, ſont précédées f° 66, r°. de ce titre : Recueil d'aucunes œuvres de Monſieur Salel, abbé de St-Cheron, non encore imprimées. Elles ſont ſuivies de l'avis au lecteur, reproduit ici en appendice, & d'un ſonnet de Jodelle, commençant par ces vers :

Sur quel riuage à mes yeux incogneu,
Dedans quel bois ſaintement ſolitaire,
Ou en quel coin farouchant le vulgaire,
As-tu Phebus mon Salel detenu ?

Deux ſonnets de Magny, l'un à Marc-Antoine de Muret & l'autre à ſon livre, terminent le volume, à la fin duquel ſe lit la mention ſuivante : Imprimé à Paris, par Eſtienne Groulleau, libraire & imprimeur.

Les Amours *ſont le ſeul ouvrage d'*Olivier de *Magny qui ait eu les honneurs d'une ſeconde édition pendant le XVIe ſiècle. Cette réimpreſſion, faite à Lyon par Benoiſt Rigaud, en* 1573, *forme un in-*12 *de* 85 *ff. numérotés, plus* 8 *ff. liminaires non chiffrés, & elle eſt auſſi rare que l'original, dont elle diffère, ſinon par la correction, du moins par quelques points. Le portrait de Caſtianire a été remplacé par une gravure en bois repréſentant, dans l'encadrement d'un berceau de feuillage, une*

jeune femme jouant de la viole pendant qu'un jeune homme l'accompagne sur le luth. D'autre part, le privilége du 18 *mars* 1552, *devenu sans utilité, a été supprimé.*

De ces deux textes, nous avons, pour le reproduire, choisi le plus ancien, celui dont selon toute probabilité, Magny a suivi l'exécution typographique. Toutefois, comme l'exemplaire existant à la Bibliothèque nationale est incomplet des ff. 9 *&* 40, *il nous a fallu tenter de combler cette lacune, afin d'éviter tout emploi de la leçon posthume. Grâce à l'obligeance d'un bibliophile bien connu, M. le comte de Lignerolles, qui nous a permis de relever, sur l'édition originale en sa possession, les passages dont nous étions privé, nous nous trouvons aujourd'hui en mesure d'offrir aux lecteurs d'*Olivier de Magny, *une reproduction absolument exacte du premier ouvrage du poète quercinois. Le portrait de Castianire, entièrement conforme à la gravure en bois*

(1) *Vers à corriger :*

Sonnet VII, *vers* 1 :

Arrestez-vous, voyez la douceur grande

Sonnet LXXVII. *vers* 9 :

D'autre costé ie remache à part moy.

qui décore les Amours de 1553, *& placé, comme elle, au recto du ſecond feuillet, complète la reſſemblance de notre volume avec un livre rare.*

Il nous reſte maintenant à parler de notre appendice. Il comprend un avis en proſe au lecteur & deux ſonnets, entre leſquels Magny avait placé les OEuures d'Hugues Salel non encore imprimées.

*Quel que ſoit l'intérêt de ces dernières poéſies, les unes adreſſées au roi comme des compliments officiels, & les autres nées d'une inſpiration plus intime, aucune place ne pouvait leur être réſervée dans une réimpreſſion uniquement conſacrée aux ouvrages d'*Olivier de Magny. *Nous avons cru devoir, néanmoins, dans la notice qui va ſuivre, entrer, à ce ſujet, dans des explications un peu détaillées. Les vers, dont Magny a groſſi ſes* Amours, *ont été choiſis avec ſoin & joints, par calcul, au livre de l'auteur. A défaut d'une œuvre, il y avait là une manœuvre à mettre en lumière.*

NOTICE.

Les amours d'Olivier de Magny ont été publiées en 1553; mais elles étaient écrites une année auparavant. Le privilége qui est du 18 mars 1552, en fournit la preuve. Ainsi ce petit poème contemporain des premières amours de Baïf & de Ronsard (1), précédait de deux ans la traduction des Odes d'Anacréon de Remy Belleau (2). Il n'avait devant lui que l'Olive de du Bellay & les Erreurs amoureuses de Pontus de Tyard qui étaient alors les seuls témoignages d'inspiration personnelle des futurs

(1) *Amours* de Ian-Antoine de Baïf; Paris, Vᵉ Maurice de la Porte, 1552, in-8 de 104 pp. Achevé d'imprimer du 10 décembre 1552.

Amours de P. de Ronsard, Vandomois, ensemble le cinquiesme de ses *Odes*, Paris, Vᵉ Maurice de la Porte 1552, in-8 de 239 pp., plus 32 ff. pour airs notés. Achevé d'imprimer du 30 septembre 1552.

(2) *Odes* d'Anacréon Teïen, traduites par Remi Belleau, ensemble quelques petites hymnes de son invention Paris Adr. Wechel, 1555, in 8.

poètes de la Pléiade françaiſe (1). Les poéſies de Jacques Tahureau n'avaient point encore paru (2) & celles de Jean de la Péruſe (3), devaient être éditées plus tard après la mort de leur auteur, par J. Boiceau de la Borderie & par Guillaume Bouchet, déſireux de montrer en leur ami défunt, Jean de la Péruſe, un émule d'Etienne Jodelle, le dramaturge à la mode.

Avant de ſe faire connaître par ſes Amours, Olivier de Magny s'était ſignalé comme poète courtiſan par un hymne ſur la naiſſance de Marguerite de France, fille du roi Henri II, ſurvenue le 14 mai 1552. En cette occaſion, le jeune poète s'était inſpiré de l'exemple du plus illuſtre de ſes maîtres, Pierre de Ronſard qui, trois ans auparavant, avait écrit l'Epithalame d'Antoine de Bourbon & de Jeanne de Navarre (4).

Cet eſprit d'imitation ne ſçaurait nous ſurprendre de la part de poètes rapprochés les uns des autres par leur âge, leurs goûts, leurs travaux & leurs attaches avec des perſonnages que leurs fonctions appelaient auprès du

(1) *L'Olive* & quelques autres œuures poétiques... par I. D. B. A. Paris, Arnoul l'Angelier, 1549, in-8 de 40 ff.

Erreurs amoureuſes. Lyon, par Jean de Tournes M.D.XLIX, in-8 de 86 pp. Achevé d'imprimer du 5 novembre 1549.

(2) Les premières poéſies & les ſonnets, odes & mignardiſes amoureuſes de l'Admirée, Poitiers, de Marnefz & Bouchetz frères, 1554, in-8.

(3) *La Medée*, Tragédie & autres poéſies de Jean de la Péruſe. Poitiers, de Marnefz & Bouchetz frères, 1556, in-4.

(4) Paris, Vaſcoſan, 4 ff. in-8. Le mariage d'Antoine de Bourbon & de Jeanne d'Albret s'accomplit le 20 octobre 1548.

roi. En 1550, Daurat, le maître de Ronſard, de Baïf & de Remi Belleau, avait à peine dépaſſé la quarantaine & ſes diſciples ſe ſuivant de quatre en quatre années, comptaient le plus âgé vingt-ſix & le plus jeune dix-huit ans (1).

Ronſard élevé à la Cour avait accompagné en Allemagne l'ambaſſadeur Lazare de Baïf. Du Bellay était patronné par le ſeigneur de Langey & le cardinal ſon frère. Enfin Magny était depuis pluſieurs années le ſecrétaire d'Hugues Salel, maître d'hôtel du roi & aumônier de la reine.

Hugues Salel a été en quelque manière un aïeul de Deſportes. Homme heureux, aimant la poéſie, il s'eſt plu à favoriſer les poètes & à leur aplanir le chemin de la fortune. Par ſa politeſſe & ſon ſavoir, il avait acquis une aſſez grande influence & il ſut en uſer dans des circonſtances délicates. Il fut l'un des premiers protecteurs d'Etienne Dolet à qui il ménagea l'appui de Jean Bertrandi, premier préſident du Parlement de Touloufe. Il a placé en tête de Pantagruel un dixain qui ſous la plume d'un prêtre eſt une audacieuſe apologie de Rabelais. Après avoir, en 1539, accepté la miſſion d'aller avec les fils du roi, recevoir l'Empereur Charles-Quint

(1) Pontus de Tyard avait trois ans de plus que Ronſard qui avait le même âge que du Bellay. Jodelle enfin était né comme Jean-Antoine de Baïf en 1532. Ces rapprochements expliquent mieux que de longues diſſertations les unanimités de la nouvelle école poétique.

à Bayonne, & d'accompagner ce prince pendant la durée de ſon voyage en France, il fut nommé abbé commandataire de Saint-Cheron (1).

Ces diverſes particularités montrent quel était le crédit de Salel auprès de François Ier. Elles donnent également à penſer que Salel n'était pas moins bien venu de Marguerite d'Angoulême, & qu'il lui dut plus d'une généreuſe inſpiration. Il eſt d'ailleurs établi par d'irrécuſables obſervations que Salel appartint au groupe des lettrés philoſophes au milieu deſquels Marguerite vécut en bienfaitrice, C'eſt d'Hugues Salel que Marot a dit :

Honneur te guide & te met en haulteſſe,
Pour ton grand ſens & ta ſcience acquiſe,
Ce que tu as retenu pour deviſe
Et iuſtement à ce degré t'adreſſe.

Tu t'es conduict par tres-grande ſageſſe,
Merveille n'eſt ſi donc en ceſte guide
Honneur te guide,

(1) Voici le mince article que la Gallia Chriſtiana a conſacré à notre abbé

XXVII. — « Hugo Salel clericus cadurcenſis & cubicularius Franciſci I Francorum Regis, primus abbatiam Sancti Carauni tenuit in commendam. Ludovico Guillard Epiſcopo Carnotenſi obedientiam promiſit VII calend. octobris anno 1543. Homerum vernacule reddidit, præfuitque abbatiæ annos duodecim. » Gal. Chriſt VIII, col. 1308.

Apollo faict aux fiens ceste promesse,
Quand à le suyvre ils ont grand'peine prise,
Tu as prudence en son escole apprise,
C'est ce qui faict que chez prince & princesse
Honneur te guide.

Le prince & la princesse étaient François Ier & sa sœur la grande Marguerite.

A tous ces témoignages, on peut encore en ajouter d'autres aussi caractéristiques. Lorsque le poète Jean Dupré dédia son poème, le *Palais des Nobles Dames*, à Marguerite de Navarre, celle-ci fit choix d'Hugues Salel comme d'un héraut à son service pour encourager l'auteur « à escripre des dames. » Dans une exhortation sous forme de onzain, l'Honnesteté, personnification de la Reine, engage Dupré à suivre son inspiration, & Salel désireux de se manifester comme porte-parole de Marguerite, a placé en tête de chaque vers les lettres de son nom.

Le *Palais des Nobles-Dames* porte avec lui la preuve de l'influence de la reine de Navarre. Il est suivi d'un opuscule d'Hugues Salel intitulé : *Dialogue de Jupiter & de Cupidon disputant de leur pouvoir.* Ce petit ouvrage qui ressemble aux dissertations que Marguerite se plaisait à imposer aux beaux esprits de son entourage, est dédié à très-noble Brandelis de Gironde, homme d'armes de la compagnie de Monseigneur le grand Escuyer. Ce dernier personnage était Jean III de Noé, dont la femme Léonor de Mauléon, fille de Jean de

Mauléon, feigneur de Durban au comté de Foix, fut la mère de Michel-Pierre de Mauléon protonotaire de Durban, l'un des compagnons d'Olivier de Magny.

Ces détails, fans grands liens avec notre fujet, ont cependant une inconteftable utilité. Ils fervent à éclaircir un fait qui fans eux demeurerait inexpliqué. Les Amours d'Olivier de Magny font précédés de pièces à la louange du jeune poète, & tous ces vers ont pour auteurs d'une part les futurs maîtres de la Pléiade & de l'autre, les ferviteurs de Marguerite : le comte d'Alfinois, Claude Gruget & Claude Colet, le maître d'hôtel de la marquife de Nefle, Renée de Rieux (1), comteffe de Laval, de Vitré & de Rochefort, mariée en 1540 à Louis de Sainte-Maure. Par ces rapprochements, on établit d'une manière générale, à défaut d'indications plus précifes, que fur fes dernières années, Marguerite avait ouvert fa maifon aux poètes de la renaiffance, comme longtemps auparavant elle en avait fait l'afile des philofophes. La protectrice de la libre penfée était devenue vers la fin de fa vie la patronne des libres poètes, de ceux qui, délaiffant les formes d'une verfification furannée, allaient à la fois, par l'étude de l'antiquité & par leur infpiration perfonnelle, renouveler le Parnaffe français.

Les ténèbres qui voilent ce côté de la vie de Margue-

(1) Renée de Rieux était la fille de ce Jean de Rieux, feigneur d'Afferac, dont l'auteur de la première verfion de l'Heptameron, Pierre Boaiftuau plaça le nom en tête de l'édition originale de fes *Hiftoires prodigieufes*.

rite ne ſont point encore diſſipées; mais les documents ne manquent pas, & de plus minutieuſes recherches mettront un jour en pleine lumière le rôle que la reine s'était aſſigné & dont Marguerite de France, ſa nièce, fut la continuatrice (1). Dès à préſent & juſqu'à plus amples informations, il eſt hors de doute que l'alliance des poètes ébauchée par la reine avant ſa mort, s'eſt expreſſément affirmée dans les hommages rendus à la grande défunte. Le tombeau de la reine Marguerite (2) a groupé autour de lui dans une touchante union, les vieux ſerviteurs de la reine de Navarre & les poètes qu'elle avait à peine eu le loiſir d'entrevoir & de protéger, du Bellay, Ronſard & Baïf.

La prédilection de Marguerite d'Angoulême pour les muſes nouvelles, trouva de fervents imitateurs. L'un des plus notables fut Lancelot de Carle, aumônier du Dauphin & l'auteur de menues poéſies qui figurent dans les recueils de Blaſons (3) & d'un poème ſur le procès criminel d'Anne de Boleyn. Il ſe paſſionna pour

(1) Eſt-il néceſſaire de rappeler ici que cette princeſſe prit devant le roi contre Mellin de Saint-Gelais, la défenſe de Ronſard qui témoigna ſa gratitude par l'Ode : *N'eſt-ce pas toi, Vierge très-bonne*, publié dans le Ve livre des *Odes* à la ſuite de la première édition des *Amours*, Paris, 1552 !

Voir à ce ſujet les œuvres de Ronſard, Edition Blanchemain ; Paris, Franck, 1867, VIII, 136.

(2) Paris, Michel Fezandat 1551, in-8 de 104 ff. non chiffrés.

(3) Voir les blaſons du *Genoil*, de l'*Eſprit* & de l'*Honneur* dans le Recueil de Charles Langelier ; Paris 1550, in-16 : *Les Blaſons anatomiques du corps féminin enſemble les contre-blaſons avec les*

la jeune école & se fit à la cour l'introducteur des poètes nouveaux. Colletet a vanté le courage & la générosité dont Lancelot de Carle eut à donner mainte fois la preuve dans ce rôle difficile; mais Olivier de Magny, juge & partie dans les efforts de ce protecteur, nous apporte en ces termes un temoignage du plus haut intérêt :

... Qu'hors de mon souuenir
Iamais on me voye mettre
Ce que ie sens m'aduenir,
De bon heur pour te cognoistre,

Ou soit, Carle, pour auoir
Si bien sceu gaigner ta grace,

figures, le tout mis par ordre & composé par plusieurs poètes contemporains.

Brantôme, un jour de mauvaise humeur apparemment, s'est montré sévère pour Lancelot. Voici ce qu'il en écrit au tome III, p. 134 de ses œuvres, édition Lalanne :

« Les ieunes prothonotayres, bien qu'ils fussent pourueus de quelques dignitez, estoient un peu trop muguetz, iusques à estre receus aux dances & pres des dames dans une salle de bal, & i'ay veu tout cela dans mon premier temps, & s'estudioient de dancer aussi bien le balet qu'un gentilhomme, si que du temps de ce grand roy on ha veu le prothonotaire Carle, de Bourdeaux, despuys euesque de Riès, sçauant & grand personnage, aueyr emporté la reputation en son ieune temps d'estre le meilleur danceur de gaillarde qui fust en la Court. »

Lire dans la *Collection méridionale*, tome IV, Paris & Bordeaux 1873, la vie de Lancelot de Carle par Colletet, les lettres de ce personnage ainsi que les notes savantes dont M. Tamizey de Larroque a accompagné ces précieuses reproductions.

Ou ſoit Carle pour te voir
Fauorir ma ryme baſſe,

Ou ſoit pour vn iour des Roys,
Pres du plus grand Roy du monde
Auoir eſcouté ta voix
Paiſſant ſon oreille ronde,

Et verſant dedans ſon ſein
Ta merueilleuſe doctrine
T'avoir veu lire vn deſſein
Que fait le Vendomois Cigne,

Vn deſſein que docte il faict
De ſa docte Franciade
Où ſi bien il contrefaict
L'Eſcriuain de l'Iliade.

O bons Dieux! de quel debuoir
Te vis ie adonc, Docte Carle,
Faire eſtime du ſçauoir
De celluy dont ie te parle?

Et nullement enuieux,
De quel cœur t'ouy ie dire
Comme il imitoit des vieux
Les meilleurs ſons de la Lyre? (1)

(1) Gayetez; p. 87 de notre édition. Paris, Lemerre, 1871.

L'édition originale de la *Franciade* a paru ſeulement en 1572, chez G. Buon, in-4 de 14 ff. lim. & 230 pp. L'achevé d'imprimer eſt du 13 ſeptembre de la même année.

Lancelot de Carle ne se borna pas à ce rôle d'amoureux des lettres & d'introducteur des poètes, il voulut recevoir les leçons de Dorat. Sous cet illustre maître, il devint le condisciple de Ronsard, de Baïf & de Remy Belleau. Il les surpassait par son âge comme par son influence; mais c'était un aîné aimable qu'animait avant tout la passion de la poésie. Il participa donc comme ses compagnons aux exercices & aux travaux que Dorat a résumés d'une manière si séduisante dans ce fragment de son épître à Pierre de Thermes, où parlant de ses élèves & de lui, il dit :

Nil satius ducens grandi, nihil aptius ævo,
Interquod iuvenes studiosos usque frequenter
Versari, & quæ scire dedit mihi longius ævum
Socratis exemplo senioris rite docere.

Ergo non multis, sed paucis quos ego legi
Vel qui me potius legere suis velut aptum
Artibus & studiis ad me venientibus ultro
Vtraque magniloqui mysteria rimor Homeri,
Sive per Iliacos Regum populique furores,
Vnde quid ira decem nocuit funesta per annos
Discitur, & quod clara Ducum capita egerit Orco:
Sive in Ulyssæis erroribus atque periclis,
Non modo quanta fuit duri patientia Nautæ,
Quantum consilii, pietatis, iuris & æqui
Et quantum moderati animi speculamur in illo,
Quem sibi virtutis perfectum exemplar ad unguem

Propofuit defcribendum divinitus Homerus,
Seria multa jocis involvens, veraque fictis (1).

A l'école de Dorat, on le voit, les poèmes d'Homère étaient les modèles fans ceffe lus, relus, médités, analyfés. Nul ne s'étonnera de la grandeur & de la fécondité d'un tel champ d'enfeignement, s'il confent à fe reporter aux commentaires de nos vieux humaniftes. Ces vénérables livres oubliés aujourd'hui dans la pouffière de nos bibliothèques, comme des armes trop lourdes pour nos mains débiles, renferment des tréfors d'informations. A propos d'une expreffion hardie, d'un terme douteux, ou d'une interpolation maladroite, ils abondent en parallèles, en explications, & en détails qui font les délices des érudits ou des chercheurs que n'effraient ni l'obfcurité de quelques critiques, ni la fécherefle apparente des differtations littéraires. Dans la bouche d'un maître en l'art de parler, comme en l'art plus difficile d'admirer & de faire admirer, ces leçons devaient être d'inimitables cours d'éloquence. Chaque page de l'Iliade & de l'Odyffée par ce qu'elle provoquait d'éclairciffements pour être vue dans toute fa beauté, devenait fous la parole de Dorat un éblouiffant tableau.

Il eft difficile de montrer quelle fut exactement la part de Lancelot de Carle dans les travaux que Dorat impofait à fes élèves. Ronfart traduifit Plutus qui fut joué au collége de Coqueret, Remy Belleau interpréta

(1) Io. Aurati. Ep. I, p. 14.

les Odes d'Anacréon, & du Bellay fit paſſer dans notre langue les chants IV & VI de l'Enéide. Carle, plus libre de ſon choix, commença la verſion du premier livre d'Héliodore, de l'Hiſtoire d'Æthiopie (1), mais en ſon particulier, il continua l'œuvre entrepriſe de concert avec Hugues Salel, la traduction de l'Iliade d'Homère. Cette collaboration a été ſignalée par Olivier de Magny dans ces vers de l'Hymne ſur la naiſſance de Marguerite de France :

Docte Salel & toy Carles encore
Que noſtre roy & noſtre France honore,
Metteʒ à part Homère pour vn peu,
Vous enflammant d'vn autre nouveau feu.

Juſqu'à préſent les bibliophiles ont cru que Lancelot de Carle avait entrepris de traduire Homère pour ſon compte & que cet ouvrage devait être rangé au nombre de ceux qui ne nous ſont point parvenus. Il paraît plus vraiſemblable de ſuppoſer que Lancelot de Carle ayant collaboré à la traduction d'Hugues Salel, publiée en 1545, continua jusqu'en 1551 ce travail auquel Magny prit part en qualité de ſecrétaire de l'abbé de Saint-Cheron.

Etrangères en apparence à Olivier de Magny, toutes

(1) C'eſt à M. Tamizey de Larroque que nous devons cette indication. Voir la *Collection méridionale*, tome IV, pp. 13 & 14, not. 4.

ces informations étaient cependant néceſſaires pour expliquer l'accueil fait aux *Amours* par les promoteurs de la renaiſſance des Lettres françaiſes. Par ſon âge, par ſon talent & par ſes relations, le poète quercinois était un des jeunes maîtres de l'école nouvelle. Saint-Gelais, Claude Gruget & le comte d'Alſinois le ſaluèrent comme un enfant de la maiſon de Marguerite dans le tournoi poétique ouvert ſous les yeux du roi, & ſes rivaux ſéduits par ſon ardeur & ſa bonne grâce, l'acclamèrent comme un compagnon d'armes.

Le grand concert d'éloges qui s'étalent aux premières pages des *Amours*, nous ſemble exceſſif aujourd'hui. Dans la réalité il fut plus grand encore. Des poètes abſolument oppoſés & perſonnifiant dans ce qu'il avait de plus tranché, le contraſte de l'ancienne & de la nouvelle école, Charles Fontaine & Jean de la Péruſe furent unanimes à louer le premier livre de Magny. Mais c'eſt dans leurs œuvres qu'il faut aller chercher le témoignage de cette admiration. De ces louanges iſolées, nous ne reproduirons que celles de l'auteur de Médée. Elles ont pour elles la vivacité & la couleur, & c'eſt bien d'un cœur poſſédé par la muſe tragique que ſont nés ces vers :

A. O. DE MAGNI

POÈTE LIRIQ.

Si tout ainſi, comme ie voudray bien,
A ce ſonnet ie pouuoy donner grace,

Le plus parfaict que Ronſard meſme face
Seroit contraint quitter la place au mien.

O que ie n'ay le luth Aonien,
Qui de Iupin raſſerene la face,
Ou celuy-là que les rochers de Thrace
Suiuoient rauis du ſon muſicien !

Ie chanteroy non Iupin, ny ſon foudre,
Ny Mars couuert de ſueur & de poudre,
Ni le combat des Dieux & des Geans;

Mais l'honneur ſainct que ta Caſtianire
Reçoit des vers entonnés ſur ta lire,
Vers qui touſiours viuront malgré les ans.

Devant de telles manifeſtations, les poètes nouveaux venus éprouvaient d'abord une vive jalouſie ; mais bientôt ce ſentiment faiſait place à une généreuſe émulation. Séduits par la franchiſe & l'union de leurs aînés, gagnés à l'amour des vers par un entraînement qui ayant devancé leurs propres tendances, pouvait leur ſervir de guide, ils paſſaient d'un mouvement d'envie à tous les efforts que ſuſcite une juſte admiration dans des eſprits élevés. C'eſt dans un jour de ſemblable criſe, que Loys le Caron, donnant un libre cours à ſon enthouſiaſme, s'eſt écrié :

Mais quelle troupe chantante?
Mais quelz poètes ſacrez?

La ialoufie me tante
De les veoir en telz degrez.
Qui vous a rauiz aux Cieux,
. . . . . .
Ronfard, Sainct-Gelais, Iodelle
Sceue, Bellay gracieux,
Dorat, Muret immortelz,
Perufe, le Mafconnois (1),
Baïf, Panias, Alfinois
Tahureau & Defautelz
Magny, mon de Mefme encore,
Vous tous que la France honore,
Vous autres que la faconde
Fait reluire admirément,
De voftre langue feconde
Prodiguez l'or clairement (2).

Dans l'excès de fon admiration, Le Caron ne s'eft pas égaré. Quoiqu'il vécût affez loin des poètes dont il enviait la gloire, il plaçait chacun d'eux au rang qu'il était digne d'occuper. La jufteffe de cette nomenclature & en même temps la vogue d'Olivier de Magny ont été confirmées par de plus hauts témoignages. Ronfard, dans le poème des Iles-Fortunées, après s'être vis-à-vis de Marc-Antoine de Muret, lamenté fur les malheurs de fa patrie & fur les fureurs de la guerre

(1) Pontus de Tyard.
(2) La poéfie de Loys le Caron. 1554, p. 47.

propoſe à ſon ami de s'embarquer pour un autre pays avec les poètes qu'il regarde comme prêts à tenter le voyage. Je voy, dit-il :

Je voy Baïf, Deniçot & Belleau
Butet, du Parc, Bellay, Dorat & celle
Troupe de gens qui court apres Iodelle ;
Icy, l'Huilier vne troupe conduit,
Et là i'auiſe vn grand peuple qui ſuit
Noſtre Maigny...
Voicy Maclou, voicy d'vne autre part
Des Autels & Thyard,
Icy Greuin,
Et là Gruget s'eſueille ſur la riue
Avec Nauiere & Peruſe & Tagault
Et Tahureau (1).

Tout le ſecret de la faveur de Magny, nous l'avons dit plus haut, eſt dans ſa ſituation & dans ſa jeuneſſe ; mais il ſerait injuſte de ne le chercher que là. Par ſon talent, le jeune poète était une précieuſe recrue pour la Brigade (2).

(1) Œuvres de Ronſard. Édition Blanchemain. Paris, Jannet VI, 373.

(2) Avant de recevoir le nom de Pléiade, le cercle poétique formé par les amis de Ronſard, s'appelait la Brigade. Il comprenait tous les poètes bons ou mauvais enrôlés ſous l'autorité du maître. Quand furent terminés les grands combats livrés pour la défenſe & l'illuſtration de la langue française, c'eſt-à-dire après la mort

A défaut d'un profond ſavoir & d'une haute inſpiration, il avait cette originalité moyenne, ce tour d'eſprit heureux qui ſéduit les amants de la poéſie facile. Ceux qu'auraient éloignés les efforts lyriques & les tentatives théâtrales de la nouvelle école, ſe ſentaient gagnés par la ſimplicité & la bonhomie du jeune poète. En quelques endroits il a de ſingulières fortunes d'expreſſion. D'un mot il peint une coquette en diſant d'elle :

Cette beaute gloutonne de victoire (1),

Aux mots qui font image, ſuccèdent des récits formant tableau. La peinture de l'impuiſſance qui a fourni à Ovide & à Regnier le ſujet d'un poème de quelque étendue, ſe trouve chez Olivier de Magny reſſerré dans un ſonnet :

De l'vn des bras i'enchesnoy nu ce flanc
Semé de lys & de roses vermeilles (2).

La méſaventure qui termine cette entrée en ſcène eſt finement eſquiſſée. Quoique à l'habitude le poète ſe complaiſe aux développements ſcabreux, en cette circonſtance il ſe montre breſ. C'eſt bien un ſoldat vaincu

de Tahureau, de la Peruſe, d'Olivier de Magny & de du Bellay, Ronſard donna au groupe des poètes ſurvivants le titre de Pléiade ſous lequel ils ſont venus jusqu'à nous. De tous ceux qui moururent dans la bataille, du Bellay eſt le ſeul qui lui ait paru digne d'être inſcrit ſur ce tableau d'avancement pour la poſtérité.

(1) *Amours*. S. 38.

(2) *Amours*. S. 16.

avant tout engagement qui parle par ſa bouche. Il n'inſiſte pas ſur une défaite qui n'a profité à perſonne.

Plus loin Magny ſe plaît aux évocations mythologiques; mais ici ſa verve libertine ſe donne carrière. Il regrette de n'avoir pas vécu au temps des déeſſes court-vêtues :

Ie ne vy onc la Deeſſe excellante
Qui le chaſſeur en beſte transforma,
Ie n'y vy onc le Dieu qui s'enflamma
Du feu d'Amour, rauiſſant la pucelle
Qui dedaignait l'amoureuſe eſtincelle,
Ie ne viz onc le celeſte viſage
Ne le corps nu de la guerriere ſage (1).

Il excelle à placer à la fin d'une énumération galante une penſée dont la clarté & l'élévation répand ſur tout ce qui précède une vive lumière, comme en ces vers :

Ie trouue en vous toutes beautez, ma Dame,
Beau front, beaux yeux, de deux arcs couronnez,
Le ſein ſans per....
Mille doux mots de nature immortelle,
Tous ces beaux poincts vous portez en tous lieux
Mais en mon cœur ie vous porte plus belle (2).

Cette dernière citation faite comme les premières

(1) *Amours*, p. 63.
(2) Ibid., S. 4.

pour montrer les qualités dont Magny donna la preuve à ſes débuts, nous conduit tout naturellement aux amours du poète, & nous impoſe le ſoin de rechercher quelles en furent les inſpiratrices. La Croix du Maine, du Verdier, Colletet & l'abbé Goujet n'ont fourni à cet égard aucune indication. M. Turquety, dans le *Bulletin du Bibliophile* (1), eſt le premier qui ait abordé ce ſujet délicat & de manière à pouvoir ſe dégager ſi des hypothèſes diſcrètement fondées lui ſemblaient conduire trop loin. L'érudit aimable qui vient d'être cité, s'appuyant ſur le 55e ſonnet des *Souſpirs* de Magny, dont les deux quatrains ſont pareils aux huit premiers vers du 2e ſonnet de Louiſe Labé, ſur l'ode d'aimer en pluſieurs lieux, où ſe trouve le nom de Louiſe, & enfin ſur les ſtances à ſire Ennemond Perrin, en conjectura que le poète ſecrétaire de Jean d'Avanſon ambaſſadeur à Rome, avait dû lors de ſon paſſage à Lyon, figurer parmi les amoureux de la Belle Cordière. D'autres indices tirés des œuvres de Louiſe Labé & de celles d'Olivier de Magny auraient pu conduire M. Turquety à des concluſions plus poſitives. Il faut citer notamment le ſonnet *Où print l'Enfant Amour* & l'ode à Anthoine Fumée, qui ſe rencontrent à la fois dans les poéſies faiſant ſuite à celles de Louiſe Labé, & dans les *Souſpirs* & les *Odes* publiées quelques années plus tard, du vivant de la Belle Cordière.

Les vers qui dans l'ode à Anthoine Fumée indiquent

(1) *Bull. du Bibl.* Année 1860, p. 1637.

d'une manière précise la partie de la ville où la tradition a placé la demeure de Louise Labé,

Vis à vis de ce mont
Orgueilleux de Fouruière,

enfin le portrait de cette Méduse plus belle que celle dont la tête orne le bouclier de Pallas, de cette enchanteresse qui ressemble à toutes les grandes séductrices, constituent des témoignages peu équivoques d'un amour partagé. Il en est de même aussi de certaine page de la deuxieme élégie de Louise Labé où se lisent les vers adressés à Magny, lorsqu'il était à Ferrare auprès de Renée de France :

D'vn tel vouloir le serf point ne désire
La liberté, ou son port le nauire,
Comme i'atens, hélas de iour en iour
De toy amy le gracieux retour.

Or que tu es aupres de ce riuage
Du Pau cornu, peut estre ton courage
S'est embrasé d'vne nouuelle flame
En me changeant pour prendre vne autre Dame ?

Il devient inutile de s'appesantir d'avantage sur les relations de Magny avec Louise Labé; mais il importe d'établir qu'elles n'ont pu commencer avant 1554 & que dès lors le volume des *Amours* ne contient aucune pièce concernant la Belle Cordière. Pour éclaircir cette

queſtion purement chronologique, il ſuffit de rappeler que les voyages de Magny en Italie datent de l'entrée du poète chez Jean d'Avanſon; mais qu'à la mort d'Hugues Salel & même quelque temps après, Olivier de Magny ſe trouvait iſolé. La dédicace de la traduction des onzième & douzième livres de l'Iliade d'Homère, les pièces qui accompagnent cet ouvrage de l'abbé de Saint-Chéron & enfin le tombeau d'Hugues Salel, offrent ſurabondamment la preuve que Magny cherchait pour l'œuvre poſthume de ſon premier protecteur auſſi bien que pour lui-même, un Mécène. Il le trouva non ſans avoir éprouvé quelques difficultés & reſſenti d'aſſez vives inquiétudes. A l'appui des concluſions produites plus haut, d'autres indices pourraient être préſentés pour en atteſter la juſteſſe. Le poète qu'un ſentiment d'adroite gratitude pouſſait à louer tous ceux dont il avait ſeulement un peu de bienveillance pour ſoutien, n'a fait apparaître le nom de d'Avanſon dans ſes ouvrages qu'après la publication de l'Hymne ſur la naiſſance de la princeſſe Marguerite.

Au-deſſous des *Amours* d'Olivier de Magny & de Louiſe Labé, que l'on peut maintenant fixer avec certitude entre 1553 & 1557, amours fécondes puiſque de part & d'autre en naquirent de beaux vers, ſe placent des galanteries de moindre importance. Mais ici le défaut d'intérêt tient moins au mérite des acteurs en ſcène qu'à l'obſcurité dans laquelle ils ſe meuvent. Magny eſt un guide très-propre à égarer ſes biographes ſur les objets de ſon admiration comme ſur les effets de ſon

culte. Il n'y a pas à infifter fur ce dernier point de crainte d'erreurs graves, mais on peut du moins défigner les femmes aimées par le poète. La première, M. Blanchemain le fait remarquer dès le début de fes recherches fur Magny (1), s'appelait Marguerite.

Enfeigne-moy, dit le poète à du Bellay, dans le 50e fonnet des *Amours*,

Enfeigne moy afin que ie décore
L'exquife fleur & gemme que i'adore.

Plus loin dans l'ode à Monfeigneur de Saint-Cheron, il ajoute :

Celuy veux chanter fi ie puis
Qui deuant moy vous a chanté (2).

Ces menues révélations ne conduifent pas très-loin. Salel n'a point dans les vers qu'il nous a laiffés, nommé fa Marguerite; mais il eft permis de fuppofer que cette cruelle était demoifelle d'honneur de Marguerite de France, car un jour Salel chargea le fecrétaire de madame la Dauphine, Claude de Plays d'intercéder en fa faveur (3). Cette médiation fingulière fe paffait avant 1536, c'eft-à-dire à une époque où Magny était à peine un adolefcent. Lorsque dix ans après, devenu le fecrétaire de

(1) Préface des *Amours*. Turin, Gay, 1869.

(2) *Amours*, p. 125.

(3) Voir les Œuvres d'Hugues Salel. Paris. Étienne Roffet, in-8° de 64 ff., tit. comp. Priv. du 23 février 1539, f° 51.

Salel, Magny s'éprit à ſon tour de l'*Admirée* de ſon protecteur, il eut à ſubir d'aſſez vives railleries. C'eſt à ce propos qu'il écrivit le ſonnet :

S'esbait en de ce qu'ainſi i'adore
Cette beauté qu'on cuyde voir flétrie.
Des que le ſort voulut que ie la viſſe
Ardent ie fus de luy faire ſeruice
Et neſtoyé de tous vilz penſemens (1).

C'eſt également de cette Marguerite que Nicolas Denizot, portraitiſte & poète ſous le nom du comte d'Alſinois, a peint l'image, & le vœu de ce tableau ſe trouve longuement exprimé aux premières pages des *Gayetez*, dans l'ode précieuſe & mignarde, commençant par ces vers :

A qui donc ma douce cure
Sacreron'nous la peinture
Du portrait rarement beau
Qui nous rit en ce tableau (2) ?

L'intervention de Nicolas Denizot comme portraitiſte d'une demoiſelle de madame la Dauphine, de la favorite de Marguerite de Valois, ne ſoulèvera aucune incrédulité. Près des princeſſes de France, ſœur & fille

(1) *Amours*. Sonnet XV, p. 29.
(2) *Gayetez*. Edition Lemerre, p. 4.

du Roy, le comte d'Alſinois eſt dans ſon vrai milieu.

Juſqu'à la publication des odes, Magny garda ſon ſecret ſur le nom de cette Marguerite. Mais alors pluſieurs années s'étant écoulées, il haſarda au milieu de poèmes adreſſés à d'autres perſonnes, un ſonnet en l'honneur de Marguerite de Gordon, vicomteſſe de Cardaillac, & des ſtances pour Margarin l'enfant de ſa Dame (1). La première de ces pièces eſt bien d'un poète

Neſtoyé de tous vilz penſemens,

mais la ſeconde témoigne de ſentimens plus vifs. Sous de grandes réſerves, nous inclinons à croire que Margarin eſt Antoine de Gordon, le premier enfant que Marguerite de Cardaillac eut de Flotard, vicomte de Gordon en Quercy, chevalier des ordres du Roi (1).

Voici dans quels termes Olivier de Magny fait ſes confidences au premier né de ſa Dame :

Margarin, l'enfant de Madame..,
Ie ne tiens ton heur des plus grans
Marguerin pour ce que tu prens
Ton nom d'vne Grand Marguerite...

Mais heureux ie te dis cent fois
Pour auoir repoſé neuf moys

(1) *Odes*. Edition Lemerre, II, pp. 13 & 63.

(2) Voir la généalogie de la Maiſon de Cardaillac. Paris 1654. Bib. nat. Lm. 3, 168, p. 30.

Aux flancs d'vne Dame si belle
Qui semble descendre des cieux
Comme vne Pandore nouuelle
Et qui d'vn seul trait de ses yeux
Faict languir cent hommes pour elle.

.....Cestuy la ne scait point
Comment l'enfant amour nous poinct
D'vn traict plain d'aise & de martire
Qui ne l'oit doucement parler,
Qui ne la veoid doucement rire,
Et ne la veoid parfois baller
Ou ne l'oit quand elle sousspire.

N'es tu donc heureux de pouuoir
Quant tu veulx à ton aise veoir
Ce poil qui l'or mesmes esface,
Ces yeux, deux celestes brandons,
Ces lys qui croissent en sa face.....

Tu prens le jour cènt fois
Ces tetins qui semblent d'iuoire
Et les testatant de tes doigz
Mignard leur demandes à boire.

Garde doncq bien petit enfant
D'offenser sa blanche poitrine
De tes ongles,
Ou de ta genciue pourprine.

Et ſi i'ay de toy mérité
Pour auoir ta gloire chanté,
Margarin quelque recompenſe,
Donne luy bientoſt cognoiſſance
De la langueur & de l'ennuy
Que ie ſens ore en ſon abſence.

Et faiz, Margarin, ſi tu peulx
Qu'elle reçoiue encor les vœuz
Qu'humblement deuot ie luy dreſſe
Et que l'aigreur de mon tourment
Elle change en douce allegreſſe
Permetant que plus librement
Ie luy deſcouure ma deſtreſſe.

Cet amour tenace qui reſſenti d'abord pour une demoiſelle d'honneur un peu mûre, la ſuit dans les liens du mariage & juſque ſous le faix de la maternité, a été une des grandes paſſions d'Olivier de Magny. Les admirations que le poète éprouva pour une fille de ſire Brandelis de Gironde (1) & pour Marie de Launay qu'un même lien de parenté uniſſait au médecin de la marquiſe de Neſle, Jacques de Launay (2), n'ont pas été ſignalées par d'auſſi intéreſſantes particularités.

Par un ſentiment de réſerve dont il n'était guère coutumier, Magny a équivoqué ſur le nom de Mlle de Gi-

(1) Voir les *Gayetez*. Ed. Lemerre, p. 92.
(2) Voir les poéſies de Claude Colet. Paris.

ronde. De Marie de Launay, l'émule & l'amie de Marie de la Haye chantée par du Bellay (1), il a parlé ſans feinte comme d'une ſavante qui pour l'amour des lettres méritait d'être courtiſée au grand jour (2).

Après avoir tenté quelques éclairciſſements ſur les amours d'Olivier de Magny, le moment eſt venu de faire connaître la valeur & la portée des poéſies d'Hugues Salel qui font ſuite à cet ouvrage. Là encore, dans cette partie de ſon livre due à une inſpiration étrangère, le ſecrétaire de l'abbé de Saint-Cheron montre toute la ſoupleſſe & l'habileté d'un courtiſan. Flatteur même quand il fait parler autrui, Magny a groupé avec un art infini les poèmes de Salel qu'il déclare avoir tirés de l'obſcurité à l'inſu de ſon maître. Il a aſſemblé ces vers en ſe donnant pour double but les louanges de Marguerite & celles du Roi. A l'époque où parurent les *Amours*, Salel était malade depuis pluſieurs années. Il achevait de vivre. Ce n'eſt pas trop préſumer de la ſagacité d'Olivier de Magny que de croire qu'il redoutait la mort de ſon protecteur & qu'il cherchait à en atténuer les conſéquences. Toutes ces préviſions apparaiſſent derrière l'appendice dont Magny a groſſi ſon livre. Ce hors-d'œuvre ne contient en effet rien de banal ni d'inutile, & nous allons en analyſer les pages principales.

Par ordre de gradation les vers d'amour de Salel

(1) Voir du Bellay. *OEuvres poétiques*. Edition Marty Laveaux II. 56.

(2) Sur Marie de la Haye, voir l'*Abrégé de l'Art poétique*, de Claude de Boiſſières. Paris, Annet Brière, 1554.

doivent être examinés tout d'abord. Ils ont trait à la Marguerite qu'aima l'abbé de Saint-Cheron & près de laquelle celui-ci réclama l'intervention de Claude de Plays. Après avoir reçu les hommages poétiques de Salel, puis ceux de Magny, cette demoiſelle ſe maria. Elle reçut de ſon époux en échange de ſa main un rang à la Cour & le droit de s'aſſeoir ſur un tabouret. On pourrait croire que cet événement eut pour conſéquence de mettre un terme aux aſpirations d'Hugues Salel. Il n'en fut rien. Magny nous a, pour ſa part, complètement édifiés à ce ſujet par ſon ode à Margarin. L'abbé de Saint-Cheron, que n'intimidait point un ſacrement, ſentit redoubler ſon ardeur & il en exhala l'expreſſion en un aſſez long poème qui demeura inédit ſinon inconnu, juſqu'au moment où Magny, s'étant déclaré paſſionnément épris de Marguerite, ne jugea pas hors de propos de publier avec ſes *Amours*, les ſtances galantes de ſon protecteur. Ce témoignage de paſſion en partie double n'apparaît point à première vue. D'après l'avertiſſement de Magny, il ne faudrait voir dans les vers de Salel que des réminiſcences, des imitations de poéſies italiennes. En réalité dans les ternaires de Monſeigneur de Saint-Cheron, il y a toute autre choſe qu'un lieu commun verſifié. Un ſentiment très-perſonnel ſe dégage notamment des ſtrophes ſuivantes :

Encor vn coup le beau fleuue de Seine
Orra les cris & plainte doloreuſe
Du cueur bleſſé de penſée non ſaine.

Encor vn coup la flamme rigoureuſe
Aparoitra deuant les yeux de celle
Qui contre moy ſe montre rigoureuſe.

I'eſprouueray ſi l'ardante eſtincelle
A tel pouuoir, lors qu'elle eſt deſcouuerte,
De me bruſler comme quand ie la cele,

I'eſſayeray ſi la complainte ouuerte
Pourra gaigner enuers la douce face
Quelque guerdon de la peine ſoufferte,

Et s'il auient que ie rompe la glace
De la rigueur qui me desfend l'entrée,
Il n'eſt douleur qui ſoudain ne s'eſſace.

La grand cité & prochaine contrée
Reſoneront du nom de ma maiſtreſſe
Dedans mes vers chantée & illuſtrée.

Telle iadis fut renommée en Grece,
Par ſa beauté & douce courtoyſie,
Qui onques n'eut louange plus expreſſe.

Car ie feray ſi bien en poëſie
Qu'on nous dira heureux, moy pour eſcrire
Si beau ſuiet, elle d'eſtre choyſie.

O corps gentil! Quand te pourray ie dire

Et deſcouurir le fons de ma penſée
En lieu ſecret comme ie le déſire.

..... Ie ſcay bien qu'vne enuie,
Vn faux raport auecque malebouche
Empeſcheront que de moy ſois ſeruie.

Meſme danger au viſage farouche
Preſentera à tes yeux vn grand nombre
De vains perilz te liurant l'ecarmouche,

Entre leſquelz l'honneur qui n'eſt qu'vne vmbre
Vn épantail formé de choſe vaine
T'esblouyra te rendant morne & ſombre.

O pauure ſexe, helas comme on te meine
Au tabouret! Comme l'on te deguiſe
Les entremetz de céte vie humaine.

Ta liberté, ta naïue franchiſe
Qui eſt vn bien ſur tous ineſtimable
Eſt à grand tort aſſeruie & ſumiſe,

Nature fit de matiere ſemblable
L'homme & la femme & les vnit enſemble
Pour eſtre l'vn à l'autre ſecourable.

Or maintenant dites que vous en ſemble,
Dames d'eſprit, trouuez-vous compagnie
Quand l'vn commande & l'autre de peur tremble?

Certainement c'eſt vne tirannie
Par les maris deſſus vous vſurpée
Et que ce ſoit iuſtement ie le nye.

Par la vous eſt toute ioye coupée
Vous le ſcauez. Et ie m'en deurois taire
Mais la muſe eſt hors de moy echapée.

Quand il aura reconnu que ces vers ont un ſens dont Magny s'eſt vainement efforcé d'atténuer la portée, plus d'un lecteur s'étonnera de la légèreté du poète. En cette occaſion, ne jugeons pas Hugues Salel avec trop de rigueur. Ces rimes condamnables plutôt que coupables étaient pour les contemporains de l'auteur des jeux d'eſprit & des crimes de lettré.

Un plus grave ſujet ſollicite maintenant notre attention. Il ne s'agit plus de ſupplications à une dame cruelle, mais bien de louanges en l'honneur d'Henri II. De la pouſſière où Salel avait laiſſé ſes dernières poéſies, Magny a tiré pour en groſſir ſon premier livre trois ſonnets (1) des entrées du roi & de la reine à

(1) Les ſonnets en queſtion ont eu des fortunes diverſes. Le premier ſous le nom de Mercure (Ed. or. des *Amours*, f° 83), a été ſubmergé par la pluie avec la fête projetée. Voici l'hiſtoire de cette tempête, d'après l'hiſtoire de Chartres de M. E. de Lépinois, II, 190.

« Le lieutenant général de Herouard ſe donna beaucoup de mal pour que rien ne manquât à la fête & il pouſſa le zèle juſqu'à enjoindre aux bourgeois, ſous peine de priſe de corps & de biens

Chartres (18 novembre 1550) & à Orléans (4 août 1551) & un chant poétique préſenté à Henri II à l'occaſion du jour de l'an.

Ces étrennes en vers méritent ſeules qu'on s'y arrête, parce qu'à travers un long préambule mythologique deſtiné à divinifer le véritable ſujet du poème, elles offrent le tableau authentique d'une ré-

de ſe vêtir pour la cérémonie de velours, ſatin, taffetas & autres richeſſes. M. le Dauphin & ſa jeune fiancée Marie Stuart accompagnés de la reine douairière traverſèrent la ville le vendredi 14. Mais on ſe borna à les ſaluer & à leur offrir deux poinçons de vin & des boîtes de dragées & de cotignac, les grandes démonſtrations étant réſervées pour leurs Majeſtés. Le dimanche, 15 novembre, on fit une répétition générale & le mardi, 18, jour de l'entrée, le cortége ſe dirigea dès le matin vers le grand chemin de la porte Drouaiſe. Tout allait pour le mieux, lorſqu'un orage imprévu vint fondre ſur l'honorable aſſiſtance & obligea les bourgeois, manants & habitants juſqu'au lieutenant général lui-même, à ſe réfugier dans l'égliſe Saint-Maurice & les hôtelleries voiſines pour ſauver leurs habits de gala. Or, au même moment, le roi & la reine, déſireux d'éviter la pluie, quittèrent le chemin de Joſaphat qu'ils ſuivaient, pour couper le plus rapidement poſſible par celui de la Croix-Jumelin & arrivèrent en ville ſans rencontrer perſonne; d'où la montre n'eut pas lieu à la grande honte des habitants. »

Les deux derniers ſonnets d'Hugues Salel, préſentés au roi, ſous le nom de Liber Pater & le ſecond ſous le vocable de la Déeſſe Aurélia (*Amours*. Ed. or. ff^os 83 v° & 84), ont la valeur de documents officiels, & on les trouve au cahier D, f° IV, du livret intitulé : La magnifique & triomphante entrée de la noble ville & cité d'Orléans faicte au tres-chreſtien Roy de France Henri IIe du nom & à la Royne Catherine ſon epouſe le IIII jour d'aouſt MDLI. Enſemble pluſieurs harangues faites audit ſeigneur. Paris, J. Dallier, 1551, in-8.

ception ſolennelle à la Cour. Par le récit d'une fête dans l'Olympe, préſentée comme prologue d'un grand lever du roi, Salel a réuſſi à placer dans une atmoſphère lumineuſe des perſonnages un peu ſombres; mais quelque verve qu'il ait dépenſée dans le règlement de ce ballet danſé par les dieux devant Jupiter, nous ne nous arrêterons pas à ce divertiſſement dont tout l'intérêt eſt au fond du théâtre, dans les illuſtres comparſes au-deſſous deſquels s'agitent des divinités en goguette. Là Jupiter eſt Henri II, & devant le roi Salel fait paſſer les grands de la Cour,

Entre leſquels, dit-il :

Maint Prince ou Duc notable
De voſtre ſang à voz piedz ſe getterent,
Vn cardinal de Guiſe (1), *vn conneſtable* (2)
Tant eſtimez, vn duc d'Aumalle (3) *afable*
Et courageux, meſme honneur vous porterent,
Voz marechaux de France preſenterent
Corps & eſprit par deuot ſacrifice
Vous promettans touſiours humble ſeruice.

D'autre coté l'honneur de l'Italie
Voſtre compaigne & eſpouſe proſpere,

(1) Charles, cardinal de Guiſe qui prit le titre de Cardinal de Lorraine après la mort de ſon frère Jean, le 18 mai 1550.

(2) Le connétable Anne de Montmorency.

(3) Claude de Lorraine, ſecond gendre de Diane de Poitiers par ſon mariage avec Louiſe de Brezé.

Par qui la France eſt huy tant embellie
Qu'elle ſe ſent au hault degré ſallie
En vous voyant deſia quatre fois pere (1)
D'vmble vouloir que ſa grandeur tempere
Vous ſalua en vous reconnaiſſant
Seigneur, mary & ſon Roy treſpuiſſant.

La Marguerite (2) *& la perle de pris,*
Vraye Minerue, Idée de prudence,
C'eſt voſtre ſœur la fleur des bons eſprits
En qui tout l'heur des aſtres eſt compris,
Tres humblement vous fit ſa reuerence,
Diane auſſi Ducheſſe de Valence (3),
Menant de rang marechales, marquiſes
Vous fit ſentir ſes graces treſexquiſes.

Impoſſible eſt en peu de vers coucher
L'affection de la Grand'Marguerite (4)
La Nauarroiſe enuers ſon neueu cher
Ny de ſa fille (5) *& vault mieux n'y toucher.*

(1) Cette indication permet de fixer au 15 janvier 1549 la date du poème de Saiel. A cette époque Catherine de Médicis avait deux fils & deux filles : François (1543) & Louis (1548), Eliſabeth (1545) & Claude (1547).

(2) Marguerite de France, Ducheſſe de Berry, née en 1523, Ducheſſe de Savoie en 1559.

(3) Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois.

(4) Marguerite d'Angoulême, ſœur de François Ier.

(5) Jeanne d'Albret, née en 1528, mariée en 1548 à Antoine de Bourbon.

Tant grande elle eſt que ne peult eſtre eſcrite,
Encore moins l'excellance & merite
Le port, la grace & la beauté tant rare
De l'Eſcoſſoiſe (1) *& celle de Ferrare* (2).

L'vne a paſſé la mer terrible & dure
Non ſans danger pour voir ſon protecteur,
Et deſſous luy prendre ſa nourriture.
L'autre a ſouffert vent, gelée, froidure
Et ſurmonté des Alpes la hauteur,
Dieu de cecy eſt le ſeul directeur
Qui veult lier par amour ſouueraine
France & Eſcoſſe, & Ferrare & Lorraine.

Cette poéſie vaut de l'hiſtoire. Elle groupe des portraits d'une fidélité abſolue. Les perſonnages que Salel a fait entrer dans ce tableau, ſont vus ſous un jour exact & à leur véritable place. Aucun d'eux n'occupe un rang qui ne lui ait été reconnu par les chroniqueurs de l'époque. Le cardinal de Guiſe, le connétable & d'Aumale entourent & enveloppent Henri II. Diane de Poitiers, grande maîtreſſe du Palais & du roi, eſt ici à la tête des dames de la Cour. Ainſi de tout côté paradent au premier plan les favoris des deux ſexes. Au-deſſous d'eux, dans le ſimple état d'une inconteſtable grandeur apparaiſſent de nobles figures, chères aux poètes d'a-

(1) Marie Stuart, née en 1542.
(2) Renée de France, Ducheſſe de Ferrare (1510-1575).

lors, Renée de France, les deux Marguerites, Jeanne d'Albret & près d'elle dans ſa grâce de petite princeſſe, Marie Stuart enfant. D'autres indices d'exactitude ſont à relever encore dans le poème d'Hugues Salel. Il a rendu dans ſes derniers vers juſqu'aux préoccupations politiques de la Cour alors tout enfièvrée de rêves de conquêtes & tournant vers le Nord comme vers le Midi ſes vues ambitieuſes. Il s'y eſt même aſſocié en réſumant dans l'apoſtrophe ſuivante l'expreſſion de ſes vœux :

Ie prie Dieu, o mon Roy tout puiſſant
Que par ſa grace & bonté infinie
Vueuille arrondir ce Gallique croiſſant,
Et faire voir le ſaint lys floriſſant
Sur l'Italie, Eſpaigne & Germanie,
Voz bons ſugetz viure en concorde vnie,
Vous en ſanté & voz enfants auſſi
Et mal finir qui ne le veult ainſi.

En tirant ces vers de l'oubli, pour les placer aux dernières pages de ſon premier livre, Magny ne faiſait pas œuvre de banale flatterie. A l'exception de Marguerite d'Angoulême morte en 1549, tous les acteurs mis en ſcène par Salel, étaient encore debout & pour Olivier de Magny plus que pour l'abbé de Saint-Cheron qui allait expirer, il importait de ſtimuler leur bienveillance en rappelant le ſouvenir d'un glorieux anniverſaire. L'artifice du jeune poète pouvait paſſer pour le

tribut d'une juſte admiration, non pour une dédicace à ſon nom & à ſon profit.

Ici prend fin une notice dont le cadre s'eſt étendu en deçà & au-delà des *Amours* de Magny, pour expliquer l'accueil fait à cet ouvrage par des poètes qui ſemblent les aînés de l'auteur par l'âge & par la célébrité, & pour mettre en lumière les motifs particuliers qui ont pouſſé Magny à ſouder à ſon livre une partie de l'œuvre d'Hugues Salel. Dans ce but il était à propos de multiplier les recherches & de recueillir tous les témoignages propres à éclaircir les moindres obſcurités. Sur ces points latéraux, comme pour les *Amours*, objet principal de notre travail, nous avons multiplié les citations, en les rattachant l'une à l'autre par un lien logique & en ſacrifiant de parti pris les affirmations générales aux pièces pouvant tenir lieu de documents.

E. COURBET.

LES AMOVRS D'OLIVIER DE MAGNY QVERCINOIS, ET QVELQVES ODES DE LVY.

Emſemble

Vn recueil d'aucunes œuures de Monſieur Salel Abbé de ſaint Cheron, non encore veuës.

Auec priuilege du Roy.

A PARIS.

Par Eſtienne Groulleau Libraire, demeurant en la rue Neuue noſtre Dame à l'enſeigne ſaint Iean Baptiſte.

1553.

LA CASTIANIRE

D'OLIVIER DE MAGNY.

AV LECTEVR.

SONET.

D'OR *Barbarin, & d'argent de Copelle,*
D'aniz, d'œillez, de rozes, & de lys,
Et de boutons auecq' l'aube cueillis
I'ay façonné ceste Couronne belle,

Pour en orner, d'vne forme nouuelle,
Le sacré chef de l'autheur que tu lis,
Qui tellement a mes yeux embellis
Que luy mourant i'en suis faite immortelle.

Et toutesfois si tu trouues plus beau
Le verd Laurier pour luy faire vn chapeau,
Compasse l'en, & luy couure la teste:

Il me suffit d'auoir part en son cueur,
Et de le voir ainsi de moy vainqueur,
Comme de luy ie fis ample conqueste.

Εἰς Καστιάνειραν Ὀλιβαρίου.

Εἶδει θηλυτέρας ὡς Καστιάνειρ' ἐκέκαστο,
Τὼς ὁ ἀνὴρ αὐτῆς ἀνέρας εὐεπίῃ.

Ἰω. Αὐράτου.

A MONSEIGNEVR

DE SAINT CHERON ET DE SAINT SANSON

CONSEILLER ET AVMOSNIER ORDINAIRE DE LA ROYNE.

MONSEIGNEVR, depuis le iour qu'il vous pleut me receuoir des voſtres en voſtre maiſon, i'ay cherché toutes les ocaſions que i'ay peu penſer, pour vous monſtrer à l'effet la bonne affection que i'auoy (comme i'ay encore) de recognoiſtre ceſte faueur que vous m'auez faite. Toutesfois quelque peine que i'aye priſe, ie n'en ai ſçeu trouuer, à tout le moins d'aſſez ſufiſante, pour vous teſmoigner, comme ie voudroy, le deſir que i'ay de n'enſeuelir par vne ingratitude les biens que i'ay receuz de vous. Et c'eſt pourquoy en attendant quelque commodité meilleure, ie me ſuis auiſé de faire vn amas de quelques vers que i'ay meſurez autresfois ſur la lyre, &

depuis, l'ayant mis en ceſte forte, vous en faire vn preſent, ſachant tresbien ne le pouuoir mettre en lieu de plus grande ſeureté qu'entre voz mains, qui de tous temps auez les Muſes & les Graces aupres de vous. Vous aſſeurant, Monſeigneur, que ie crain tellement de trop entreprendre en ceſt endroit, que ſans le bon viſage que ce liure a receu de Meſſieurs de Ronſard, Dorat, Muret, Saingelais, Iodelle, Baif & Deniſot, perſonnages qui vous ſont aſſez cogneuz, ſans que ie vous tienne plus long propos de leurs excellances, & encore les aplaudiſſemens de beaucoup d'autres Seigneurs bien eſtimez entre ces premiers : ie n'euſſe iamais oſé vous adreſſer choſe ſi peu conuenable à voz yeux pour le reſpect de mon merite.

Ie vous ſuplie donc treshumblement, Monſeigneur, de prendre en gré ces petits labeurs conduitz & menez par les diuers chemins de ma ieuneſſe, & depuis mis en vn monceau pour les apendre à l'autel de l'affection immortelle que i'ay de vous faire ſeruice : voire meſmes faire tant pour moy, s'il vous plaiſt, que de les peſer en la iuſte balance dont vous auez acouſtumé meſurer toutes choſes, mettant ceux que vous trouuerez dignes de lire (nonobſtant que ie ne preſume rien de la maſſe) en vn petit coin à part pour en paſſer le temps aucunesfois, & le reſte qui ne pourra venir à ce degré paſſer en ſilence ſans empeſcher voſtre diuin entendement en ocupation ſi terreſtre & baſſe, i'ay oſé les acompagner d'vn chant poëtique, & de quelques chapitres d'Amour que vous auez autresfois eſcritz, non tant, mon Seigneur, pour am-

bition de gloire que pour meriter quelque fouuenance de moy à la poſterité, en recognoiſſance du bien qu'elle aura receu de moy pour lui faire veoir des ſingularitez ſi rares. Si en celà ie vous auoy tant ſoit peu offenſé, ie vous ſupplie le plus humblement qu'il m'eſt poſſible de me le remettre, & ne delaiſſer pour ceſte ocaſion à me monſtrer le doux viſage & bon recueil qu'il vous plaiſt, de voſtre grace, me faire ordinairement. Cependant & touſiours,

Mon Seigneur, ie prie le createur vous donner, en parfaite ſanté, treſlongue & tresheureuſe vie. De Paris, ce XXVII. de Mars. 1553.

Voſtre treshumble & treſobeiſſant ſeruiteur
Oliuier de Magny.

ESTIENNE IODELLE

Parifien.

ODE.

Les poëtes fauorables,
Amys de la Deité,
Sont les peintres pardurables
De ſon immortalité,
Dont le trait viuement affole
Les Dieux repeuz en leur parolle.

Qui eſt-ce qui la Nature,
Tant diuerſe en ſes effetz,
Peut animer en peinture,
Sinon les ſonneurs parfaitz,
Qui d'vne main induſtrieuſe,
La font de ſoymeſme amoureuſe?

Contre le Ciel peut meſprendre
Le peintre qui de ſa main,

Dans ſon tableau tàche rendre,
Deſſous vn viſage humain,
La face & la force animée,
D'vn Dieu ſuiet à la fumée.

Mais le labeur d'vn Poëte
Que la rouille ne corront,
Dont la carte n'eſt ſuiette
A rien qui ſoit en ce rond,
Les Dieux en leur nature trace,
Et meſme entre les Dieux prend place.

La Caſtianire heureuſe,
Que Magny adore icy,
Dans la table rechineuſe,
N'euſt pas eſté peinte ainſi,
Et pour vne Déeſſe telle,
La table ſeroit trop mortelle.

Qui eſt-ce qui peindroit l'ame
Ornement de ce beau corps,
Qui eſt-ce qui ceſte flame,
Qui eſt-ce qui ces accordz,
Ce beau port, ces humbles brauades,
Ces propos, ces ris, ces œillades?

Celà donc qui par la deſtre
D'vn ouurier laborieux,
Entablé ne pourroit eſtre,

Par ce peintre induſtrieux
Si bien exprimé l'on peut lire,
Que chacun des Dieux s'en retire,

Se ſentant de telle choſe
Enialouzer viuement,
Et ſa ialouzie encloſe,
Raporte au Ciel tellement,
Qu'ilz deſirent tous à ſon heure,
La retraire au Ciel, ſa demeure.

Mais eſtant là retirée
Par les Dieux, nous ne verrons
Sa vie au monde empirée,
Du fil des ans noz larrons,
Car ce, dont Magny meurt pour elle,
Rend icy ſa vie eternelle.

O ſaint Poëte admirable,
En ton eſtrange pouuoir,
A Pigmalion ſemblable,
Dont le pleur peut emouuoir
Les Dieux à donner vne vie,
Paſſant celle qu'ilz ont rauie.

LVY MESME A MAGNY

DISTIQVE MESVRÉ.

PHEBVS, *Amour, Cypris, veult ſauuer, nourrir, & orner,*
Ton vers, cueur, & chef, d'ombre, de flame, de fleurs.

PIERRE DE RONSARD

Vandomois

A OLIVIER DE MAGNY.

SONET.

BIEN *eſt vraiment le trait de ces beaus yeus*
De ces beaus yeus le trait eſt vraiment dinne,
Qui t'a bleſſé d'eſtre au Ciel vn beau ſinne
Et de ſes feux embelir tous les Dieus.

Bien eſt vraiment le ſuiet precieus
De la beauté qui te fait nouueau Cygne,
Et qui ta voix contr'echange en Bucine,
Pour entoner ſa gloire dans les Cieus.

Vy doncq (Magny) bien-heureus de ta plaie,
Bien-heureus, di-ie, & puis qu'elle te paie,
Heureus Magny, de tourmens ſi plaiſans.

Car ie me trompe (en te liſant) ou celle
Qui t'ard le cueur d'vne flame ſi belle,
T'apreſte vn nom qui deſira les ans.

IAN ANTOINE DE BAIF.

Non ſans l'eſſai des fleches qu'Amour tire,
Non ſans l'ardeur du brandon Cyprien,
Ores, Magny, tu fais luire ſi bien
Le feu ſi beau, qui ſi dous te martyre.

En ta faueur la Muſe qui t'atire
Voire & le chef du Choeur Parnaſſien
A peu laiſſer le bord Permeſſien
Pour donner l'ame aus fredons de ta lyre.

Pouſſe, Magny, ſui ton œuure entrepris,
Vien t'enroller entre les bien apris
A deuancer des Muſes la carriere,

Si quelque fois les belles m'ont receu
En leur ſaint bal (& ie ne ſuis deceu),
Tu dois laiſſer maint & maint en arriere.

MARC ANTOINE DE MVRET.

SONET.

VERS amoureus, vers doucement ſonnés,
Certains teſmoins d'vne gentile flame
Qui des oians penetrés iuſqu'à l'ame
Tant qu'on les void de merueille étonnés.

Vers tant polis, vers tant bien entonnés,
Qu'à voſtre ſon de plaiſir on ſe pàme,
Vers, qui l'amant, & ſon heureuſe Dame,
D'immortel los brauement couronnés :

Reſpondés moi, de quel Dieu le pouuoir
De voſtre auteur vint l'eſprit émouuoir,
Tant qu'il vous fit de ſi parfaitte grace?

D'vn bout de trait Amour nous écriuit
Dedans ſon cueur, le iour qu'il le rauit
Par le regard d'vne celeſte face.

A LA CASTIANIRE D'OLIVIER DE MAGNY,

PAR EST. DE NAVIERES.

Av plus beau teint, des plus viues couleurs,
Par ton Magny ta ſaincte image eſt peinte
Des meſmes traitz qu'en ſon cueur fut emprainte,
Au iour premier de ſes heureux malheurs.

Icy verras tes celeſtes valeurs,
Obiet fatal de ſa flamme ſi ſainte,
Icy verras l'aſſeurance, & la crainte,
L'aigre douceur de ſes gayes douleurs.

Mais noz enfans mil & mil ans ſuyuans,
Liſans les feuz qui vous brulloient aymans,
Diront de toy piteuſement cruëlle,

Heureux ſuiet duquel les yeux guerriers
De leur vaincu, furent ſi doux meurtriers
Qu'ilz font ſa vie en mourant immortelle !

HEXASTIQVE FRANCOIS

PAR LE CONTE D'ALSINOIS.

VOY de rechef, ô alme Venus, Venus alme, rechanter
Ton loz immortel par ce poëte sacré.
Voy de rechef vn vers animé, vers digne de ton nom,
Vers que la France reçoit, vers que la France lira :
Et fay qu'en resonant ton loz, il puisse de ses vers,
Par ta benigne faueur vaincre la force d'Amour.

In ocio negotium.

REMY BELLEAV.

ON est prisé pour auoir combatu
Contre l'effort & depiteuse rage
D'vn ennemy, quant d'asseuré courage
On l'a sous soy vaillamment abatu.

De telz honneurs Hercule reuestu,
Rauit le Ciel, & eut tel auantage

Que l'vn des Dieux, encores que l'outrage
De ſa Ma ratre empeſchaſt ſa vertu :

Mais toy, Magny, combien que ſon eſclaue
T'ait fait Amour, & de ruſe plus braue !
Dardant ſes traitz, ait aſſeruy ton cueur :

Si tu as pris (eſtant vaincu) la place
Du plus vaillant, nous monſtrant à la trace,
Que tu viuras autant que ton vainqueur.

CLAVDE GRVGET

PVISQVE *parmy le verdoyant ombrage,*
Chacun oyſeau degoiſe ſa chançon,
Sans que le moindre ayt egard au doux ſon
Du Roſſignol, honneur du gay bocage :

Doy-ie auoir peur de chanter mon ramage,
Non plus qu'aux champs le ſerin ou pinſon,
Veu que ie ſens l'ardeur & le glaçon
Du Dieu auquel les autres ſont hommage ?

Non non, Magny, les vers que ie diſtile,
Encor qu'ilz ſoient du plus humble & bas ſtile,
Ne cedent point au deſir plus extreme.

Comme les grans ie ſacre ton honneur
Au Dieu qui t'eſt ſi large guerdonneur,
Qu'on voit tes vers te couronner toy meſme.

Fra gli dui.

CL. COLET CHAMPENOIS.

SONET.

Ne cherche plus ton Enfant euolé,
C'eſt moy, Venus, qui t'en dira nouuelle,
Çà le tetin, çà la leure iumelle,
Pour mon guerdon que ie ſois acollé.

Deuers Magny ce mignart eſt vollé
Et, le cruel, de ſa fleche cruelle
Cruellement iuſques à la mouelle
Le tranſperçant l'a du tout affollé.

Du chaſte obiet d'vne diuine face,
Face pourtraite au moulle d'vne Grace,
L'a tant emeu qu'il en eſt au mourir :

Puis doncq', Venus, que tu as la puiſſance
De luy donner quelque douce allegence,
Vien, ie te pry', vien toſt le ſecourir.

T. P. I. M.

IAN DE CASTAIGNE

Bourdelois.

SONET.

Des verdz cheueux de la belle Daphné,
De l'arbre mol que Venus ayme & prise,
Et du rameau que Bachus fauorise,
Ton docte chef n'est point enuironné.

D'vn beau tortis ie le voy coronné,
Tortis de fleurs, que l'orgueil de la Bise
Ne fletrira, non pas la couuoytise
Du vieil Faucheur d'ailerons empanné.

La rare main de celle que tu chantes,
L'a façonné de ces fleurs excellantes
Pour guerdonner ton merite & ta foy.

Heureuse main ! heureuse Dame encore,
Qui de telz dons ta perruque decore,
Pour illustrer l'eternité de foy.

LES AMOVRS

D'OLIVIER DE MAGNY

Quercinois,

ET QVELQVES ODES DE LVY.

SONETZ.

I.

QVi le croira, bien qu'en vers ie l'escriue,
Que pour mon mal, dificile à celer,
Vn ardant feu se voye estinceler
Dans la froideur d'vne glace si viue?

Ie n'escri rien qui du vray ne deriue,
Mais si quelqu'vn ne croit à mon parler,

Voye ma Dame, & ſans plus loing aller,
Il trouuera la froidure nayue.

Regarde apres mon corps ia conſumé,
Il le verra viuement alumé
Du cler rayon de ſa beauté celeſte :

Et cognoiſtra que ſa dure froideur
Alume en moy la deuorante ardeur
Et le braẓier qui me bruſle & moleſte.

II.

Les rais flambanẓ de voſtre oeil foudroyant,
Perſans mon cueur de leur lumiere prompte,
Firent leuer l'Amour qui me ſurmonte,
Qui ſommeilloit en mon ſein larmoyant.

Luy eſueillé freſchement flamboyant,
Tira vers ſoy la lueur qui me domte,
Puis en forma vne image à ma honte,
Tous mes eſpriẓ à ſon aiſe ployant.

Et neanmoins ſi douce fut à l'heure
Ceſte clarté des clarteẓ la meilleure,
Si douce auſſi l'idole, & ces beaux yeux,

Que tout l'amer qui depuis m'enſorcelle
Eſt temperé de ce doux gracieux,
Qui dans mon cueur touſiours ſe renouuelle.

III.

Ame de moy, non espouze, mais Dame
De mon las cueur, tant rongé de soucy,
En qui mon bien & mes forces aussi
Font leur seiour, comme souz seure lame :

De mon honneur la colonne, ô mon Ame,
Si maintenant ie pars de vous transy,
Vous sçauez bien, il vous est éclercy
Quel est mon deul, & ma cuysante flame.

Sans vous estant, ie suis du tout estaint,
Car vous guidez ce corps d'Amour ataint,
Et luy soufflez sa vigueur la plus forte,

Puis qu'ores donc vous voyez que contraint
Ie pars de vous, d'aspre douleur estraincT,
Ayez pitié du tourment que ie porte.

IIII.

Ie trouue en vous toutes beautez, ma Dame,
Beau front, beaux yeux de deux arcz couronnez,
Soubs deux Rubis de Lis enuironez,
Ces belles dens qui tenaillent mon Ame,

Le sein sans per, dont l'Archerot m'entame,
Dix doigtz Marbrins de Perles atournez,

Et mile oeilletz auec l'Aurore nez
Et voſtre teinct le motif de ma flame,

Cent mile filz de ſoye belle & riche,
Qui voſtre chef dorent de main non chiche,
Et mile rais qui ſortent de voz yeux,

Mile doux motz de nature immortelle,
Tous ces beaux poinctz vous portez en tous lieux,
Mais en mon cueur ie vous porte plus belle.

V.

Le iour tant beau & tant auentureux
Qu'Amour domta ma forte liberté,
Bruſlant mon cueur d'vne ardante clarte,
Qui m'esblouyt, & me rend bien heureux,

Vn beau Soleil, vn Soleil vigoureux
Ie vy çà bas, qui d'vne infinité
De belles fleurs, en toute extremité
Ornoit l'entour de ſes pas amoureux.

Dont moy oyant le ſon de ſes propos,
N'habandonnay tout ſoudain le repos,
Et pas à pas meſurois ſon aleure:

Mais en ſuiuant ſa diuine excellance,
Trop obſtiné deſſus ſa contenance,
Lyé ie fuz auec ſa cheueleure.

VI.

Diuin Salel de qui l'ancre dorée
Plante à ton loz vn Laurier verdissant,
Dans le milieu du pourpris florissant
De nostre France, amplement honnorée,

Que d'Apollon la faueur desirée,
N'est en mon vers l'obscur éclercissant,
Comme des tiens il est éblouyssant,
Les yeux plus vifz & sa torche Etherée!

I'enrichiroy de cent mile couleurs,
Les raritez, les beautez, & valeurs
De ma Déesse, ornement de nostre age,

Voire si hault en degré la mettrois,
Qu'à son renom n'aprocheroient ces trois,
Delie, Oliue, & Cassandre la sage.

VII.

Arrestez vou voyez las, douceur grande,
Parfaitz amans, des yeux de ma Meduse,
Et contemplez ce qui rend si confuse
L'Ame de moy qu'autre bien ne demande.

Puis admirez, Amour vous le commande,
Ceste beauté pour ma ruyne infuse

Au lac d'oubly, puis voſtre eſprit s'amuſe
A l'eſthomac auquel ie fais offrande.

Soyez prudens toutesfois eſtimez,
A celle fin de n'eſtre transformez,
Comme ie fus en Marbre dur & bleſme,

Dont à l'Amour rens nompareille grace,
Qui mes deſirs mit en ſi haulte place,
Qu'en oubly mis & le monde & moymeſme.

VIII.

Amour auoit du plus ſaint de ſa flame,
Enuironné le chaſteau de mon cueur,
Quand il ſe fit de mes forces vainqueur,
Me rendant ſerf treshumble de ma Dame.

Le lieu, le temps, & l'effort de mon ame
N'eurent pouoir d'apaiſer la rigueur
De ceſt Archer, ains en croiſt la vigueur
Au ſeul record du trait dont il m'entame :

Et toutesfois i'eſtime bienheureux
L'aſpect benin de mon aſtre amoureux,
Me fortunant d'vne telle ſecouſſe,

Puiſqu'en l'obget duquel ie ſuis épris,
Tout le plus beau des Aſtres eſt compris,
Et de l'Amour l'amertume plus douce.

IX.

Comme au printemps la Paſtourelle gaye,
A qui le froid de l'hiuer ia paſſé,
Auoit d'ennuis grand nombre pourchaſſé
Et de langueur faict mainte amere playe :

Maintenant va, puis ſautelle, & s'eſſaye
Parmy les champs d'vn deſir inſenſé,
Rendre du tout ſon cueur recompenſé
Par la verdeur de ce temps qui l'eſgaye :

Mais il auient qu'elle foule en ſaultant
Vn froid Serpent deſſous l'herbette eſtant
Si qu'il la mord, dont apres ell' treſpaſſe.

Ainſi m'auint quand de voz doux propos
Me prometiez allegence & repos,
Bleſſant mon cueur du trait de voſtre grace.

X.

Ie cherche Paix, & ne trouue que Guerre,
Ore i'ay peur, ore ie ne crains rien,
Tantoſt du mal, & tantoſt i'ay du bien,
Ie vole aux cieux, & ne bouge de terre :

Dans mes deſirs l'eſperance i'enſerre,
Puis en l'inſtant ie luy romps le lyen,

I'ayme celuy qui m'eſt le ſeul moyen
Du dard pointu qui ſans ceſſe m'enferre,

Ie voy ſans yeux, ie cours ſans deplacer,
Libre ie ſuis, & me ſens enlacer
D'vn cable d'or qui le Soleil egalle.

Ie glace au feu, & bruſle dedans l'eau,
Ie riz en pleurs & ronge mon cerueau,
Chantant touſiours comme fait la cigalle.

XI.

Qu'eſperez vous mon Phenix pour me faire
Ore vn ioyeux, ore vn triſte trait d'oeil,
Si par cela, ma douleur & mon dueil,
Et mon grand feu ne s'eſtaint ou modere?

L'immortel feu qui dedans moy repaire,
Sort de mon cueur, & voſtre doux acueil,
Ou la froideur d'aucun mauuais recueil
N'ont le pouoir de l'eſteindre & deffaire.

Regardez donc ſi iamais homme ayma
Ainſi que moy, que l'archer transforma
Des le moment que i'euz veu voſtre face.

D'autant qu'en loz, en honneur, & beauté
Vous excellez, en ferme loyauté
Mon amytié toutes autres ſurpaſſe.

XII.

Diuine ardeur, flamme amoureuſe & belle,
Qui des beaux yeux de ma Dame en mon cueur
Auec ſes mains l'Archerot nu vainqueur,
Alume prompt d'vne ſorte nouuelle.

Combien Amour & ſa mere immortelle
Ie doy louer, ayant de ceſte ardeur
Fauoriſé de mon ſort la froideur,
Au ſeul plaiſir d'vne maiſtreſſe telle.

Iamais ne ſoit que ceſte aſpre chaleur
N'ayt dedans moy lieu, repos, & valeur,
Iamais ne ſoit que ie n'arde & englace,

Puis qu'en bruſlant ie ſuis fait immortel,
Et en glaſſant ie ſuis encore tel,
Pour quoir mis mon Ame en haulte place.

XIII.

Sera il vray que ie doiue chercher
Cil qui me fuyt, & dedaigneux ſe cache,
Et le voyant (ce me ſemble) ne taſche
Que de mon ſein l'ame & cueur arracher?

Sera il vray que du ſeul aprocher
De moy craintif vn eſpoir il m'atache

Dans l'eſthomac, d'ou apres il l'arrache
Quand ſes beaux yeux des miens vient à cacher?

Sera il vray qu'ainſi ie le ſuplie,
Sans l'adoucir, & ſans voir qu'il ſe plye,
Non plus qu'vn Roc priué de ſentiment?

Si ie n'en ay o Dieux vengence prompte,
Ie publiray qu'en voſtre firmament,
De la Iuſtice on ne fait plus de compte.

XIIII.

Lors que vaincu de l'ire en ſa deffence
L'homme habandonne & laiſſe la raiſon,
Et que l'erreur tire à ſoy l'oraiſon,
La langue & main qui les amys offenſe,

Si bien depuis il blaſme l'inconſtance
Du ſort auteur de tant aſpre achoiſon,
Rien ne luy vault de ſes cris la foiſon
Pour reparer ceſte aigre violence :

Las ie me deulx ! & toutesfois en vain,
D'auoir eſcrit de mon indocte main
Tant de depit, de courroux & de blame.

L'arc deſbandé, la fleche prend ſon cours.
Penſant cela, deſpourueu de ſecours,
Voſtre pitié ſeulement ie reclame.

XV.

S'esbait-on de ce qu'ainſi i'adore
Ceſte beauté, qu'on cuyde voir fletrie,
Puis que l'obiet de mon idolatrie
De ſon parfait noſtre ſiecle redore?

Ne me blaſmez ſi par vers ie l'honore:
Car ſi elle a ma liberté meurtrie,
Elle eſt auſſi l'honneur de ſa patrie,
Et ſeule en tout qui ce monde decore.

Dez que le ſort voulut que ie la viſſe,
Ardent ie fus de luy faire ſeruice,
Et netoyé de tous vilz penſemens.

Fortuné donc mon cueur qui la reclame,
Et le deſir, & l'erreur de mon Ame,
Qui tient ſerrez tous mes embraſemens.

XVI.

De l'vn des bras i'enchesnoy nu ce flanc
Semé de lys & de roſes vermeilles,
Et de la main ces pomettes pareilles
Qui font brunir l'yuoire le plus blanc:

Chaſte, & craintif ie baiſois à leur rang
Or' ceſte bouche odorante à merueilles,

Or' ce beau front, ore ces deux oreilles,
Puis ces doux feux qui me glacent le ſang.

Deſia mon cueur, mes Eſprits & mon Ame,
Enuelopez dans l'acueil de ma Dame,
Voloient aux cieux, contens ie ſçay combien,

Quand vn malheur promptement vint à naiſtre,
Qui culbuta les ais d'vne feneſtre,
De mon grand tout faiſant vn petit rien.

XVII.

Songe fuyard, vainement nompareil,
En vn inſtant me donnant peine & ioye,
Tout mon eſpoir par toy court, & ondoye,
Et tout mon heur tu fais neige au Soleil.

Qui me cauſa ce tant triſte reueil?
Qui me rauit ma bien-heureuſe proye?
Et quel regret maintenant me guerroye,
Sans y trouuer remede, ne conſeil?

Heureux celuy qui ſa maiſtreſſe baiſe
Entre ſes bras, la tenant à ſon aiſe,
Par ſi long temps, ſongeant profondement.

Moy malheureux en ma ioye plus forte,
Puis que le bien qui plus me reconforte
Eſt vif, & mort, en vn meſme moment.

XVIII.

Sou̧ autre Ciel, par eau plus fauorable,
Me fault voguer, ou me retraire à riue,
Puis que ma nef que la Fortune priue
De vent prospere est ainsi miserable.

Si douce ouys la chanson agreable
D'vne Sirene en forme humaine & viue,
Que m'oubliant en douceur si naïue,
Ie vis ma barque en danger incroyable.

Face le Ciel qu'estoile plus benigne
L'errant espoir desmaintenant destine
Au port heureux au haure plus licite :

Et ce grand Dieu, donneur de tant de graces,
Par autre mer, par de meilleures trasses
Conduyse à port ma nasselle petite.

XIX.

L'Architecteur du grand Palais des Cieux,
Voulant remplir de merueille le monde,
Orna ce corps d'vne perruque blonde,
Qui le soleil rend trouble & soucieux :

Puis d'vne flamme eclairante en ces yeux,
L'alme soustien ou mon erreur ie fonde,

Puis d'vn Esprit, enrichi de faconde,
Et du tresor le plus prisé des Dieux.

O beaux cheueux qui captiuez mon Ame,
O viue ardeur qui ma poitrine enflame,
O rare Esprit qui m'as rauy le mien!

Heureux celuy qui voz beautez admire,
Et plus heureux qui pour elles soufpire,
Puis qu'en vous gist le comble de tout bien.

XX.

Entre les flots de la mer vagabonde
N'a d'animaux si froide quantité,
Ne d'astres clers si chaulde infinité
Luysans au Ciel sur ceste masse ronde,

De tant d'espicz n'orne Ceres la blonde
Son doré chef au venir de l'esté,
Et par tant d'yeux ne void le Ciel vousté
Ce qui se fait sur la terre & sur l'onde:

Tant d'arbres secs Auril n'a reuestuz,
Tant d'arbres verds n'a la foudre abatuz,
Et Mongibel ne vomit tant de flames,

Que de langueurs, de peines, & soucis,
Et de regretz d'amertume noircis,
Me fait sentir la plus belle des Dames.

XXI.

Or ie ſuis ſeul & ne voy qui m'eſcoute
Que ces rochers, ces antres, & fonteines
Et ces coutaux, ſeuls teſmoings de mes peines,
Auecques moy ſi de moy ie n'ay doute.

Nul donc de vous mes complaintes reboute,
Ains les oyez, & les tenez certaines,
Mais plus encor inutiles, & vaines,
Quoy que mon cueur, & mon ame il m'en coute.

Et toutesfois ſi par icy paſſois
Le Baſilic, qui me tient en tourment,
Reſonnez luy mes ſoupirs & clameurs,

Car ſi par vous mon deul il effaçoit,
Ie vous ferois viure eternellement,
D'autant que ſain à ceſte heure ie meurs.

XXII.

Elle eſt à vous la cheuelure blonde
Qui rend obſcur le plus riche metal,
Ce front auſſi de pourpre & de criſtal,
Et ceſte face à nulle autre ſeconde,

Voſtre eſt encor ceſte bouche feconde,
Et ce regard mon conducteur fatal,

Voſtre ce ris l'enchanteur principal
De mes eſprits & volonté profonde.

A vous auſſi ſont ces blandiſſans yeux
Qui ont rauy du Soleil enuieux
Leurs rais luyſans, angelique lumiere.

Mile vertus, mile treſors verſez
Du ciel icy ſont à vous diſperſez,
Seule eſt à moy, ma peine couſtumiere.

XXIII.

Si ie puis tant me deffendre au tourment,
Et au trauail qui me ronge & chagrine,
Qu'à l'auenir voſtre beauté diuine
Ie puiſſe voir changer d'acouſtrement,

Ces treſſes d'or auſſi leur ornement
En fin argent, ceſte face benigne
Perdre ſon teinct, & d'vne merque & ſigne
De grauité ſe peindre ſeulement.

Amour alors me donra tant d'audace,
Que hardiment, & deuant voſtre face
Ie conteray mes ennuys endurez.

Et vous helas! voyant ma foy conſtante,
Et l'aſpreté de ma peine euidante,
De mes trauaux me recompenſerez.

XXIIII.

Par la Vertu on dit communement
Les hommes viure & presque immortelz estre.
Mais ie puis bien le contraire cognoistre,
Las à mon dam & trop euidamment.

Car ma Vertu me fait incessamment
Mourir d'ennuy, & ne voy aparoistre
Indice aucun suffisant à decroistre
Mon mal si grand, ma tristesse & tourment.

Puis que Vertu les hommes donc trauaille
Et sans cesser en dur camp de bataille
D'vn front hardy les guerroye & abat,

Doit on pourtant chercher remede aux vices?
Non quant à moy, parce que mes seruices
Alentiront (peult estre) ce combat.

XXV.

Ma dame vn iour daigna tant s'abaisser
Parlant à moy de doucement me dire,
Ie ne te veux Amy rien escondire
Qui soit en moy, ie te pry le penser.

Et pour encor du tout recompenser
Mon triste cueur de l'enduré martire,

Sa blanche main hors du gand elle tire
Et me la tend pour la mener danſer.

Heureux Amour, heureuſe encor ſa force,
Qui ſans marteau, ſans fer, & ſans amorce,
A deſpecé ce cueur de marbre blanc,

Heureux auſſi les ſoupirs, & les larmes
Que i'ay getteʒ, puis qu'elle rend les armes,
Atainte au vif d'vne ſagette au flanc.

XXVI.

Comme en honneur, angelique faconde,
Graue vertu, & celeſte beauté,
Vous ſurpaſſeʒ d'vn vol inuſité
Entierement les parfaites du monde,

Voʒ obligeʒ en qui bon cueur abonde,
Pour n'eſtre ingrat, ne veu, ne reputé,
(Du bien receu de voſtre honneſteté)
Ie paſſe ainſi de volonté profonde.

Ces dons exquis que le Ciel & les Dieux
Ont mis en vous d'vn ʒele ſtudieux,
Maugré le temps vous feront immortelle.

De moy auſſi l'ardante affection
Et les deſirs pour leur condition
Feront mon nom & ma gloire eternelle.

XXVII.

Si ie ſuis loing de la chaſte preſence
De ma Déeſſe, vn ennuyeux tourment
Me ronge alors l'eſprit inceſſamment,
Tant ie languis de voir ſon excellence.

Si ie ſuis pres, ſa rare continence,
Ces yeulx archers, ce vif entendement,
Ce front, ce tout, cauſent à tout moment
Au triſte cueur trop piteuſe ocurrance.

Deſia rompu de tant d'affliction,
(Dont ie ſuis fait vn ſecond Ixion)
I'euſſe paſſé d'Acheron le noir fleuue :

Sans vn eſpoir qui reuerdit en moy,
Et me flatant arroze mon eſmoy
De la douceur qu'en ta face ie treuue.

XXVIII.

Ne le clez tainct de ta diuine face,
Ne ta beauté qui les autres excelle,
Ne tes beaux yeux d'ou ſort vne eſtincelle
Qui de ſon feu les celeſtes efface.

Ne ta parfaite & tant gentile grace,
Ne ton parler comblé de douceur telle

Qui te rendra (maugré mort) immortelle,
N'ont fait du tout ma liberté si basse.

Le singulier de tes rares Esprits
M'a rendu tien, & de crainte surpris,
Et la grandeur de ta perfection,

Esclaue & serf, m'a fait d'heureux & libre,
Me contraignant t'idolatrer, & viure
Au temple sainct de l'admiration.

XXIX.

Aueugle Amour si tout aygre poyson
Le plus souuent tu changes en douceur,
Et du plus doux te monstres effaceur,
Le reduysant en amere achoyson:

Ie n'auserois en aucune saison,
De te cognoistre en rien me faire seur,
Bien toutesfois qu'en ton sort rauisseur
I'ay despendu le mieux de ma raison.

Fay pour le moins que ceste Dame belle
Ne me soit tant ennemye, & rebelle,
Paissant son cueur d'aluyne & de fiel,

Et ie feray d'vn ordinaire office,
Sur ton Autel tous les iours sacrifice,
Te reuerant plus qu'autre Dieu du ciel.

XXX.

Du quel des cieux prindrent leur origine
Tes vifs eſprits, & leur grandeur de gloire?
D'ou tes vertus, auec tes graces, voire
La rarité de ta beauté diuine?

D'heur immortel en florit la racine,
Au ſeul compas de mon ardeur notoire,
Qui ſans ceſſer augmente ſa memoire,
Se ralumant d'eternité condinne.

Floriſſe donc ta grand' perfection,
Iuſques au but de toute extremité,
Se reſpandant ſur la terre & ſur l'onde :

Car de ma part ma chaſte affection
Haulſe ſon vol, d'vn cours non limité,
Pour aparoir la plus grande en ce monde.

XXXI.

Si vn vray cueur, vne foy amoureuſe,
Vne langueur d'honnorable deſir,
Vn long erreur, lequel on peult choiſir
Au labyrinth d'vne triſteſſe heureuſe.

Auoir au front la peine doloreuſe
Protraite au vif, & ſe voir deſſaiſir

De ſa couleur & de tout ſon plaiſir,
Par la rigueur d'vne mort doucereuſe.

Auoir autruy plus que ſoy meſme cher,
Bruſler de loing, glaçant à l'aprocher,
Ayant touſiours deux ruiſſeaux au viſage,

Bref ſi le ſoing, & le trahiſtre tourmant
M'afflige ainſi (ma Dame) en vous aymant,
La coulpe eſt voſtre, & mien eſt le dommage.

XXXII.

Quand du hault Ciel ma Dame deſcendit
Souz la faueur d'vne Eſtoile amyable,
Et que depuis l'eternel immuable
Dedans ce corps excellant la rendit,

Saturne alors ne regnoit (comme on dit)
Ne du Dieu Mars la lumiere admirable,
Ne celle là de Mercure au ſemblable,
Vne plus clere aparoiſtre entendit.

C'eſtoit Venus qui flamboyoit à l'heure
Sur l'horizon, parquoy l'archer ſans yeux
Deſſus les ſiens vola prendre demeure,

Donques celuy qui ne vouldra qu'il tire,
Encontre ſoy, s'il demande ſon mieux,
De ſon regard promptement ſe retire.

XXXIII.

Comme la fleur qu'on nomme le ſoucy
Ternit, & pend ſa teſte languiſſante,
Quand ell' n'eſt plus du ſoleil iouyſſante,
Et que le Ciel a ſon voile obſcurcy,

Qui toutesfois au matin éclercy
Par le vermeil de l'aube eſtincelante,
Renaiſt & prend ſa couleur excellante,
Tant que Phebus nous aparoiſt icy.

Tout ainſi, las! l'ame & cueur on m'arrache,
Quand le ſoleil de ma vie on me cache,
I'entens voſtre oeil ſi diuinement beau:

Puis ie ſens bien que ie ſuis renaiſſant
Incontinent que m'eſt aparoiſſant
Ce mien fatal, & celeſte flambeau.

XXXIIII.

I'eſtoy tout preſt à ſalüer l'Aurore,
Que ie voyois de l'Orient ſortir,
Et de ſes fleurs largement departir
Aux preʒ, aux champs, aux montaignes encore,

Quand tout à coup la beauté que i'adore,
Vint de ſes rais, ces clarteʒ amortir,

Et moy craintif en glace conuertir,
Puis auſſi toſt en feu, qui me deuore.

Pardonnez moy diuins flambeaux des cieux,
Si par mes vers, i'oſe dire en ces lieux,
La verité d'vn fait qui vous importe,

Vn corps mortel, bien qu'il vienne d'enhault,
Nous a ſemblé plus reluyſant, & chault
Que n'a de vous la lumiere plus forte.

XXXV.

Que deſormais ſur mon luc ie ne ſonne
Rien de ioyeux, ains triſte & lamentable,
Pour deplorer la malice intraictable
De ma fortune inconſtante & felonne!

Que deſormais ceſt antre ne reſonne
Que du cry ſourd de ma plainte admirable
Et des ſoupirs dont mon cueur miſerable
Soulage vn peu ma debile perſonne.

O ſort Fatal! ô Aſtres animez!
Puis que ie voy voz deſtins enflammez
A ſacager mon eſprit & mon ame,

Faites haſter pour mon bien & repos
Le trait cruel de l'infame Atropos:
Ie le veux bien, puis qu'il plaiſt à ma Dame.

XXXVI.

Lune au cler teinct, qui nous monſtres ta face,
Ore en cornu, ore en rond changement,
Obſcure nuict, dont le ſoulagement
Maintz durs trauaux de maintz hommes efface.

O Ciel, ò Air, ò vous celeſte race,
Chaſte troupeau, qui voſtre hebergement
Auez aux bois, voyez, oyez comment
Ie pleure, & plains ma fortune & diſgrace.

Et ſi iamais en voz cueurs & voz ames
Auez ſenty les aiguillons & flames
Du fier archer qui me contraint mourir,

Triſtes plaignez le tourment que i'endure,
Car ie pourray (peult eſtre) ainſi guerir
D'vne des parts de mon angoiſſe dure.

XXXVII.

Si ton orgueil te meut onc à deſdain,
Dompteur du Ciel & des cueurs plus rebelles,
Laiſſe le nid ou tu caches tes æſles,
Et ſors, grand Roy, de ton pays mondain,

Prens ton carquoys & t'en viens tout ſoudain
Ou ie me plains de la belle des belles,

Qui rompt mes os, & glace mes moëlles,
Fuyant de moy plus legere qu'vn Dain.

Que te sert-il, d'auoir reduit en Cigne,
(Superbe enfant) la magesté diuine
De Iupiter, ardamment curieux,

Si ceste cy qui n'est si grande chose,
Libre à part soy te dedaigne, & repose,
Te surmontant comme tu fais les Dieux?

XXXVIII.

Ce doux regard, ces longs cheueux dorez,
Ces belles mains, & ces coutaux d'yuoire,
De ce cler tainct l'ornement & la gloire,
Et ces accens doucement proferez,

Ces vifs esprits dignement decorez,
Ceste beauté gloutonne de victoire,
Ce ris gentil, ceste grauité, voire
Ces poincts exquis des hommes reuerez,

Ceste vertu, cest honneur estimé,
Bref ce parfait des astres tant aymé,
Causent en moy vne douce amertume,

Et le tourment qui me ronge le cueur,
Et ce dequoy l'aueugle Dieu vainqueur
Atise, helas! le feu qui me consume.

XXXIX.

Alors qu'on a quelque bonne Eſperance,
On la deuroit garder ſoigneuſement,
Voire allecher, & traitter doucement
En atendant la future occurrance.

Alors auſſi que l'on a cognoiſſance
D'vne Vertu dedans l'entendement,
On l'y deuroit tenir profondement,
A tous propos priſant ſon excellance.

Et toutesfois vous traitez voſtre eſpoir,
Bien qu'il ſoit bon & face ſon deuoir,
Si rudement qu'il eſt preſque abatu.

Ayez de luy donques compaſſion,
Car de ma part i'extolle ma Vertu
Iuſques au Ciel pour ſa perfection.

XL.

Si de ton cueur armé de froide glace,
Lequel Amour ne peut onques bruſler,
L'aſpre rigueur tu voulois reculer,
Du plus heureux i'auroy gaigné la place.

Et ſi pitié, & fauorable grace
En tes eſprits pouoient s'entremeſler,

Quel ſi contant oſeroit m'egaler,
Puis que dolent deſia ie le ſurpaſſe?

Ton nom tant beau, & mon graue torment,
Qu'en mile vers, & mile autres ie chante,
I'enuoyerois iuſques au firmament.

Mais te cachant à mes yeux ſi ſouuent
Et tronquant l'eſte au deſir qui m'enchante,
Nous ſemblerons ſeches fueilles au vent.

XLI.

Qui voudra voir enſemble apertement
Ce qui fut onc de grace, & gentileſſe
Et de beauté, s'en vienne à ma maiſtreſſe
La contempler, mais vienne promptement.

Voye l'or fin qui ſi parfaitement
Orne ſon chef, puis ce front qui m'adreſſe,
Puis ceſte bouche, ou la plus grand' richeſſe
De l'Orient eſt cloſe exactement.

Ces yeux apres les fleches, rets, & flammes,
Dequoy Amour bleſſe, prend, & enflamme
Les cueurs, helas, des dolens bien-heureux.

Mais ſi pitié parmy ces ſaintes graces
Il rencontroit, ô ſort auanturcux!
Vn plus grand heur ie croy que tu n'embraſſes.

XLII.

Comme la nef que la fureur du vent
Iette dehors du haure ou de la riue,
Court & recourt dessus l'eau la plus viue,
Sans gouuernail ou pilote sauant :

Ie voys ainsi solitaire & resuant,
Des que les seurs m'inspirent que i'escriue
De l'oeil ardant qui m'esblouyt, & priue
D'ame & de cueur, & d'esprit bien souuent.

Puis quand i'ay peinct vn papier de mes larmes,
Des traitz d'Amour, de ses diuers alarmes,
Louant tousiours ceste rare beauté,

Ie viens au lieu ou repose mon ame,
Et humblement ie le donne à ma Dame,
Pour amollir sa dure cruauté.

XLIII.

Par ces beaux yeux ou Cupidon se niche,
Et ce beau front ou reluyt le sauoir,
Ie iure (en vain) qu'on ne peult conceuoir
Vne amytié plus que la mienne riche.

Mais de voz biens vous estes si fort chiche,
Que ne daignez vous en aperceuoir,

Ains desirez toufiours pauure me voir,
De mon labeur metant la terre en friche.

Permette Amour, auquel font euidans
Tous mes pensers, & mes desirs mordans,
Que vostre main me soit plus liberale,

Et desormais efface vostre fiel
Et vostre cueur enuironné de miel,
Poignant nos cueurs d'vne sagette egale.

XLIIII.

Voisine Echo qui m'ois en lamentant,
Or' dans le creux d'vn humide rocher,
Or' dans vn boys obscur à l'aprocher,
Ayes pitié de mon deuil augmentant.

Si ie me plains mon Esprit tormentant,
Et de mes pleurs ie m'efforce estancher
L'ardante soif qui tant me vient facher,
Le fier destin de mon cueur desmentant,

I'oy à l'instant ta voix si pitoyable,
Qui correspond à mon mal incroyable,
Criant, tremblant, soupirant apres moy,

Te souuenant (peult estre) & ie le pense,
Du tour ingrat, & froide recompense,
De ton amy, l'amoureux vain de soy.

XLV.

Depuis le iour que ta rare beauté
Fut en mon cueur ſi viuement emprainte,
I'ay bien ſenty que c'eſt que de l'atainte
D'vn trait d'Amour cruellement getté,

Soit par langueurs, quand i'eſtois abſenté
De la preſence à ton image ſainte,
Ou par ennuys, douleurs, deſtreſſes, crainte,
Ou par ſoupirs, voyant ta deité.

Las le Troyen, le rauiſſeur d'Heleine,
N'endura point tant de fatigue & peine,
En ſon pourchas d'amoureuſe falace,

Comme i'ay eu de langoureux tourmens,
Trauaux, ſoucis & deſirs vehemens,
Pour auoir part en ta diuine grace.

XLVI.

Le Dieu boiteux du Ciel auec ſa mere,
Ouyt vn iour les ſouſpirs que ie fais
Pour ma déeſſe, & vid que trop grand faiz
Ie ſuportois pour ſa rigueur amere:

Du feu, diſt il, dequoy iadis mon pere
Les fiers Geans rendit mortz & deffaictz,

I'embraſeray ſes membres ſi parfaitz,
Puis qu'enuers toy ſa froideur ne tempere.

Et quant & quant en ſa riche maiſon,
Le feu ſe print grand ſans comparaiſon,
Qui l'effrayant de ſentiment la priue;

Mais tel' pitié eut le Ciel de ſa perte,
Que de mes pleurs, & de ſa pluye experte,
Le feu mourut, & ma Dame vint viue.

XLVII.

Du plus fin or qui fut onques bruny,
Ces longs cheueux furent ainſi dorez,
De la blancheur des beaux lys colorez,
Ce teint vermeil fut proprement muny.

Du plus parfait, au plus louable vny,
Qui ſoit au Ciel ces eſpritz decorez,
De la clarté des aſtres honorez,
De ces beaux yeux l'vn & l'autre garny.

D'vn beau rubis de perles criſtalines,
Furent ces dens & leures coralines,
D'yuoire exquis, ces mains pleines de roſes.

Et ce cueur d'où? d'vn riche diamant
Qui m'esblouyt, & fait en vn moment
De moy dolent mile metamorphoſes.

XLVIII.

Si vous voulez (Dames que tant ie prise)
Sauoir d'Amour vn miracle euidant,
Qui onc n'auint à mortel residant
En ces bas lieux qu'à moy qui le deuise.

Contemplez moy qui parle & vous auise,
Car vous croyez, & voyla l'accidant
De vostre erreur, qui vous trompe en cuydant
Que ie sois vif & que l'ame m'atize,

Et bien qu'encor ie ne sois suffoqué,
Et que la Parque aussi n'aye coupé
Le cours fatal de ma dolente vie,

Ce nonobstant ie n'ay Ame ne Cueur,
Tesmoin Amour le vieil enfant vainqueur,
Et la beauté de ma douce ennemye.

XLIX.

O doux regard enchanteur de ma peine,
Rire doulcet, & propos doucereux,
Qui mes trauaux & tourmens doloreux
Adoucissez d'vne esperance vaine.

Voyez pour Dieu mon amytié certaine,
Et la fierté de mon heur malheureux,

Puis detrempez ce cueur tant rigoureux
Au doux criſtal d'vne douce fontaine :

Chaſſez de luy ceſte ſeuerité,
Qui me deſtruit ſans l'auoir merité,
Et temperez mon ardeur intraictable :

Car, ſans le doux dequoy vous me paiſſez
l'auroys eſprits, nerfs & membres froiſſez,
Tant penible eſt la peine qui m'acable.

L.

Enſeigne moy de quel Cigne tu pris
Les æſles d'or dont ſi legerement
Hauſſes ton vol iuſques au firmament,
Et la vigueur de tes diuins eſprits.

L'ardeur auſſi de quoy tu fus eſpris
Et la liqueur qui ſort ſi doucement
De ton eſponge eſtrainte fermement
Et abreuée en l'ouurage entrepris.

Monſtre le moy, à fin que ie decore
L'exquiſe fleur & gemme que i'adore,
L'idolatrant d'vne amour violante.

Et que le temps enuieux me permette
Que dignement ie la celebre, & mette
Au parangon de l'Oliue excellante.

LI.

Pluſtoſt la mer ſera ſeiche & tarie,
Pluſtoſt les monts ſeront precipitez,
Les aſtres clers deſpourueus de clartez,
Et le printemps de mainte herbe fleurie,

Le monde rond ſans nulle ſeigneurie,
Le iour obſcur priué de ſes beautez,
Les apetitz des hommes contantez,
Pluſtoſt auſſi la loyauté perie,

Que de mon cueur on arrache le zele,
Qui ne s'eſtend qu'à ſeruir la plus belle,
Soit en vertu, excellance & grandeur.

Et que mes doigts on garde en toute place
De fredonner le diuin de ſa grace,
Embelliſſant ceſte baſſe rondeur.

LII.

Que n'eſtes vous auſſi prompte, ma Dame,
A m'acorder le bien où ie pretens,
Comme au danſer (qui deſrobe le temps)
Et au fuir quand plus ie vous reclame?

Voyez vous point les peines de mon Ame,
Et de mon cueur les ennuys perſiſtans?

Penſeriez vous mes nerfs eſtre baſtans,
Pour plus porter la rage de ma flame?

Les yeux en pleurs, l'eſthomac en douleur,
Tout à genoux, & palle en ma couleur,
A iointes mains mercy ie vous demande.

Donnez le moy, prenez de moy pitié,
Et contemplez ma conſtante amytié,
Qui de mon tout vous preſente vne offrande.

LIII.

O Ialouſie horrible aux Amoureux,
Peinée ſeur de la mort miſerable,
Qui du cler ciel le viſage admirable
Par ton regard rens trouble & doloureux.

O fier ſerpent, terrible, & malheureux,
Caché au ſein d'vne fleur deſirable,
Qui tout l'eſprit de mon cueur deplorable
As arraché d'vn ſoing trop rigoureux.

Par quel endroit es tu né ſur la terre,
Monſtre cruel pour me faire la guerre,
Et maſſacrer mes eſprits & mon cueur?

Retourne t'en, ne redouble ma peine,
Aſſez & trop ma Maiſtreſſe inhumaine
Me fait ſentir ſa farouche rigueur.

LIIII.

Ce qu'en veillant ie n'osay de ma vie
Feindre ou penser en mon entendement,
M'est auenu dormant profondement,
Maugré le temps, mon estoile, & l'enuie.

Si qu'à present ma plainte poursuiuie,
Mon dur trauail, & mon aspre tourment
Sont effacez, & liberalement
Ie remets tout à ma chaste ennemye.

Bien ie voudrois que le Ciel eust daigné
Faire eternel mon sommeil esloingné,
Pour bien heurer plus longuement mon Ame.

Ou si par mort tel plaisir on aquiert
Mourir soudain, ainsi que le requiert
L'heureux iouyr d'vne tant belle Dame.

LV.

Graces vous rens Estoile fauorable,
M'ayant fait naistre en ce tant heureux age,
Où i'ay peu voir ce celeste visage,
Et contempler Vertu tant honnorable :

Graces encor au troupeau venerable
Des chastes seurs, qui m'ont poingt le courage

D'vne fureur, & d'vn ſubtil ouurage
Pour celebrer ceſte Ame incomparable.

Graces auſſi à ces beaux diuins yeux,
Creans en moy les mots ſi promptement
Que tout eſprit les en admire & louë.

Autant i'en dy à ce front precieux,
Qui, ſouleuant mon foible entendement,
Fait qu'en mes vers l'eternité s'auouë.

LVI.

O faux penſer, ô deſir inutile,
Verray ie point deſnouez ces liens
Dequoy Amour tous les ſentimens miens
Encordela pour ma Dame gentile?

Doy ie touſiours deſſus terre infertile
Semer ainſi le treſor de mes biens?
Doy ie mourir? ou ſans eſpoir de riens
Seruir touſiours ceſte Dame virile?

En ceſt enfer, fault il qu'à tous momens
Ie ſois repeu de tant aigres tourmens?
Doy ie arreſter de mes ſoupirs la courſe?

O fort Amour, qu'eſtranges ſont tes faitz,
Ie gele au feu, & mes membres deffaitz
S'embraſent tous dans l'eau de ceſte ſource.

LVII.

De tant de traits Amour trop irrité
De decocher ſur moy ſe trauailla :
Lors que de vous l'obget il me bailla,
Pour vous ſeruir en toute integrité,

Ne le parfait de voſtre rarité
D'vn ſi grand art Nature n'eſmailla
De ſes couleurs, quand elle vous tailla
Pour augmenter ſon renom merité,

Comme dans moy ie ſens d'affection,
Pour agreer à la perfection
De voz vertus, & diuine beauté.

Et de ſouhaitz dedans l'entendement
Pour vous monſtrer (ma dame) euidamment,
L'heureuſe fin où tend ma loyauté.

LVIII.

Tous mes penſers à riue aborderont,
Laſſez en vain de la forte tourmente,
Quand du Laurier la branche verdiſſante
Perdre ſon teinct les Dieux acorderont.

Et mes tourmens & trauaux ceſſeront,
Lors qu'on verra la neige blanchiſſante

Noircir, bruſler, & la flamme eclairante
Glacer par tout où ſes rais s'eſpandront.

Tant de cheueux ie n'ay deſſus ma teſte
Et tant d'eſclairs au fort d'vne tempeſte,
Ne lichent point des Nauires les flancz,

Comme de moys & d'ans voudrois atendre
Ce iour heureux, ſans m'ennuyer d'entendre,
Qu'en lieu de noirs i'euſſe les cheueux blancz.

LIX.

Quand le deſir dedans mon cueur s'augmente,
Et l'eſperer s'amoindrit, ma Déeſſe,
Ie ſens adonc vne eſtrange rudeſſe,
Qui pirement qu'vne mort me tourmente.

Mais quand apres ceſte grace duyſante,
Ceſt oeil riant, autheur de ma triſteſſe,
Ces blondz cheueux pleins d'exquiſe richeſſe,
Et ce cler teinct à mes yeux ſe preſente,

Alors auſſi s'augmente mon ardeur,
Et mes deſirs de plus grande roideur
Me font voguer par la perſeuerance:

Et trop hardy (c'eſt Amour qui me guide)
En vn inſtant ie me laſche la bride,
Guindant mon cueur à la vaine eſperance.

LX.

Ce n'eſt la mere au puiſſant Dieu bandé,
Ne celle encor' de l'orfeure des Dieux,
Non de l'enfant l'enfant trop ſtudieux,
D'auoir le char au pere demandé,

Pour qui mon cueur ſe dit aprehendé
Du plus grand bien qui ſoit en ces bas lieux,
Voire comblé d'vn heur tant glorieux,
Qu'autre plus grand ne fut onq' regardé.

Cela prouient d'vne mere gentile,
Qui ſe plait tant en mon bas rude ſtile
Qu'inceſſamment elle chante mes vers.

Et me promet flechir mon aduerſaire,
Et m'apreſter ce qui m'eſt neceſſaire
Pour contenter mes deſirs deſcouuers.

LXI.

Peu s'en faloit que mes foibles eſprits
N'euſſent laiſſé ceſte charnelle maſſe,
Et dedaignans reſidance ſi baſſe,
Dreſſé leur vol au celeſte pourpris.

Lors que ces yeux (la reths dont ie fus pris)
D'vn ſeul regard coulorerent ma face,

Si qu'à l'inſtant ma foibleſſe s'efface,
Et de vigueur ie me ſenty ſurpris.

Si donc vn trait des beaux yeux de ma Reine
M'oſte des bras de la mort qui m'entreine,
Et me remet en force entierement,

Ne me feroit vn baiſer de ſa bouche
Domter la Mort qui tous animaux touche,
Et de tant d'heur viure eternellement?

LXII.

Chaſſez de vous ceſte grande beauté
Qui vous maintient l'excellante des belles,
Chaſſez de vous ces Eſtoiles iumelles,
Faiſans eſtat d'embler la liberté,

Chaſſez de vous la douce priuauté,
Dont vous vſez domtant les plus rebelles,
Bref ce parfait de graces eternelles,
Où Dieu monſtra ſa prodigalité,

Si deſormais vous voulez que ma plume
Ne peigne au vray, comme elle a de couſtume,
Le vif, & cler de voz perfections,

Car autrement ie ne puis rien cognoiſtre,
Pour la garder de ne faire aparoiſtre
Le ſainct protrait de mes intentions.

LXIII.

Si autre flamme en mon cueur fait demeure
Que la ſplendeur de voz ſoleilz ardans,
Soit à iamais le brazier au dedans,
A tout le moins iuſqu'à tant que ie meure.

Si autre laz, que voſtre cheueleure
Tient mes eſpritz hors de moy reſidans,
Voz doux regards ne ſoient onc reſpondans
A mes deſirs, ains felons à toute heure.

Si de mes yeux vous n'eſtes le ſoucy
Et de mes vers le fondement auſſi,
Voſtre pitié ne me ſoit ſecourable,

Mais ſi ie ſuis vray fidelle, & conſtant,
Plus de trauaux ie ne ſois ſuportant,
Ains guerdonné de ma peine admirable.

LXIIII.

Les fiers cheuaux trainans la lampe ardente,
Qui de ſon feu toute la terre éclere,
Eſtoient laſſez du trauail ordinaire,
Et paruenuz au poinct de la deſſente,

Quand (tout eſmeu de la ioye recente)
Ie vis ma Dame en ſa beauté plus clere,

Et en ſon teinct pour à l'enuie plaire,
En compagnie honneſte & condeſſante.

L'vne louoit ceſte grandeur de gloire,
L'autre ceſt or, ces rubiz, ceſt yuoire,
Bref, ce parfait dont elle les deuance.

Parquoy deſlors ie reſolus en moy
De prendre en gré deſormais tout l'eſmoy,
Qu'endurerois pour ſi rare excellance.

LXV.

Ce n'eſt Amour le tiran mal traictable,
Ne de ſes traictz la pointure & vigueur,
Ne du brandon de Venus la rigueur,
Et moins du ſort la colere indomtable,

Qui me font or' d'ardeur incomparable,
Vous celebrer, & confeſſer mon cueur
Eſpris & poingt, & le voſtre vainqueur
De tous mes ſens & franchiſe admirable.

Voſtre vertu, voſtre honneur nompareil
Et voz beautez qui tiennent du Soleil,
Les raiz brillans, qui mes yeux esblouyſſent,

Ont alumé l'ardeur en mes eſpritz,
De quoy rauy ie louange le pris
De voz valeurs que les graces cheriſſent.

LXVI.

O grand' beauté, mais trop oultrecuydée,
Qui moins m'eſtime alors que plus l'adore,
Rien ne me ſert le tourmenter, n'encore
Les triſtes ſons de ma lyre acordée,

Quand ie celois l'angoiſſe debridée
Qui corps & cueur & l'eſprit me deuore,
Ie pouuois voir ſur ce front que i'honnore
Quelque rayon de pitié non ſondée.

Mais auſſi toſt que i'euz manifeſté
Le cuyſant feu dont ie ſuis tourmenté,
Par mes ſanglotz, mes ſoupirs, & mes larmes,

Ma Dame helas ſes regards amoureux
Changea ſur moy en traictz d'oeil rigoureux,
Et ſes deuiz en dangereux alarmes.

LXVII.

Ie ne veux pas, comme Horace, debatre
Que la blancheur du marbre Parien
Terniſſe aupres du teinct Glicerien,
L'obget d'amour pour ſes forces abatre.

Le pourpre fin qui tapiſſe l'albaſtre,
Les liz meſlez au teinct Cinabrien

Et les œillez du iardin Gnidien
Semblent le teinct de ma Nimphe folastre.

Que si mon luth de ses acords diuers
Bruyre faisoit le rond de l'vniuers,
Comme celuy dont le Calabrois chante,

D'autant heureux ie seroy plus que luy,
Que ma maistresse est la plus excellante,
Et que i'ay plus de tristesse & d'ennuy.

LXVIII.

Le Ciel voyant vostre diuinité
Qui ternissoit le parfait de son mieux,
Se courroussa contre vous en ces lieux,
Et vous darda son inhumanité.

Depuis voyant que ceste rarité
Faisoit honneur aux plus souuerains Dieux,
S'en repentant se monstre studieux
De vous donner la premiere santé.

Regardez donc, Déesse, si ma ryme
Vous prise en vain puis que le Ciel estime
Voire, craintif, reuere voz beautez.

Puisse à tousiours vostre sainte figure
Florir aux raiz de ma chaste escriture,
Croissans mon heur auec voz priuautez.

LXIX.

O belle main, main d'excellant yuoire,
O neige chaude, & perles tresexquises,
Heureuse main qui le brasier atizes
Où de mon cueur on consume la gloire.

Si d'vn torment incroyable & notoire,
Te chalut oncq', & si tu fauorises
L'homme mourant, contemple en quelles guises
Traité ie suis, & t'efforce à le croire.

Puis ne pensez que sois plus longuement
En ce trauail tant rude & vehement,
Ains rens du tout mes peines terminées.

Et si ie vis, i'en chanteray le iour,
Le temps, & lieu, faisant en ce seiour
Durer ton nom par mil & mil années.

LXX.

Vestez mon cueur vne robe nouuelle,
Puis que le sort me veult fauoriser,
Rompant le cours de mon temporiser,
Par le regard de ma Vertu tant belle.

C'est ma Vertu qui les autres excelle,
Soit en grandeur d'excellance à priser,

Ou rarité, qui me vient embrafer
D'vn feu nouueau, d'vne ardante eftincelle.

Adorez donc fon exquife beauté,
Son port royal, fa douce priuaulté,
Le froid apuy de ma chaulde efperance.

Et deformais tenez vous bien heureux
D'auoir goufté le breuuage amoureux,
Et voftre efpoir changez en affeurance.

LXXI.

Ceffez mes yeux de plus larmes efpandre,
Et vous mon cueur de plus vous contrifter,
Car la raifon qui vous vient vifiter,
L'ordonne ainfi & i'y veux bien entendre.

L'heureux guerdon que lon m'a daigné rendre,
De mon labeur prompt au foliciter
Vn tel plaifir m'eft venu fufciter,
Qu'impoffible eft de plus grand en atendre.

Arriere ennuy, deuil, tourment & deftreffe,
Puis que ie voy ma fatale Maiftreffe
Me receuoir d'vne bonne amytié :

Et vous mes vers chantez d'affection,
De fes vertus l'ample perfection:
Car il le fault, puis que c'eft ma moytié.

LXXII.

Chantent les vns Minerue vigilante,
Autres Venus que i'oy tant reclamer,
Et celle auſſi qui ſceut tant enflammer
Son rauiſſeur d'vne amour violante,

Du roy des Dieux la compaigne opulante
Et de Tethys auec toute ſa mer,
La vierge encor que ſeule i'oy nommer
De chaſteté la Déeſſe excellante.

Car de ma part ie n'ay aucune enuie
De celebrer le durant de ma vie,
Que voz vertus, voz graces & beauté.

Et conſacrer au temple de Memoire
De voſtre honneur la ſplandeur & la gloire,
Et de mon cueur la ferme loyauté.

LXXIII.

Ces feuz iumeaux dont mon ame reçoit
La viue ardeur qui l'inſpire & anime,
Cachent de moy leur viuacité prime
Et plus mon oeil, las, ne les aperçoit.

Ce chaſte riz duquel ſe compaſſoit
Mon bien ſi grand, ma fortune ſublime,

S'eſt diſparu & me laiſſe en l'abiſme
Du gref tourment que mon ſoucy conçoit

Ceſte douceur de parler qui conforte,
Ne daigna plus m'aparoir de la ſorte,
Me deſdaignant ie le preſume ainſi.

Soit donc ma voix à iamais douloureuſe,
Mes yeux ruyſſeaux, mon ame langoureuſe,
Mon eſtomac vn Mongibel auſſi.

LXXIIII.

De l'eſthomac de moy tant miſerable
Ne ſorte (las) que ſouſpirs douloreux
Et de mes yeulx, de mes yeulx langoureux
Qu'vn triſte pleur à tous yeulx admirable.

Ne ſoit ma voix rien ores implorable,
Que de la mort le fier dard rigoureux,
Et mes propos ne ſoient plus vigoureux,
Ains deſplaiſans à toute Dame aymable.

Puis que ie pers la brillante lumiere
Qui m'eſcleroit & eſtoit couſtumiere
De m'eſiouir en plus de cent façons :

Puis que ie pers de veüe la Déeſſe
Qui enrichit, par ſa beauté maiſtreſſe,
Ce monde bas, & toutes mes chanſons.

LXXV.

Ainſi voulut la fortune mordante
Vous faire voir voſtre aygre cruauté,
Comme ell' permet qu'auec ma loyaute
Ma paſſion vous ſoit tres euidante.

Mais quand ie voy voſtre grace prudente
N'auoir egard à ſi grand' aſpreté,
Ie penſe alors comment l'extremité
De mon grief mal vous ſeroit aparante.

C'eſt la raiſon auſſi qui me pourſuyt
Cacher l'ennuy de mon cueur qui vous ſuyt,
Auec de vous le traitement ſeuere,

Et paiſtre (en vain) mon afamé penſer
De ce deſir dont ie ſens offenſer
L'ame de moy quand plus ie vous reuere.

LXXVI.

Ie m'esbais que ma vie ne ceſſe
De m'inſpirer ſi long temps en ce monde,
Veu le tourment de ma douleur profonde,
Mon long trauail, & ma dure deſtreſſe.

Ie m'esbais que la forte foibleſſe
De mon parler à chanter ta faconde,

Tes yeulx diuins & cheueleure blonde
Ne s'alentit pour ceſte grieue angoiſſe,

Et que mes pieds ne ſont manques & las
De ſuuyre ainſi ta celeſte preſance,
Inceſſamment, d'vne inutile ardeur.

Mais mon trauail augmente & croit (helas)
Puis mes chanſons hauſſent leur reſonance
Et mes pieds vont de plus grande roydeur.

LXXVII.

Bien eſt mon deuil ſur tout autre admirable,
Et plus encor que tout autre aygre & fort,
Puis que ie voy d'vne & d'vne autre mort
Dreſſer la faux ſur mon chef miſerable.

Ma Dame helas dans vn lit honorable
Eſt nuict & iour par toy, ô fatal ſort!
Qui ne conſens, ſoit quand ell' veille ou dort,
Relache aucun à ſon mal deplorable.

D'autre coſté ie remarche à part moy
Le dur tourment que reſoufrir ie doy,
Si de ſanté le Ciel l'orne & decore:

Soit donc qu'ell' meure ou ſoit que guariſon
Elle ayt bien toſt, ie mourray en priſon,
Heureuſe mort & plus heureuſe encore!

LXXVIII.

Encor' vn coup le vuyde des Campaignes
Orra mes plainctz & lamentation,
Tant que le bruit de mon affliction
Couronnera le plus hault des Montaignes.

Encor vn coup mes deſtreſſes compaignes,
Ardans ſouſpirs & dure paſſion
S'abreuueront en la perfection
De ton cler cours ò ruiſſeau qui les baignes.

Et ſi d'Amour regne quelque eſtincelle
Entre ces rocz, ilz auront de mon cueur
Quelque pitié voyant mon ardant zelle:

Mais que me ſert ſi celle que i'adore
Ne me croit point, ains croit en ſa rigueur,
Me tourmentant du feu qui me deuore.

LXXIX.

En quel endroit tant eſtranger & ſombre
Iray ie Amour, pour alentir vn peu
Le deuorant & trop rigoureux feu
Qui des Martirs m'a fait croiſtre le nombre?

Verray ie point quelque ſolitaire ombre,
Là où de nul ie ne puiſſe eſtre veu,

Pour y vomir le venin que i'ay beu
Sans preſentir ce dangereux encombre?

Si la douleur tant ſoit forte à domter,
Le fiere mort peult ſeule ſurmonter,
Deliure toy mon Ame de ta charge.

Car qui s'en fuyt & traine ſon tourment
(Touſiours guetté d'vne triſte recharge)
Ne peult changer que de poil ſeulement.

LXXX.

Celeſte Amour qui d'vn ſeul coup de traict
Rendez mon cueur plein d'eſperance vaine,
Et tout ſoudain comblé d'vne aſpre peine
Pour ce diuin angelique protraict,

Pour la vigueur de voſtre arc qui ſubſtraict
A voſtre vueil toute penſée humaine,
Et par voz dardz, & par ma foy certaine,
Voyez mon dueil à tout autre ſecret.

Et ſi pitié dedans vous trouue place,
Poignez ce cueur qui me roydit en glace,
Adouciſſant ſon amere rigueur,

Et ne ſouffrez que rebelle il aterre
Tous mes deſirs, meſpriſant ma langueur,
Et vous auſſi, ſans luy faire la guerre.

LXXXI.

Si la durté n'eſtoit en vous ſi dure
Et tant n'eſtoit voſtre cueur endurcy
Soit en ceſt œil ou ce double ſourcy,
Belle ſeriez ma Dame outre meſure.

Mais voſtre cueur qui ne craint la pointure
Du traict d'Amour, eſt tellement noircy
D'aſpre durté, qu'il fait voir obſcurcy
Ce lyz vermeil, & ceſte cheueleure.

Repouſſez donc ceſte fiere durté,
Ce glaz auſſi ſoit de vous écarté,
Si vous voulez eſtre entierement belle :

Et deſormais d'vne douce liqueur
Soigneuſement abreuuez voſtre cueur,
Sans vous monſtrer ſi durement rebelle.

LXXXII.

Mon foible eſpoir prenoit ia double force,
Et s'egaloit à mon affection,
Quand i'aperceus voſtre perfection
Sentir d'Amour la pointure & l'eſtorce.

D'vn doux ſoupir, d'vne ſubtile amorce,
Et d'vn regard ceinct de compaſſion,

Vous effaciez ma dure passion,
Me promettant le bien qui me renforce.

Soient feinctz ou non ces regardz si flateurs,
Soient voz propos ou fardez ou menteurs,
Ie suis heureux pour le moins de le croire.

Aymant trop mieux sur cela m'apuyer
Que dans mon cueur le contraire estuyer,
Perdant l'espoir & la vaine memoire.

LXXXIII.

Trouble le cler de ton riche cristal,
Et des l'endroit où tu prens ta naissance
Iusques icy donne ample cognoissance
Par tes sanglotz de ton douloreux mal.

Que ce troupeau, trop ententif au bal,
Laisse soubdain ceste gaillarde danse
Et de leurs voix en dolente acordance,
Plaignent de nous le malheur inegal.

Fay, Heuze fay que tes ondes si gayes,
N'arrosent plus ces fleurs ne ces saussayes,
Ains laisse tout en danger dessecher.

Et d'vn manteau de tristesse t'abille,
Pour auec moy plaindre & pleurer ta fille
Qui veult de nous pour vn temps se cacher.

LXXXIIII.

Haste le train de tes coursiers ardans,
O cler Phebus, & en l'Ocean entre,
Esclarcissant l'obscur du profond centre
Et de Thetis le sein iusqu'au dedans.

Car ton flambeau aux humains regardans,
Plaisant en tout, me consume en cest antre,
Et ie ne quiers que l'ombre & la nuict, entre
Tant de desirs dans mon cueur residans.

Non que ce soit que mon cueur & mes yeux,
L'obscurité de la nuict ayment mieux
Que de ce iour la clarté reluysante.

Mais pour autant que i'espere gaigner,
Des que le iour ie verray s'esloigner,
Quelque guerdon de ma peine cuysante.

LXXXV.

De quelle ardeur ont les cieulx decoré
Le vif protrait de ta diuine image,
Pour te donner eternel auantage,
Sur le plus beau de ce monde honoré?

Par quel engin fut mon cueur attire
Au labirinth d'vn vtile dommage,

Et tous mes ſens pleins d'animé courage,
Bruſlez & poingtz d'vn feu non enduré?

D'vn cler manteau riche & bien ſouuerain,
Et d'vn viſage agreable & ſerain,
Eſtoit paré le ciel à ta naiſſance,

Et d'vn trait d'or d'heroique vertu,
Heureuſement fuz atainct & batu,
Quand ie fus ſerf de ta rare excellance.

LXXXVI.

Si la Nature euſt fait naiſtre ma Dame
Au ſiecle vieil de l'aueugle priſé
D'Agamemnon, le pris eternizé
N'auroit touché tant excellante fame :

Car il euſt dit de ceſte gentile Ame
L'honneur exquis du ciel fauorizé,
Et par ſes vers l'euſt immortalizé
Ne faiſant cas de guerre ne de flame.

Titire auſſi dedaigneux n'euſt chanté
L'honneur & pris du Troyen tant vanté,
Si de tes yeulx il euſt veu la lumiere;

Et moins encor le Cigne Ferrarois
Du Furieux euſt entonné ſa voix,
Ains de ce beau qui te rend la premiere.

LXXXVII.

Ceux qui grauoient au temps des ſiecles vieux
De la Vertu la forme excellamment
Ne l'emailloient de grandeur ſeulement,
Ains de douceur, rare preſent des Cieulx,

Monſtrans par là que l'homme audacieux,
Et dedaignant ce qu'on fait humblement,
N'eſt vertueux ains eſt pareillement
Rebouté loing de la grace des Dieux.

Parquoy, voyant que voſtre Vertu ſainte
De ces deux poincts eſt abondamment peinte,
Treshumblement ie vous offre ce don.

Non pour cuyder voſtre rigueur abatre,
Ne pour eſpoir d'en obtenir guerdon,
Mais quelques fois à loyſir vous esbatre.

LXXXVIII.

Des plus beaux yeux que fit onques Nature
Heureuſement ie me voy regardé,
Des plus beaux doigts doucement retardé,
Si quelque fois changer veux de demeure.

Du plus doux ris ie voy faire ouuerture
D'vn grand treſor condignement gardé,

Et d'vn parler diuin & non fardé
Ie suis nourry, & si fault que ie meure.

Dequoy cent fois le iour suis estonné,
Me cognoissant grandement fortuné,
D'estre repeu de ces celestes choses,

Et toutesfois estre ordinairement
En grief trauail en ennuyeux tourment
Et de la mort pres des portes decloses.

LXXXIX.

I'auoy la peur au profond de mon Ame
Qui dominoit tout le reste de moy,
Lors qu'en tremblant, vaincu de mon émoy,
Ie descouuriz mon secret à Madame.

Treshumblement sa pitié ie reclame,
Metant en ieu l'obstiné de ma foy,
Puis mon deuoir en l'amoureuse loy,
Puis mes trauuaulx, ma constance, & ma flame.

Mais aussi tost ie cogneuz clerement
De mon parler son mescontentement,
Par vn regard dont elle me foudroye,

Ainsi Dolon ayant dit les secretz
Du camp Troyen, mourut par les deux Grecz,
Gaignant par luy la cheualine proye.

XC.

Ainſi qu'au Ciel l'eſprit des bien heureux,
N'eſt ententif qu'à remirer ſans ceſſe
La mageſté du Seigneur qui ne laiſſe
Iamais les ſiens en peril dangereux.

Ainſi ie ſuis ardant & deſireux,
De contempler ma diuine maiſtreſſe,
Qui me remet, me guerit, & m'adreſſe,
Quand ell' me voit trop palle & douloureux.

Si i'ay la mort quelque fois deſirée,
Loing ie la veux eſtre ores retirée,
Pour ne ſouiller ſa darde dans mon ſang.

Ma Dame void l'Amour que ie luy porte,
Et doucement adoucit & conforte,
Le coup du trait qui m'a perſé le flanc.

XCI.

Si ferme foy repoſe en ceſte veuë,
Dont la clarté fait cacher le Soleil,
Heureux cent fois le regard nompareil,
Qui de langueur a mon ame pourueuë.

Heureux le trait lequel à l'impourueuë,
Perſa mon cueur, heureux ce teinct vermeil,

Qui me ſeruit de premier apareil,
Au grief ennuy de la playe receuë.

Heureux auſſi ce viſage tant beau,
Qui fait entrer les hommes au tombeau,
Puis les en ſort & fait heureux reuiure.

Moy plus heureux de cognoiſtre mon heur
Et malheureux ſi iamais ſuis deliure,
Ou pareſſeux de vous porter honneur.

XCII.

Ne de la mort la cruelle pointure,
Ne la fureur du temps malicieux,
Ne la colere, ou la rage des Cieulx,
Et moins l'effort de la mere Nature,

Greſles & vens, orage, & malfaicture,
Cruaulté grande, eſloignement de lieux,
Ne le pouoir preſque des meſmes Dieux,
Rompre pourroit de mon cueur la cloſture.

Enuironné il eſt d'vne penſée
A ma Déeſſe inceſſamment dreſſée,
Tachant gaigner l'heur de ſon amytié :

Et hault chantant ſes perfections rares,
Getter ſon loz au climat des Barbares,
Sondant touſiours le gué de ſa pitié.

XCIII.

Le ſage, doux, cher, & diuin regard
Duquel on fit de mon cueur la conqueſte,
Lors qu'enyuré i'oſay dreſſer la teſte
Pour voir le feu qui m'aiguillonne & ard,

Me fait ſembler ores vn Leopard,
Qui agité de fureur ne s'arreſte,
Puis tout à coup vne craintiue beſte,
Qui de ſon creux de tout le iour ne part.

Ores ie ſuis vn ſecond Democrite,
Ores la mort i'ay en ma face eſcrite,
Or' le vermeil qui embellit les fleurs.

Ore en plaiſir, ore en melancolie,
Libre, & captif, me deſtache & relie,
Baignant ſes raiz dans la mer de mes pleurs.

XCIIII.

Lors que ces yeux, le nid de ta rigueur,
Seront laſſez de me faire la guerre,
Et que la mort m'aura mis ſouz la terre,
Froid, palle, & vain, ſans ame, ne vigueur,

Sur mon tombeau n'arriue la langueur,
Ains à iamais par entrelaz y erre

L'ombrageux pie du verdiſſant Lyerre,
Et du matin la plus douce liqueur.

L'Amome auſſi, & le Maſtic y naiſſe,
A celle fin que l'abeille s'en paiſſe,
Pour puis apres y repandre ſon miel.

Et deux fois l'an par voeu (qui ne ſe rompe),
Les doctes ſeurs deſcendantes du Ciel,
Y viennent voir ceſte nouuelle pompe.

XCV.

Les vns diront ces beaux cheueux de ſoye,
Autres ces yeux, le Dieu de mon ſoucy,
Autres la main, & ces perles auſſi,
Puis ce Rubiz qui, ſi riche, flamboye.

L'enfant Amour, le Dieu qui me guerroye,
Ne veult leur blanc par moy eſtre noircy,
De ce pied ſeul il veult voir éclèrcy
L'honneur caché, qui ma Dame tournoye.

O gentil pié, qui portes en tous lieux,
Ce corps parfait, le miracle des Dieux,
Duquel depend ma felicité forte,

Sur toy s'aſſied, & prend ſon mouuement
Celle qui peult d'vn regard ſeulement,
Reſſuſciter vne perſonne morte.

XCVI.

Quand Apollon, ce grand Dieu qui compasse
L'an par saisons, guide son char doré,
Deuers l'archer, d'vn teint descoloré
La terre adonq' s'ammantelle la face.

Le vert email des campaignes s'efface,
L'eau s'endurcit en christal honoré,
L'honneur des bois s'en va comme esploré,
Tout se nourcit, se pallit, ou se passe.

Mais la rigueur d'aucun froidureux temps
Ne peult secher ma Dame en son printemps
Oeillets & lys croissent tousiours en elle.

Et tout ainsi que toute aspre froideur,
Ne luy peult nuire, ainsi de mon ardeur,
Maugré l'yuer, la flamme est eternelle.

XCVII.

L'espoir certain de m'immortaliz̃er
Par l'eternel de ta gloire durable,
Et l'ondoyant de ton bruyt admirable,
Et tes vertuz̃ qu'on ne peut épuyser,

Fait que mes vers i'ose fauoriser
Du saint honneur de ton nom venerable,

Diuin RONSARD, que le ciel fauorable
Orne ſoigneux des dons plus à priſer.

Ainſi l'orgueil de ma fiere Maiſtreſſe
Flechiſſe au choc de ma dure deſtreſſe,
Et mes trauaux me ſoient recompenſez,

Ainſi tes yeux, quand d'ennuy tu te priues,
Daignent ficher leurs œillades plus viues
Deſſus ces vers, ſans en eſtre offencez.

XCVIII.

Ce ne fut oncq' l'acord de ceſte voix
Qui tient des Dieux la liberté captiue,
Ce ne fut oncq' ceſte beauté naïue,
Domtant tous cueurs ſouz le ioug de ſes loix,

Ce ne fut oncq' l'adreſſe de ces doigtz,
Ne le vermeil de ceſte glace viue,
Ceſte douceur ſi chaſtement laſſiue,
Ne ces Rubis, ne ces zephires coiz,

Qui ma raiſon, ma franchiſe, & mon ame
Mielleuſement eſclauerent ma Dame,
Au Paradis de ta doulce priſon,

C'eſt ton eſprit celeſte, & admirable
Qui me rendit heureux & miſerable
Par l'aualer d'vne ſaine poiſon.

XCIX.

Defia l'ardeur qui mes ſens forcenoit
Aparoiſſoit demy morte en ſa flame,
Et le lyen qui captiuoit mon ame,
Preſque rompu ſi fort ne m'enchesnoit,

Vn autre Dieu que l'archer m'enſeignoit
A trop ſoigneux ſeruir vne autre Dame,
Et dedaignant la fleche qui m'entame,
Feu, ne filé, mon ame ne craignoit.

Quand de ces yeux la lumiere iumelle
Et de ce chef la perruque tant belle,
Ardre, & lyer me vindrent de rechef

Si fermement, qu'empriſonné ie bruſle,
Sans nul eſpoir de voir iamais à chef
Le mal tiſſu, qui de moy ne recule.

C.

Si le fier bras de l'Archer indomté
T'a fait ſentir quelque fois ſa ſecouſſe,
Domtant l'orgueil de ta liberté douce,
Par l'excellant d'vne heureuſe beauté,

Voy ie te pry d'vn œil entalenté,
Comme ce Dieu contre moy ſe courrouſſe,

Et les ſoupirs que de mon freſle pouce
Deſſus mon Luc i'acorde tormenté.

Icy douteux, & là plein d'aſſeurance,
Ore atendant, ore ſans eſperance,
Gentil BAIF, portrait me pourras voir,

Ainſi les yeux qui rauirent ton ame,
N'ardent ton cueur de leur iumelle flame,
Si plus de biens tu n'en dois receuoir.

CI.

Si d'Amour vient mon gracieux martyre,
L'effet d'Amour, las quoy ! quelle choſe eſt-ce ?
Si bonne elle eſt, les ſiens comment oppreſſe,
Pourquoy à mal inceſſamment les tire ?

Si mauuaiſe eſt, quell' raiſon ay ie à dire,
Doux mon tourment, plaiſante ma triſteſſe ?
Si elle plaiſt, à quoi plain-ie ſans ceſſe ?
S'elle deſplaiſt, que m'y vault dueil ou ire ?

O viue mort ! ò mal plaiſant à voir !
Comme auez vous ſur moy tant de pouuoir,
Puis que voz loix ma volonté n'aprouue ?

O feux iumeaulx ! ò trompeuſe eſperance !
Vous ſeulz cauſez en moy tant d'inconſtance,
Qu'en bien ou mal, content ie ne me trouue.

CII.

Tous ces ſoupirs i'arrachoy de mon ſein,
Et de ces pleurs ie diſtilloy ma force,
Lors qu'apaſté d'vne gentile amorce,
Ie pourſuiuoy l'effet d'vn beau deſſein.

Puiſſe ceſt oeil, ceſt eſprit, ceſte main,
Qui m'esblouyt, m'affoiblit, & renforce,
Adouciſſant la douleur qui me force,
Les bien heurer d'vn recueil bien humain.

Puiſſe Apollon ſur les nerfz de ſa lyre,
De mes fredons les plus mignardz eſlire
Pour les chanter à la table des Dieux,

Et le troupeau enfanté de Memoire,
Grauer mon nom au temple de ſa gloire
Pour immortel aparoiſtre en tous lieux.

FIN DES SONETZ.

ODES.

AV SEIGNEVR PIERRE DE PASCHAL.

CELVY qui les nefz inuenta
Pour voyager deſſus les ondes,
Craintif, auſſi toſt ne tenta
Les fiers boillons des plus profondes:
Ains ſeulement deſſus les bordz
Marchoit plus ſeur d'vn grand courage,
Ignorant encor' les effortz
Et le braue orgueil de l'orage.

Ores, du choc de l'auiron
Solicitoit les riues baſſes,
Ores, il ſondoit l'enuiron
Et l'horreur des plus creuſes places,
Ores, hardy s'auanturoit
Sur le plus vif de l'eau roulante,

Or', tout enflé se retiroit
Acrochant sa Barque coulante.

En fin l'audace qui l'esprit,
L'enflammant d'vn feu non domtable,
Luy fit resouldre en son esprit
Vne entreprinse emerueillable,
Il arresta d'aller froisser
Les perilz, rongeans les timides,
Et courageux de trauersser
L'ample des campaignes humides.

La fierté du temps froidureux,
Ne des ventz la rage effrenée,
La fureur des flotz sonoreux,
Ne la tempeste ramenée,
Les froidz aiguillons de la peur,
Ne la fortune iniurieuse,
Ne peurent briser en son cueur
Ceste superbe audacieuse.

Ains mettant ses desseings à chef,
Il franchit de course fournie,
Assiz sur le sein de sa nef,
L'Egœe mer, & l'Ionie :
Domtant en fin tous les yuers
Les gouffres, les ventz, le naufrage,
Et faisant bruyre en l'vniuers
L'inuention du nauigage.

Des que le Choeur des doctes ſeurs,
Race des Dieux, & de Memoire,
M'affriandant de ſes douceurs
M'eut de ſes eaux offert à boire,
Pauure & craintif ie ne tantay
Le gué profond des choſes graues,
Ains ſeulement me contentay
D'enuironner leurs vertuz braues.

Puis empannant mes petitz vers
D'vne eſle vaguement legere,
Ie traſſay des ſentiers diuers
Pour ataindre la Meſſagere:
Ie comblay le bruyt de ſa voix
Des nombres ſacrez de ma flame,
Des maulx & des biens que i'auois,
Par les feuz iumeaux de ma Dame.

Tantôt heureux en mes amours,
Et tantôt ſeruant miſerable,
Tantôt confus en mes diſcours,
I'entonnois vn chant agreable,
Mais depuis que mes fredons bas
Eurent hauſſé leur reſonnance,
Ie haſtay le train de mes pas,
Pour rauir plus grande excellance

Ie couru hautain publier
L'honneur du Quercinois Homere,

Et aux chastes seurs m'alier,
Qui iadis nasquirent sans mere,
Ie courus deuancer le temps,
Qui m'aguignoit de ses trauerses,
Epanissant sur mon printemps
Cent mile fleurettes diuerses.

Et non content d'auoir guidé
Ma nauire en mer si profonde,
Ie galoppay tout debridé
Pour voir la lumiere du monde :
Ie dressay mon vol iusqu'aux cieux,
Au sein du tresor le plus rare,
Acostant, trop audacieux,
Les Graces de nostre Pindare.

Mais ores, que le ciel benin
M'a fait tant d'heur de te conoistre,
Emplumant l'honneur du venin
Qu'enchanté ie faiz aparoistre,
Diuin PASCHAL ie veux tenter
L'abisme de tes vertuz saintes,
Et tes grands merites vanter,
Par l'immortel de mes ateintes.

Ia desia ie voy ce grand Roy,
Ce grand HENRI, Dieu de la France
S'apriuoysant dessouz la loy
De tes escritz pleins d'excellance,

Ie voy comme beant il fait
Iugement ſaint de ta doctrine,
Et comme il eſtime parfait
L'enfantement de ta poitrine.

Ie voy le mignon d'Apollin,
Celuy qui repaiſt ſon oreille,
Le graue-doux, ſauant Mellin
Tout rauy de ceſte merueille,
Ie voy ſon eſprit & ſes yeux
Fichez d'vn trauail qui recrée
Sur le diſtillant gracieux
De ta langue docte-ſucrée.

Ne celuy là qui begueyoit
Aux premiers ans de ſa ieuneſſe,
Et dont la louange bruyoit
Sur les mieux diſans de la Grece,
Ne l'Arpin, par toy renaiſſant,
N'ont gaigné le pris qui s'apreſte,
Et le ſaint honneur verdiſſant
Qui te vient couronner la teſte.

Ie voy l'vn deſia tournoyer
Ton front & ta perruque molle,
Et l'autre ce ſemble ondoyer
Sur les treſors de ta parolle,
I'oy deſia tonner ton renom
Outre la Tane ſi lointaine,

Et voy eternizé ton nom
D'vne immortalité certaine.

Ie voy ton Durban ſtudieux,
L'autre miracle de noſtre aage,
Abandonner le ſein des Dieux
Pour admirer ton doulx langage,
Ie vous voy tous deux aſſemblez,
Ie le voy qui deſia t'acolle,
Ie vous voy tous deux acouplez,
Ie le voy comme il s'en reuolle.

Ie voy Garonne desborder,
Orgueilleuſe de ſa victoire,
Et auec Tholoſe acorder
L'hinne conſacré de ta gloire:
Ie voy encor les Seurs au bal,
Mignardans vn chant delectable,
Qui ne reſonne que Paſchal,
Leur cher Paſchal inimitable.

Puiſſe-ie voir ainſi mes feux
Rayonnez d'vne clarté telle,
Qu'ils ſoient de tous, & touſiours veux
Parmy la terre vniuerſelle:
Puiſſent les traits de mon ſoucy
Fraper le cueur de ma guerriere,
Puiſſe mon nom eſtre eſclarcy
Des rais brillans de ta lumiere.

AV SEIGNEVR RAOVL ALIGRE.

ODE.

CEPENDANT que la liberté
Nous adminiſtre ſa richeſſe,
Domton l'aigreur & la durté
Du chagrin qui les cueurs opreſſe,
Le ciel, le temps, & la ſaiſon
Se ioignent auec la raiſon,
Et veulent que l'ennuy nous laiſſe.

Icy le laboureur commence
Couper les cheueux de Ceres,
Cueillant le fruict de ſa ſemance,
Guerdon des trauaux endureẓ.
Et là ſouẓ les branches d'vn Tremble,
Vn autre, & ſes voyſins enſemble,
Rendent grace aux Dieux imploreẓ.

L'vn a Cathin au pres de luy,
Qui à diſner le ſert & tranche,
Apres lequel froiſſant l'ennuy,
Deſcouure ſa poitrine blanche,
Et luy maniant le teton,

La prend apres par le menton
Et la baiſe en la bouche franche.

L'autre dort au fraiz d'vn Ormeau,
Et eſueillé ſe leue, & coupe
Du prochain arbre vn long rameau,
Pour chaſſer la craintiue troupe
Qu'il void maſſacrer la moiſſon,
Puis peſche à la ligne au poiſſon,
A fin que plus à l'aiſe il ſoupe.

Il n'eſt ores berger aux champs,
Ne ruſtique, tant ſoit il ſombre,
Qui ne ſoient leurs ſoings arrachans
Au bord des eaux ou bien à l'ombre :
Puis donc que nous ſçaurons trop mieux
Choiſir l'esbat en diuers lieux,
Ne nous mettons point de leur nombre.

Mile doux motz bien exprimez
Dedans vne ſalle parée,
Ou les baiſers mieux imprimez
De quelque pucelle adorée,
Cauſent vn plaiſir trop plus grand
Au perſonnage qui les prend
De volunté deſmeſurée.

Ou ſur le Luc ouyr chanter
Quelque ode diuinement faite,

Ou bien le merite vanter
D'vne maiſtreſſe treſparfaite,
Danſant auecques elle au ſon
De ce Luc, ou d'vne chanſon
En ſon naturel contrefaicte.

Et ſi lon ayme le deduit
De la campaigne ou de la treille,
Y porter le iambon bien cuyt
Et de bon vin en la bouteille,
Et apres le petit repas,
Sans meſure ne ſans compas
Folaſtrer, & faire merueille.

AV SEIGNEVR IAN DE CASTAIGNE

Bourdelois.

ODE.

Icy ie ne publie pas
Les fiers & dangereux combatz
Faitz deuant la ville Troyenne,
Ie ne publie encor'icy
Du filz d'Anchiſe le ſoucy
Que Iunon luy trame & moyenne.

Sugetz si graues & pesans
Ne cherchent point mes ieunes ans,
Vn plus doulx trauail les enchante,
D'Amour les assaux coustumiers
Sentis en mes iours les premiers
Tant seulement icy ie chante.

Ie chante icy les raritez,
Les vertuz, les dexteritez
D'vne Déesse qui decore
Les Astres flamboyans aux Cieux,
Et ce grand monde spacieux,
Les Dieux & la nature encore.

Et comme Amour l'enfant vainqueur,
Emprisonna moy & mon cueur
Souz le ioug des saintes loix d'elle,
M'asseurant en ceste prison
D'vn heur grand sans comparaison
Si i'estois constant & fidelle.

Ie chante cest heur poursuiuy
De mile soupirs à l'enuy,
De mile encor & mile peines,
Mile soucis mile tormens,
Et mile trauaulx vehemens,
Et mil' & mil' angoisses vaines.

Qui demandera les esbatz

Des iouſtes tournoys & combatz,
Des ieuz de lutte ou de l'eſcrime,
Ou autres pareilz paſſetemps,
Ne vienne point perdre ſon temps
A voir les cheſnoms de ma rithme.

Car par mes vers elabourez
Telz plaiſirs ne ſont colorez,
Ma muſe mignarde m'inſpire,
Me rauit & me fait chanter
Des vers mieux faitz pour delecter,
Et pour le ſoing rompre & deſtruire.

Qui fait tant viure le Tuſcan,
Et malgré le temps & Vulcan,
Eſtinceler ſa renommée,
Comme au matin le plus ſerain
Les raiz du ſoleil ſouuerain,
Luyſans en ſa face enflammée?

Pareil amour, ſemblables traitz,
Meſme fureur, meſmes atraitz,
Pareilz aſſaultz, & telz alarmes,
Eſperonnerent ſes eſpritz,
Pour ataindre & rauir le pris
Qu'il a conquis auec ſes larmes.

Ne puis ie donc' ſemblablement
Viure au monde immortellement,

Grauant mon nom dans le ſaint temple,
Où tant d'autheurs eterniſez
Repoſent en ſieges priſez,
Pour nous ſeruir icy d'exemple?

Si bien mes vers ne ſont dorez
Ainſi que les ſiens adorez,
La Muſe pourtant les auouë,
Et veult que, laiſſant leur ſeiour,
Ilz ſe monſtrent au plus beau iour
Guidez ſur les raiz de ſa rouë.

Elle veult que prez, montz & fleurs
S'arrozent de l'eau de mes pleurs,
Et veult encor' que les campaignes,
Les antres, riuages & bois,
S'endorment au bruit de ma voix
Et de mes deſtreſſes compaignes.

Elle veult que les Courtiſans
Et les plus ſubtilz ayguiſans
Le burin de riche faconde,
S'en eſtonnans de pres & loing
Rongent leurs cueurs d'vn graue ſoing
Pour voir telles clartez au monde.

Ainſi l'Angeuin immortel
A gaigné nom & ſurnom tel,
Ornant de ſes vers vne Oliue,

Qui le fortune & fait heureux,
Et veult qu'entre les amoureux
Eternizé viue & reuiue.

Voy donc Castaigne exactement,
La fureur & l'enfantement
De ma Muse encor ieune & tendre,
Qui pourra croistre lentement,
Et descocher plus roydement
Les traitz dont ie me faiz entendre.

Puis de tes vers grauement doulx
Annonce tes vertus à tous,
Ornant le fatal de ma gloire,
Adieu le mignon des neuf seurs,
Ce ne sont icy des-douceurs
Qu'en Parnasse elles t'ont fait boire.

A CASTIANIRE.

Et quoy Nimphe que i'adore,
Veux-tu qu'ore
Ie me desloge d'icy,
Affamé de la caresse
Tromperesse
Qui derride mon soucy?

Veux-tu que d'icy ie parte,
Que i'eſcarte
Mon oeil, du tien rauiſſeur,
Sans deſaygrir la deſtreſſe
Qui m'opreſſe,
De ta flateuſe douceur?

Puis que tu ſçais, ô friande,
La viande
Qu'il me fault pour eſtre ſoul,
Vien ten, mignarde folaſtre,
Vien t'esbatre,
Vien te brancher à mon coul.

Demy viue, demy morte,
Fais en ſorte,
Que ie cognoiſſe amplement,
Que ſouz vn diuin viſage
Le courage
Eſt diuin egallement.

Ie veux que ta belle bouche,
Ne rebouche,
Pour vn baiſer guerdonné,
Ains que ta leure ſouſtienne,
De la mienne,
Vn combat deſordonné.

Ie veux que ta langue douce

Se courrouce
Si bien que vireuoltant
Elle ouure ma bouche close,
Puis l'arroze,
D'vne manne doux sentant.

Ah petite! tu me baises,
Et apaises,
La guerre de mes trauaux!
Ie sens bien ta douce aleine
De musc pleine,
Chasser de moy mile maulx.

Ie sens de ces fleurs vermeilles
Les merueilles,
Ie touche ces lis bruniz,
Et voy ces yeulx, ma lumiere
La premiere,
De mile fleches garniz.

Encore vn coup, ie suis riche,
Ne sois chiche
De ce sucré traitement,
Si tu me rebaises, folle,
Ie m'en volle
Au plus hault du firmament.

Estant guindé dessus l'esle
Rare & belle,

De ta faueur teinte en miel,
Ie ſens mon cueur & mon ame,
Qui ſe paſme,
Ia deſia montez au ciel.

Que de Dieux! que de Déeſſes!
De lieſſes!
De danſes, & paſſetemps!
Ie ne voy en place aucune,
L'infortune,
Tous ſont heureux, & contens.

Soit au bord de ces fonteines,
Par les pleines
Murmurantes doucement,
Ou ſoit au frais de ces vmbres,
Tous ces nombres
Viuent amoureuſement.

Mais ſans toy ie n'y puis viure,
Vien ten ſuyure
Ma triſte ame & mes eſprits,
Vien, vien ten à ma priere,
Ma guerriere,
Vien me voir en ce pourpris.

Et quoy belle tu dedaignes
Ces campaignes,
Riche demeure des Dieux?

Tu feras donc à ma honte,
Plus de conte
De la terre que des cieulx?

Ainſi puiſſes tu, ſans ceſſe,
De triſteſſe,
Palle & morne deuenir,
Si touſiours, en toutes places,
Ne m'embraſſes
D'effet, ou de ſouuenir.

Et ſi ta volonté bonne
Parangonne
L'effrené de mes deſirs,
L'honneur & nom ie ſouhaite,
D'vn Poëte
Immortel en ſes plaiſirs.

Puiſſe donque ta main blanche,
De la branche,
Verdiſſante inceſſamment,
Façonner vne couronne,
Qui fleuronne,
Sur mon chef mignardement.

Mais à dieu troupe diuine,
Ie chemine,
Droit en bas pour la reuoir,
I'ayme mieux ſa douce guerre,

Sur la terre,
Que paix icy receuoir.

Ie ne puis eſtre ſans elle,
La pucelle
M'a tellement enchanté,
Que ſans la voir vn quart d'heure,
Ie demeure,
Trop aſprement tourmenté.

Ie la reuoy, la ſucrée,
Qui recrée
Mes eſprits foybles-mates,
C'eſt l'ornement de mon œuure,
Qui deſcueuure
Le parfait de ſes beautez.

Dieu te gard ma mignonnette,
Ie regrette
Le temps qu'ay perdu la hault,
Puiſſe Amour en ta poytrine
Tuoirine
Darder ſon feu le plus chault..

Ça doucette delicate,
Qu'on m'apaſte
De ces baiſers ſauoureux,
Et d'vn trait d'œil amyable,
Pitoyable,
Fay moy contant amoureux.

Si tu te faſches de trente,
Ça quarante
Baiſeretz d'amome empliz,
Edante la peine ſtable
Qui m'acable,
De cent autres acompliz.

Mais c'eſt aſſez, i'oy la mere
Trop amere
Qui deſſent tout lentement;
Euiton l'ardante noyſe
Qu'ell' degoiſe,
Eſcarton nous viſtement.

Voy deſia comme comme elle eſpie,
L'acroupie,
Vieille horrible aux plus hideux,
Elle couue dans ſon ame
Quelque blaſme
Pour l'eſclorre entre nous deux.

Voy encor' la groſſe beſte
Qui s'arreſte,
Pour vomir quelque courroux,
Ie le voy preſque qui creue,
Tant eſt greue
L'enuie qu'il a ſur nous.

Le bon heur vient à grand' peine,

S'il n'ameine
Vn desastre auecque luy,
On n'a point de ioye vraye,
La plus gaye
Traine tousiours vn ennuy.

A MONSEIGNEVR

DE SAINT CHERON.

ODE.

TANT plus la chose est mal aysée
Où d'vne entreprize embrazée
Les hommes cuydent paruenir,
Et plus ilz y mettent de peine,
Nonobstant qu'elle leur soit vaine,
Se promettans de l'obtenir.

L'imprudent aux esles de cire,
Et cil qui mal aprins desire
Le char de son pere mener,
En font tesmoignage assez ample,
Et me deuroient seruir d'exemple
Pour mon audace refrener.

Toutesfois encor que ie ſente
Voſtre louange trop peſante
Pour mes nerfz debiles & las,
Et que ie la cognoiſſe large
Pour eſtre conuenable charge
Au doz d'vn Hercule, ou d'Athlas,

Sur mon Luth pourtant ie ne laiſſe,
Deteſtant ma rude foibleſſe,
De voz merites fredonner,
Auec les vertuz & les graces,
Dequoy en ces terreſtres places
Les Dieux vous voulurent orner.

Animant le bruyt qui vous donne
De Laurier la riche couronne
Entre les doctes plus priſez,
Et la voix de la Meſſagere,
Qui vague d'vne æſle legere
Cornant voz vers eterniſez.

Le Grec de plume inuſitée
Fait voler la gloire chantée
Du vaillant roy Agamemnon,
Et de Thetis l'enfant ſi braue
D'vne harmonie douce-graue
Immortalize le renom.

Le Thebain, l'excellent Pindare,

A qui Lyrique on ne compare,
Chante la louange des Dieux,
Et orne d'eternelle gloire
Diuerse Olimpique victoire,
La celebrant iusques aux cieux.

Titire aussi d'æsle dorée,
Le filz aymé de Citherée
Fait monter iusqu'au firmament,
Monstrant à la race future
Par les vers de son escriture,
Qu'il estoit rare vaillamment.

Le Sulmonois, le docte affable,
Entonne vn chant incomparable,
Nous faisant voir maintz beaux secretz,
Et la maniere nous enseigne
Pour faire que le cueur ataigne
La fin des amoureux regretz.

Mais moy goutant leur excellance,
D'vne humble-douce violence,
Chante le pris de voz vertus,
Sauoir & prudence diuine,
Auec la grauité benigne
Dont le Ciel les a reuestus.

N'estimant ma fortune moindre,
Lors que mes vers vous viendront ioindre

Si vous daignez les accepter,
Et c'eſt pourquoy d'humble maniere
Ilz ſortent d'obſcure taniere,
Pour à voz yeux ſe preſenter.

Heureuſe Muſe, heureuſe lyre,
Qui tel ſuget oſez eſlire,
Sur l'enroué de voſtre ſon,
Puis qu'il ne dedaigne ma ryme,
Ains la void, la prend & l'eſtime,
Se delectant en ma chançon.

Ainſi le Dieu qui pour partage
Eut la marine en heritage,
Se contante autant du Merlant
Que Stilpon humblement luy donne,
Que des beufz qu'vn plus riche ordonne,
Sur ſon autel les immolant.

A CASTIANIRE.

MIGNONNE *ſus qu'on me deuore*
Auec ces baiſers doucement,
Et ces yeux beaux excellamment,
Que mon cueur idolatre adore.

Que maintenant mon coul ie ſente

Enlaſſé de voʒ belles mains,
Renforçant d'amorce recente,
Voʒ apaſtʒ chaudement humains.

Si femme à droit iamais ſe vante
D'auoir vn amy plus ardant,
Ne me ſoit onque mignardant
Ceſte gaillardiſe allechante.

Si foy iamais fut aſſeurée,
Conſtante à tout euenement,
La mienne eſt de grande durée,
Ferme, & forte eternellement,

Tout ce que le Soleil regarde
S'abſente de nous comme luy,
Mais il reuient, non pas celuy
Que le fier trait de la mort darde.

Donque ce pendant que la vie
Souſtient icy ces foybles corps,
Domton la durté de l'enuie
Par la douceur de noʒ acords.

Chaſſons l'amertume intraitable
Du palle ſoucy qui nous ſuyt,
Trop, & trop toſt verrons la nuyt
Et le fier iuge inexorable.

Chacun de nous Nimphette domte
Ces ennuys trop acouſtumez,
De douze baiſers de bon conte,
De voſtre aleine perfumez.

Mile, & mile autres i'en demande,
Et puis apres autres cinq cens
De plus embaſmez & recens,
Et donnez d'vne ardeur plus grande.

Ne craignons la vieille ialouſe,
Ne ſon courroux trop inhumain,
Recommançons, encore douze,
Faiſons la tourmenter en vain.

Ne craignons l'œil prompt de Caſtaigne,
Ne ſon parler riche & facond,
A noz vouloirs il correſpond,
En noz delices il ſe baigne.

Si ie ſuis ſien, il eſt tout voſtre,
C'eſt noſtre fatale moytié,
Puis qu'il eſt donques ainſi noſtre,
Ne luy celons ceſte amytié.

Aproche-toy, vien, & t'auance,
Car de vingt baiſers bien contez,
Mes deſirs ſeront contentez
Par ma maiſtreſſe, en ta preſance.

Conte ie te pry, i'en ay quatre,
Puis trois fois cinq, & ceſtuy cy
Qui fait à l'egal de l'albatre
Mon cueur de triſteſſe noircy.

C'eſt peu de cas de la careſſe
Que ie viens or' de receuoir,
I'eſpere bien t'en faire voir
De plus grande delicateſſe.

Celuy qui Caſſandre decore,
Et cil qui l'Oliue depeinct,
Ou l'autre qui Melline adore
Illuſtrant l'honneur de ſon teinct,

Ne gouſterent oncq' en leur ame
La ſaueur d'vn tel traitement,
Temperant ſi doucettement
L'intemperé d'vne grand' flame.

Mais Adieu Caſtaigne, ie n'oſe
Plus longuement parler à toy,
En ceſt oeil ie voy quelque choſe.
Qui ſe courrouſſe contre moy.

I'entens d'autre part la voix ſotte
De ce Vulcan iniurieux,
Qui de depit trop furieux
Contre nous vn charme marmotte.

N'irriton point ſa contenance,
Ne ſon baueux croaſſement,
Vne autre fois, en ſon abſance
Nous rirons plus folaſtrement.

A MONSEIGNEVR

LE GARDE DES SEAVLX DE FRANCE.

I. B.

ODE.

D'OV *prouiendroit l'exemple & teſmoignage*
Que nous auons de l'inſigne vertu,
Et de l'honneur, dequoy maint perſonnage
Aux ſiecles vieulx fut ceint & reueſtu,
Si le labeur des hommes ſtudieux
Ne les euſt faitz du college des Dieux?

Où ſeroit or' le Mecene honorable,
Du Calabrois excellamment priſé,
Et Cornutus l'Aphrican venerable,
Par les eſcritz de Perſe eternizé,
Bref, où ſeroit le merite opulant
Du Grec vanté par l'aueugle excellant?

Le vil-profond du tombeau miſerable
Enſerreroit en ſa concauité
Le vif & cler de leur bruyt admirable
Fauoriſé de l'immortalité,
Sans le ſauoir de cet audacieux,
Qui l'a rauy pour le monter aux Cieulx,

Le decorant d'vne telle richeſſe,
Que de la mort le fier dard rigoureux,
L'orgueil du temps, ne du ſort la rudeſſe
N'apouriront ſon bon heur vigoureux:
Ains s'eſpandra par des ſentiers diuers,
De ſa grandeur empliſſant l'uniuers.

Qu'auiendroit il de ta valeur illuſtre,
De ta vertu, de ton loz merité,
S'il n'eſtoit peint auec vn pareil luſtre
Pour le merquer à la poſtérité?
Le cours des ans (ſuperbe monument)
L'aſſoupiroit indubitablement.

Mais le deſtin & les aſtres aymables
Monſtrent deſia le contraire aſſeuré,
Aparoiſſans ſans repos fauorables
A tes deſſeings d'vn point non meſuré,
Et donnent foy de ta ferme grandeur,
Par tous les lieux de la baſſe rondeur.

Du Roy des dieux l'immortelle memoire

Reluit & court en Crete excellamment,
Et de ſa ſeur la memorable gloire
Cartage dit & corne inceſſamment,
De Bache auſſi les Indes font vn bruyt,
Qui n'eſt ſubget à l'obſcur de la nuyt.

Mais les François & la fertile France,
Celebreront, pour plus digne argument,
L'eternité de ta graue excellance
Et ton honneur & vertuz ſeulement,
Laiſſant à part toute occupation
Pour publier telle perfection.

Que ſi le Chœur des neuf doctes compaignes
M'euſt fait tant d'heur de la pouuoir chanter,
Ces bois, ces prez, ces antres, & campaignes
S'eſmerueillans, la voudroient exalter,
Tant le doux ſon de mon Luth flateroit
L'oreille, & cueur de qui l'eſcouteroit.

Mais ó Phebus ma voix eſt enroüée,
I'ay veu les loups en merueilleux monceau,
Le Roſſignol ſa muſique loüée
Ne degoyſa ſur moy dans le berceau,
Et le troppeau des fillettes du Ciel
Ne m'a formé dans la bouche le miel,

Auſſi tel faiz i'abandonne aux eſpaules
Du Quercinois, qui n'agueres a fait

Dans le pourpris des florissantes Gaules,
Reuiure Homere en honneur plus parfait,
C'est luy, c'est luy qui le peult esleuer
Et dans les Cieulx ta louange graver.

Ses traitz dorez, ses inuentions belles,
Le graue-doux de ses vers accordans,
Te planteront sur l'eschine des esles
Dont voleras vne infinité d'ans,
Non par l'air seul de nostre heureux manoir,
Mais en tous lieux iusques au climat noir.

O l'homme heureux, par qui cil qui le chante
Eternizant s'immortalise aussi!
Douce liqueur de la Muse allechante!
Qui nous rauit & nous abreuue ainsi,
En vn seul coup monstrant sa rarité,
Et de ces deux la singularité.

Peult estre vn iour le Dieu aux tresses blondes,
Seul conducteur des neuf celestes seurs,
Me monstrera leurs mammelles fecondes,
Pour en gouster les exquises douceurs,
Et de cela sucrer le loz & pris
De tes diuins & solides esprits.

Et ie diray si ce bien il m'auance,
La qualité de ta perfection,
Mettant parmy que l'age d'or commance

De reflorir ſouz ta protection,
Et qu'en ton chef la belle Aſtrée giſt,
Et prudamment en la Gaule regit.

Le ſoing mordant de la vierge Pandore
Fut le moyen de ſon dur partement,
Et ta vertu qui le monde decore,
Fait qu'elle ſort du voulté firmament,
Abandonnant l'eſle de Iupiter,
Pour icy bas entre nous habiter.

Ie chanteray encor' en toutes places
L'affable & doux de ta benignité,
Et le parfait de tes luyſantes graces,
Rien ne ſentans que la diuinité,
Et n'oubliray l'excellance & ſauoir,
Dont les haultz Dieuz ont voulu te pouruoir.

Et ce pendant, de volonté profonde,
Ie ſacre & metz aux ſiecles auenir
Ta Marguerite à nulle autre ſeconde,
Preſant des Cieulx d'immortel ſouuenir,
La decorant d'vn threſor aſſez fort
Pour la rauir du pouuoir de la mort.

A CASTIANIRE.

Pvis que ce trait d'œil enfonce
La reſponce
De ce cueur qui s'atendrit,
Et que ta douceur humaine,
Non ma peine,
Mais mon tourment amoindrit :

Puis que ta bouche allechante
Ne me chante
Qu'vne immortelle amytié,
Et qu'en tous lieux où me trouues,
Tu m'aprouues,
Pour ta fatale moytié :

Puis que la vieille felonne,
Ne perſonne,
Ne nous peut maintenant voir,
Et que ceſte heure tant belle
Nous apelle
Pour noz esbatz emouuoir :

Que tardes-tu ma ſucree
Cytherée,
Que tardes tu de venir,

Pourquoy Mignarde t'eſloignes
Et ne ſoignes,
Ta promeſſe entretenir?

Defia defia ta languette
Si doucette
Deuroit m'auoir apaſté,
Defia la bouchette tienne,
Sur la mienne,
Mile plaiſirs eſclaté.

Defia ces flammes iumelles
Flammes belles
Qui mon cueur ont aſſeruy,
Et ceſte douce careſſe,
Flatereſſe,
Me deuroient auoir rauy.

Vien donc d'vne courſe viſte,
Vien ſubite,
Pres de ton heureux Magny,
C'eſt icy que les Charites,
Les merites,
Et les Muſes font leur ny.

D'vn baiſer plein d'ambroſie
Reſſaſie
Ses eſprits trop affamez,
Hors de luy dans toy ils viuent,

Ilz te ſuyuent,
Ardantement enflammez.

Ah, ah! ie te voy Déeſſe,
La rudeſſe
N'a plus en ton ame lieu,
Par ta faueur liberalle,
Ie m'egalle
Non en vain au plus grand Dieu.

Là, Nymphe, ce creſpe arrache,
Qui me cache,
Le Paradis de mon bien,
Ces montaignettes plus franches,.
Et plus blanches,
Que le marbre Parien.

Oſte encor' ce gan qui cœuure
Le chef d'euure
De Nature nompareil,
Et ces pompes que tu dreſſes
Sur ces treſſes
Qui font honteux le Soleil.

Folaſtrons, & n'ayon crainte
De l'atainte
Des enuieux meſdiſans,
Ie deſpite leurs morſures,

Leurs bleſſures,
Et leurs feuz les plus cuyſans.

Plus à nous blaſmer s'amuſent,
Plus ilz vſent
De menaſſes contre nous,
Plus nous deuons, ma folaſtre,
Nous esbatre
Renforçant noz ieux ſi doulx.

Redreſſons les eſcarmouches
De noz bouches,
De noz bras, & de noz yeux,
En baiſers, en acolades,
En œillades,
Mutinez à qui mieux mieux.

La fin de guerre ſi douce
Ne repouſſe
De nous le contantement,
Ains de ſes douceurs arrache,
Ce qui fache
Noz cueurs plus amerement.

A MONSEIGNEVR

DE SAINT CHERON.

ODE.

Qvi ſera celle, doctes ſeurs,
Qu'enfanta iadis Mnemoſine,
Qui m'eſlargira les douceurs
De voſtre fontaine diuine?
Qui d'entre vous tant à priſer
Vouldra tant me fauoriſer,
Entonant ſi graue ma lyre
Qu'vn graue chant i'en puiſſe dire?

Si ie n'ay iamais honoré
Que l'honneur ſaint qui vous honore,
Si ie n'ay iamais decoré
Que la vertu qui vous decore,
Vous inuoquant toutes les fois
Que i'ay hauſſé ma baſſe voix,
Ornant la beauté qui me lime,
Tant plus ardamment ie l'eſtime.

Et ſi vous n'auez reietté
D'acommoder à ma cadanſe,

Ceste mignarde gaieté,
Dont vous vsez en vostre danse,
Guidez moy or' chaste troupeau
Sur le verd émaillé coupeau,
Où Phebus souuent vous recrée,
Pour gouter ceste onde sacrée,

Donnez au tourment de mon cueur
Castianire quelque treue,
N'empeschant que ceste liqueur
Mes esprits alterez abreuue,
C'est par là que vostre nom beau
Dedaigne & ne craint le tombeau,
Arraché de sa creuse panse,
Par mes vers, veufz de recompense.

Celuy veux chanter (si ie puis)
Qui deuant moy vous a chantée,
Non enflammé comme ie suis
D'vne aspre ardeur inusitée,
Mais en reuelant les secrets
De l'aueugle (clarté des Grecz)
Et sonnant apres luy la guerre,
Qui de son bruyt emplit la terre.

C'est luy qui plaignit doctement
Ce grand Dauphin qui reuit ore,
Le regretant si tristement,
Si delicatement encore,

Qu'à l'enuiron de luy les bois
Allechez du ſon de ſa voix
S'aſſemblerent tous peſle-meſle,
Pour ouyr tant douce querelle.

Puis dreſſant ſon vol merueilleux
Iuſques au ciel, chanta la chaſſe,
Où du ſanglier trop orgueilleux
Il dit la deffaite non baſſe,
Conſacrant au ſiecle auenir
De ce grand Roy le ſouuenir,
Ie dy ce Roy dont la prudence
Flambe en eternelle euidance.

Mais dequoy ſert mon deuiſer,
Puis que la France ne reſonne
Et ne veult qu'immortaliſer
Le bruit de ſi rare perſonne?
I'en diray plus en me taiſant,
Que ſi le contraire faiſant
Ie m'efforçois ſa gloire poindre
Et ne fut poſſible la ioindre.

Eſtrener pourtant ie le veux,
Ce nouuel an d'vn nouuel hinne,
C'eſt le ſeul Dieu de tous mes vœuz,
Le ſecond harpeur de Corinne,
Inſpire moy Muſe, & me faiz
Suffiſant à porter ce faiz,

Et de ton miel ſucre ententiue
Le ton de ma parolle viue.

Dieu te gard (Prelat) ie te voy,
A ma chançon preſte l'oreille,
Ie veux ainſi que ie le doy
Sonner ton los plein de merueille,
Ce que la vigne eſt à l'ormeau,
Et la verdure en vn rameau,
Ou les clers ruyſſeaux à la prée
De mile couleurs diaprée.

Cela du moins eſt ta vertu,
Non à moy ſeul, mais à la France,
Qui as deſtruit & combatu
Le ſuperbe monſtre ignorance,
Faiſant par ton ſauoir encor
Renaiſtre ce beau ſiecle d'or,
Où plus brilloient les eſtincelles
De la fureur des neuf Pucelles.

Toy ſeul en noſtre nation
Fuz le premier qui les fit luyre,
Digne pour ta perfection,
De ſeul les guider & conduire,
Faiſant flamboyer iuſqu'icy
L'heur immortel de ton Quercy,
De qui l'honneur & gloire expreſſe
Pour toy ſeul s'egale à la Grece.

Ie ne t'aporte des presans
Tels que l'Arabie les liure,
Car ils s'en vont auec' les ans,
Et ne peuuent longuement viure,
Mais les vers aux grands adresses
Viuent s'ils sont bien caresses,
Maugré le temps qui n'a puissance
De mordre sur leur excellance.

Les dons offerts au duc (vanté
Par ton grand immortel Homere)
Ne le pouuoient rendre exempté
Du fier trait de la mort amere,
Et sans celuy qui l'a loué,
Il ne seroit point auoué,
En ce beau siecle auquel nous sommes,
Au premier reng de tous les hommes.

Lors que Ceres repeuplera
De cheueux les larges campagnes,
Et que Zephire souflera
Sur les verdissantes montaignes,
Et que d'vn constant changement,
Toute la terre entierement
On pourra voir teinte, & couuerte,
De mainte fleur vermeille, ou verte,

Quand les petits iaszards oyseaux
Referont leur nid sur maint arbre,

Et qu'on verra les cleres eaux
Delaiſſer leur forme de marbre,
Et les Satyres retourner
Parmy les foreſt, ſeiourner,
Recommançans l'aſpre pourſuyte
Des Nymphes, promptes à la fuyte,

Quand la vierge ſeur du Soleil,
Raſſemblera ſes Oreades
Qui nonchalantes du ſommeil
Donnent aux Cerf, mile algarades,
Et qu'on les verra s'agenſer,
Pour toutes enſemble danſer,
Au bord, & bruyt d'vne fontaine
Qui roulera parmy la pleine,

Et quand Progné retournera
Pour chanter l'offence paſſée,
Alors l'yuer nous monſtrera
Le but de ſa route glacée,
Alors le printemps nouuellet
Parera d'vn teint verdelet
Maint arbre que l'Autonne priue
De ſa couleur gaye, & naïue.

Alors auſſi la guariſon,
Qu'en ce temps prochain on t'aſſeure,
Te gettera de la priſon
Où d'ennuy tu ſens la morſure,

Ton Maumont d'Esculape enfant,
Le mignon du Dieu triomphant
Qui chante des Dieux à la table,
L'a dit & le tient veritable.

O temps heureux extremement!
O saison doucereuse, & belle!
Veuille Dieu qu'eternellement
De ton bon heur il soit nouuelle,
Quand à moy ie dresse vn autel,
Pour le consacrer immortel,
Où ta louange est ordonnée
Sur les autres temps de l'année.

Puissent à iamais les œillets
Que conceuras auec l'Aurore,
Conseruer leurs teincts vermeillets,
Maugré cela qui les deuore,
Puissent tes roses, & tes lis,
Delaissez à terre ou cueillis,
Auoir toufiours painte leur face
D'vne couleur qui ne s'efface.

Puisse le sourcy refroigné
De cil qui brandit le tonnerre,
Et le fier bras embesoigné
Du ialoux du Dieu de la guerre,
L'vn du tout se rasserener,
L'autre Sicile abandonner,

Si bien que ta ſaiſon ne ſente
L'effort de leur force puiſſante.

Puiſſent encor' l'Aube du iour,
Zephire, & la doucette Flore,
Dreſſer auec toy leur ſeiour
Quand plus la terre ſe colore,
Puiſſe le Soleil radieux,
Puiſſent les Aſtres, & les Dieux
Et des elemens la diſcorde
Fauoriſer ceſte concorde.

Mais repren, Muſe, il en eſt temps,
Repren, ton arc, fleches, & trouſſe,
Ne voy-tu pas les eſcoutans
Tous enyurez de ta voix douce?
C'eſt trop chanté pour vne fois,
Il fault mignonne que tu ſois
Vn peu deſormais plus modeſte
A borner ta chançon celeſte.

Tu prens le ton trop & trop hault,
Retiron nous, & qu'on l'abaiſſe,
Et doucement, ainſi qu'il fault,
Chante le bel oeil qui me bleſſe,
Voicy Caſtianire amener
Les Graces, pour nous eſtrener,
La voici ia deſiâ qui gette
Contre mon cueur vne ſagette.

Adieu Prelat, ie ne ſçaurois
Demeurer plus en ta preſence,
Trop agité ie rougirois,
Ou pallirois en contenance,
Ma guerriere veult s'apaiſer,
Et vient expres pour me baiſer,
Bouchant de ſa languette molle
Tous les conduits de ma parolle.

A CASTIANIRE.

MA *Vertu reluyſante*
Comme vne eſtoille au Ciel,
D'vne façon cuyſante
M'a fait gouſter ſon fiel,
Me monſtrant en vigueur
Sa ſeuere rigueur.

Ceſte manne amiable,
Dont paiſtre me ſouloit,
Qui dans moy miſerable
Si doucement couloit,
Ne ſe doit plus nommer
Que reagal amer.

La fortune enuieuſe
Fit que ie la fachay,

Et qu'vne ire outrageuſe,
De ſon ſein i'arrachay,
Mais i'en fais à preſent
Le payement cuyſant,

N'ayant plus moyen ore
De voir ceſte beauté,
Ne ces beaux yeux encore
Qui de la liberté
Me ſceurent deueſtir
Pour ſerf me conuertir.

Ma Muſe ne compaſſe
Ore vers, ne chanſon,
Qui n'aye froide grace,
Et plus triſte le ſon,
Et qui ne monſtre à l'oeil
Ma douleur, & mon dueil.

Ma lyre ne reſonne
Que ſoupirs trop frequentz,
Et deſſus ie ne ſonne
Que ſanglotz ſubſequens,
Les larmes & ennuys
Que i'ay toutes les nuictz.

Ma voix rien ne prononce
Que doloreux propos,
A quoy me fait reſponce

L'effroyable Atropos,
C'eſt elle ſeulement
Qui m'oyt iournellement.

C'eſt celle noire Parque,
Qui me veult faire entrer
Dedans l'auare barque,
Tachant me depeſtrer
De ce reth vſurpé,
Où ſuis enuelopé.

Souffrirez vous Déeſſe
Ce rude euenement,
Vouldrez vous ma maiſtreſſe,
Que ſi cruëllement
Ie finiſſe mon cours,
A faute de ſecours?

Helas! c'eſt de vous ſeule
Que depend le pouuoir,
De m'oſter de la gueule
De l'Orque hideux à voir,
Ayez donques pitié
De ma ferme amytié.

De bon cueur ie vous offre
Le plus ſingulier bien,
Qui ſoit ore en mon coffre,
Sans qui ie ne puis rien,

Ie vous en fais le don
Pour obtenir pardon.

Si l'offence commise
Par vn fort rigoureux
Merite estre remise
Pour estre douloreux,
Ferme me puis tenir
Ma requeste obtenir.

Car mon ame est tant pleine
Et mon esprit aussi,
De languissante peine
Et de rongeant soucy,
Que craindre ne me fault
Que soit à ce deffault.

Ayez donques enuie,
Ma fatale Vertu,
Me conseruer en vie,
Et me voir deuestu
De cest acoustrement
Estoffé de tourment.

AV SEIGNEVR

MICHEL DE GYVÉS

Sur la mort d'vn gentilhomme François docte entre les plus fauans.

ODE PASTORALE.

Si iamais l'inſtable fortune
T'aparut en rien importune,
Pour te faire aumoins langoureux,
C'eſt à ce coup qu'elle s'auance,
De te darder ſon inconſtance,
Par vn deſaſtre malheureux.

Faiſant de ſa fureur extreme
Maint gay paſteur, dolent, & bleſme
Par vne forte occaſion,
Et ſans ceſſer en ce riuage
Plorer, & plaindre le dommage
Qui nous met en confuſion.

De tous les Bergers l'excellance
Regreton, car de ſa preſance

Sommes priuez par le moyen
De la fiere mort intraitable,
Qui par sa rigueur indomtable,
Ne daigneroit espargner rien.

C'estoit luy par qui florissoit,
L'honneur de nous, qu'il remplissoit
D'immortalité bien ornée,
Et par qui noz parcz, & troupeaux,
Aparoissoient & bons & beaux
Toutes les saisons de l'année.

Par qui aussi nous a esté
Soigneusement manifesté
De nostre Bergerie heureuse
L'admirable & diuin secret,
Qui fait augmenter le regret
De ceste perte auantureuse.

Et qui seul par sa rarité
Confite en singularité,
Decoroit trop mieux les campaignes,
Quand honorer il les daignoit
Du son, duquel il enseignoit
Les plus parfaitz en ces montaignes :

Que les fleurs doucement sentans,
De quoy l'Aurore, & le printemps
En la ieune saison emaillent

Le manteau verdiſſant des prez,
Tant ſoient ilz gais & diaprez,
De couleurs qui point ne deffaillent.

Helas plorons inceſſamment,
Voyans ce rude auancement,
Par qui noz Muſes ſont eſteintes,
Noz Lauriers du tout deſſechez,
Et de leurs places arrachez
Par l'oraige de ſes ateintes.

Noſtre Parnaſſe eſt ruyné,
Par vn tour de mort obſtiné,
Ie dy de mort trop depiteuſe,
Contre qui, Bergers, il conuient
Entonner la ſaiſon qui vient,
Vne chançon iniurieuſe.

Qu'il n'y ait donc Paſteur ſi fort
Fauorit du muable ſort,
Qui ne ſouſpire, & qui ne pleure,
Voyant la cuyſante douleur,
Qui nous vient rauir la couleur
Du triſte viſaige à ceſte heure.

Et que des peuplées foreſtz
Les accords ſont tous éplorez,
Et preſque muettes, & gourdes,
Et les montaignes & vallées,

Par ces angoiſſes reuelées,
Entierement venuës ſourdes.

Echo qui reſpondre ſouloit
A la douceur qui diſtilloit
De ſa rauiſſante faconde,
Va ſolitaire par ces bois,
Et par ces deſers les plus coiz,
Sans qu'à perſonne elle reſponde.

A peine peuuent ſauourer
Noz beſtes le doulx paſturer
Qu'elles font parmy les preries,
Ains de leurs piedz ſales-fangeux,
Troublent par deſpit courageux
Les belles fontaines cheries.

Et meſmes ſe ſentans tarir
Le laict, ne daignent ſecourir
Et ſubſtanter leurs petitz fans
Qui les ſuyuent en toute place,
Tant la ſoif les preſſe & menace
De ſes martires eſtoufans.

Toute choſe tombe en ruyne,
Noſtre eſperance ſe termine,
La conſolation eſt morte,
Et ſur les arbres les oyſeaux,
Et les poyſſons dedans les eaux
En font vne complainte forte.

Lamenton nous autres auſſi
Et bien que le rongeant ſoucy
Nous liure vn aſſault admirable,
Ne laiſſons à faire vn autel
Couuert d'amaranthe immortel,
Pour le rendre plus memorable.

Autour duquel bien enleué
En lettres d'or ſera graué,
Par vn excellant artifice,
Pour recorder à tout berger,
De ſoigneuſement ſe ranger
Y faire le deu ſacrifice:

CY GIST LE CORPS TANT ACOMPLY,
QUI FVT EN SON VIVANT REMPLY
D'AVTANT DE VERTVZ, ET DE GRACES
DE PIETE DE DIVIN SAVOIR,
QVE LE CIEL EN POVRROIT POVRVOIR
HOMME DE CES TERRESTRES PLACES.

Nous y viendrons l'an douze fois,
En celebrant à pleine voix
La gloire & louenge de luy,
Et noſtre ineſtimable perte,
Noſtre deſtreſſe trop aperte,
Noſtre douleur, & noſtre ennuy.

Apres de grand' deuotion

Y ferons vne oblation,
Epandans dû vin & du laict,
Et maintes odorantes fleurs,
Sacrifians (les yeulx en pleurs)
Vn tout blanc & tendre aignelet.

Et si apres la sepulture,
Les ames heureuses ont cure
Des choses de ce monde bas,
Luy qui est ores des celestes
Bien que noz chansons soient agrestes,
En dedain ne les mettra pas.

A CASTIANIRE

Courroussée.

ODE.

Tovs les regrez & les tourmens
Qui furent onques en ce monde,
Ne tous les ennuys vehemens
Qui causent destresse profonde,
Ne toutes les auersitez,
Na toutes les necessitez
Dont les ames sont tourmentées,

S'on cede place à la raiſon,
Doiuent auoir comparaiſon
A mes angoiſſes augmentées.

L'œil qui daignoit me contanter,
Et qui premier me ſceut ataindre,
Ie voy (helas) ore abſanter,
Sans vouloir mon ardeur eſteindre,
Ce doulx propos qui me ſaouloit
De la liqueur qui diſtilloit
En ſa reſonance plus douce,
Me laiſſe à preſant affamé,
Et d'vn depit trop animé
Contre moy craintif ſe courrouce.

Ah! deteſtable cruauté
De la ſaiſon qui m'eſt contraire,
Et qui me cache la beauté
Pour mon repos tant neceſſaire,
Où ſont maintenant ces oeilletz,
Ceſt or, & ces liz vermeilletz,
Ces rubiz, ces perles, ces roſes,
Ces doulx baiſers, ces doux apaſtz,
Ces traitemens, & ces repas,
Et ces mile doucettes choſes?

Infortuné me fut le iour,
Et plus malheureuſe la place,
En laquelle en peu de ſeiour

l'irritay ſa diuine grace,
Malheureuſe l'occaſion,
D'où vint la perſuaſion
Qui me rendoit dolent & bleſme,
Puis que par là ie n'ay plus part
En ce beau celeſte regard
Qui me combloit d'vn heur extreme.

Malheureux moy, & mes eſprits
Et mon triſte cueur miſerable,
Si iamais ie les voy ſurpris
D'autre beauté plus deſirable,
Malheureuſe celle clarté
Qui me croiſtra la liberté,
Tant ie ſuis en priſon heureuſe
Aigre-doucement retenu,
Et d'vn eſpoir entretenu
Qui fait ma peine doucereuſe.

Tant qu'Apollon éclerera
A ceſte grande maſſe ronde,
Et que le ciel l'enſerrera,
Ou que Tethis dedans ſon onde,
Receura les fleuues coulans
Dedans ſon large ſein roulans,
Ceſte Vertu ſera trouuée
Dans mes eſprits, & dans mon cueur
Tant elle y fut d'Amour vainqueur,
Profondement miſe & grauée.

Coureʒ donc mes vers d'vn grand train
Deuers ma terreſtre Déeſſe,
Mais guideʒ ſi bien votre frain,
Que trop hardiʒ ne vous cognoiſſe,
Dites-luy : nous ſommes icy
Eſſayans d'obtenir mercy
Pour voſtre Eſperance certaine,
Qui par angoiſſeuſe douleur,
Vit demy mort, & ſans couleur,
Tant il eſt plein d'eſtrange peine.

AV SEIGNEVR

DE CHAMBRVN

Lion Iamet.

ODE.

C'EST *à ce coup ma Muſe aymable,*
Qu'il fault aparoir eſtimable,
Sortant du tenebreux ſeiour,
Et rompre l'endormy ſilence
Pour aller voir vne excellance
Qui embellit tout noſtre iour.

I'ay l'eſtomac, le cueur, les veines
D'vne liqueur boillante pleines,
Ardant de chanter le deuoir,
Et conſacrer à la memoire
Les vertuz, l'honneur, & la gloire
D'vn Lion comblé de ſauoir.

Iadis ſur les nerfz de ma lyre
Ie ſouloy fredonner, & dire
Le pris du diuin Quercinois,
Qui fait par maint tranſlaté liure
L'aueugle Grec viure, & reuiure
En ce monde plus de cent fois.

Mais or' ie veux qu'elle reſonne
La grace d'vne autre perſonne,
Chantant ſi hault ſon nom, & bruyt,
Que le temps n'y puiſſe rien mordre,
Ny mes lyens rompre ou deſtordre
L'enuie obſcure de la nuict.

Les antiquitez tant priſées,
De noz ſiecles fauoriſées,
Par leur orgueil elabouré,
N'ataindront, ſi mes vers ont grace,
L'immortalité que i'embraſſe
Pour rendre Iamet honoré.

Car l'eternité plus loüable

Eſt mon entrepriſe auoüable,
Et ie ne deſire pas mieux
Qu'auecques ma lyre dorée,
De mes doigtz mignardz adorée,
Le colloquer au reng des Dieux.

Qu'ay-ie dit! ó la ſotte choſe
Que ie ſens dans mon ame encloſe!
Veux ie honorer le meſme honeur,
Et donner mon peu de richeſſe
A celuy qui en a largeſſe,
S'en monſtrant liberal donneur?

Vn autre chemin me fault prendre,
Car ie ne veux tant entreprendre,
Foible & petit me cognoiſſant,
Pour ſuporter ſi groſſe charge,
Grande aſſez pour l'eſchine large
D'Athlas ſouz le ciel gemiſſant.

Le meilleur eſt que peu i'en die,
Pour ne monſtrer abaſtardie
La grandeur de ſa rarité,
Que tachant le chanter encore,
Soiller le bien qui le decore
Et le bruyt qu'il a merité.

A CASTIANIRE

La voyant palle & triſte.

ODE.

QVELZ *ennuys,*
Iours ou nuictz
T'oſent ma mignonne ioindre,
Pour ton miel,
De leur fiel
Ainſi felonnement oindre?

Ta couleur
De valeur,
N'eſt plus celle de l'Aurore,
Et ton teint
Chaſte & ſaint,
Bleſmiſſant ſe deſcolore :

Tout pareil
Au vermeil
Que la pluye laue, & baigne,
Et qui naiſt,
Pur, & net,
Dans le ſein d'vne campaigne.

Et ces yeulx,
Que les Dieux
Béans comme moy adorent,
Et ce port,
Tant accort,
Que tous les hommes honorent:

Ne vont tant
Surmontant
Les fierteʒ des plus rebelles,
Que ſouloient,
Quand vouloient,
De leurs excellances belles.

O malheur!
O douleur!
O trop dommageable perte!
O vous cieulx,
Curieux
De ſa triſteſſe ſoufferte!

Deſormais,
Ie prometʒ
De chanter en toute place,
Et voʒ ieux
Outrageux,
Et l'aigreur de ma diſgrace.

Ce pendant,

Atendant
Que ta purité ie vange,
Par des vers.
Descouuers
En l'œuure de ta louange:

Chasse au loing
Et le soing,
Et la destresse mutine,
Qui te suyt,
Et te nuyt,
Et te pallit, & chagrine.

Trop à temps
Ton printemps,
Tes doux ans, & ta ieunesse,
Passeront,
Et seront
Talonnez de la vieillesse.

Et pour mieux
L'enuieux,
Et ton angoisse destruyre,
Et au pas
Du trespas,
Et l'vn, & l'autre conduyre:

Vien soudain,
Comme vn dain

Apres ſa craintiue mere,
Apaiſer
D'vn baiſer
L'ire de ma peine amere.

Ça donc' vien,
Ie ſuis tien,
Rien ne veux qui ne te plaiſe,
Cinq fois trois,
Quinze fois,
Doucement, douce me baiſe.

Tout d'vn fil
Quinze mil
D'autres baiſers me deliure.
C'eſt l'honneur
Du bonheur
Qui me fait mourir & viure.

Bref, autant
Baiſottant
Me ſois tu Nymphete douce,
Que de flotz
Sont deſclotz
Lors que la mer ſe courrouſſe.

Et encor'
Autant qu'or'
I'ay de penſers en mon ame,

Et de vents
Se suyuans,
Souflans, esuentans ma flame:

De sablons
Roulans blonds
Sous les ondes de Pactole,
Et de faicts
Imparfaicts
Depuis l'vn à l'autre pole:

De flambeaux,
Clers, & beaux,
Luysans la nuict plus sereine,
Et d'apasts
Delicats,
Aux douceurs de ton aleine.

A ton coul
Blanc, & moul,
Ie me pandray, transy d'aise,
Toy au mien
Te soustien,
R'alumant la morte braise.

Enlassez,
Embrassez,
Nous domterons la mort noire,
Et ce dueil

Au cercueil
Enuoyrons à noſtre gloire

Folaſtrons,
Et n'entrons
Si penſifz en reſuerie,
Noz esbatz
Mettent bas
L'orgueil de la facherie.

Par ainſi
Ton ſoucy,
Nous rendrons deffait, & bleſme,
Et l'eſmoy,
Qui ſur moy
Darde ſa rigueur extreme.

Et ton teinct,
Qui s'eſteinct,
Par l'ennuy qui te renglace,
Sera veu
D'vn doux feu
Renflammé dedans ta face.

Et ces yeux
Gracieux,
Reprendront leur vertu ſainte,
Et ce port,
Sur le ſort
Aura la victoire ateinte.

Moy heureux,
Amoureux,
Te ſeruiray toute heureuſe,
En eſpoir
De te voir
Egallement amoureuſe.

BLASON D'VN BOVQVET

Que luy donna ſa Caſtianire.

DIVERS *blaſons, maints beaux eſprits*
Nous ont fait voir par leurs eſcrits,
Mais d'vn bouquet i'ayme l'honneur,
Et en veux eſtre blaſonneur.
I'en veux rithmer, i'en veux eſcrire
Et tant à ſa louange dire
Qu'apres le temps il ſoit encor'
Auſſi verdoyant qu'il eſt or',
Par la vertu de celle là
Qui cueilly & compoſé l'a.

Bouquet donc excellamment beau
Pour qui tirer en vn tableau
Deuroit ores Apelle viure,
Ou bien pour le grauer en cuyure
Lyſipe graueur renommé.

Bouquet de ſenteurs embaſmé
Plus que la plus douce boëtte
D'ambre, de muſc, & de ciuette,
Qui iamais nous fut amenée
De l'Arabie fortunée,
Et encore plus que les rozes
En may par l'Aurore deſcloſes.

Bouquet digne d'eſtre chanté,
Bouquet digne d'eſtre vanté
Soit ſur le luth, ou ſur la lyre,
Bouquet digne ſuget d'eſlire
Non ſeulement de moy, ainçois
De ce grand Pindare François.

Bouquet mignard, ſade bouquet,
Bouquet plus verd qu'vn perroquet,
Plus blanc que n'eſt vn Cigne, enſemble
Plus violet que ne reſſemble
Eſtre tel le violet meſme,
Bouquet meritant diadeſme,
D'eſtre honoré, d'eſtre priſé,
Et de moy plus fauoriſé
Que preſent, tant ſoit il parfait.
Qui me pourroit onc eſtre fait.

Bouquet plus riche, & plus aymable
Que ceſte perle ineſtimable,
De quoy la royne Egiptienne

Demonſtra l'excellance ſienne :
Voire la pierre exquiſe, & rare
Dont Eriphile trop auare
Enſeigna ſon dolent eſpoux.

Bouquet plus ſauoureux, & doux
Que n'eſt le Cinamome Indique,
Et plus que n'eſt le miel d'Attique,
Ou la plus plaiſante liqueur
Dont on peult arrozer vn cueur.

Bouquet, digne preſant d'vn Dieu,
Dont vn ſoucy tient le milieu,
Enuironné d'vne penſée
A la diuinité dreſſée.

Beau Bouquet eſtraint, & lyé
D'vn fil de ſoye delyé,
Ce me ſemble gris de couleur,
Mais de trop plus grande valeur,
Mis en tel lieu pour demonſtrance
De quelque courtoyſe eſperance.
O bien heureux le perſonnage,
Qui eſt empraint dans le courage
De ceſte excellente Carite,
Qui tant de louange merite,
Et qui pourra gouſter ou voir
Ce qui viendra de ceſt eſpoir !

Bouquet compaſſé proprement,

Voire presque diuinement,
Par les doigts albastrins de celle
Qui toutes les Dames excelle :
Et qui des fois demy douzaine
L'a perfumé de son aleine
Pour le rendre plus odorant.

Bouquet qui oste en le fleurant
Mon ame d'où elle est assise,
Puis la remet dont il l'a prise
Par vn admirable secret,
Ah que i'aurois vn grand regret
Si celle qui l'a composé
Ne l'auoit vne fois baisé!
Toutesfois il est impossible,
Veu sa beauté presque indicible,
Et dequoy mon cueur qui pretend,
Est plus satisfait & content.

Amphion domteur de la nuict,
Assembla du delicat bruit
De sa lyre tant amoureuse,
La grande quantité pierreuse,
Dont Thebes fut depuis fondée,
Et Madame recommandée
A fait vn bel amas de fleurs
Toutes de diuerses couleurs,
Qui feront par le moyen d'elle
Mon heur & ma gloire eternelle.

Auſſi i'ay telle affection
De chanter ſa perfection,
Que meſmes le ſiecle auenir
S'en daignera bien ſouuenir.

Bouquet poupin, Bouquet fardé
Et meritant d'eſtre gardé,
Tant pour ſa valeur deſirable,
Que pour le reſpect admirable,
De celle qui me l'a donné
Ainſi proprement ordonné.

Bouquet que ie baiſotte, & taſte,
Que i'amadouë, que ie flate,
Que ie rebaiſe, & que ie touche
Au lieu de celle dans ma couche,
Laquelle a peu tant deſſus moy
Qu'elle a gaigné moy & ma foy.

Bouquet ſuffiſant pour eſteindre
La fureur dont Mars ſe fait craindre,
Et ayant la force & vigueur
De faire flechir la rigueur,
Et d'adoucir le plus amer.

Bouquet plus digne d'eſtimer
Que le tumbeau elabouré,
Dequoy Mauſole eſt honoré,
Voire le treſor le plus grand

Qui dedans l'Affrique se prend.
Ah si la Royne de Carthage
Eust peu auoir tant d'auantage,
Que d'en recouurer vn pareil,
Nonobstant le grand apareil
Qu'Enée fit, il l'eust gardé
De partir, au moins retardé
Pour vn long temps, & elle aussi
Ne se fust pas forfaite ainsi.

A CASTIANIRE

Luy presentant vn liure.

ODE

ALLEZ *papier bien heureux,*
Gouster le miel sauoureux
De ma Maistresse diuine,
Qui me tient l'ame, & le cueur
En l'aigre-douce liqueur
De sa cruaulté benigne.

Prosternez vous humblement
Et dites succintement
L'amytié que ie luy porte,
Qui excede sans mensir

Tout ce qui ſe peult ſentir
D'vne amour louable & forte.

Dites encor que les ans,
Ne l'orgueil des ventz nuyſans,
Ne la rudeſſe imployable,
De l'or qui fille noz yeux,
Ne le ſort ambicieux,
Ne la mort impitoyable,

N'effaceront le portrait
Qu'engraua ſon doux atrait
Dans l'immortel de mon ame,
Et le deſir imprimé
D'eſtre ſeruant eſtimé
D'vne ſi gentile dame.

Dites encor que mes vers
Darderont par l'vniuers
Le bruyt de ſes vertuz rares,
Qui deſia, deſia s'entend
Sur ma lyre, le chantant
Iuſqu'au climat des Barbares:

Et que mon extreme ardeur
Cherche l'exquiſe froideur
De ſa pitié liberalle,
Pour eſteindre le tourment
Trop ſeuere, & vehement
Me brullant ſans interualle.

Dites que ma liberté
S'obſcurcit à la clarté
De ſes eſtoilles iumelles,
Et que ma conſtante foy
N'obtempere qu'à la loy
De l'archer empanné d'œlles.

Tenez papier bien heureux
Tous les propos amoureux,
A ma mignarde amourette,
En reuanche du bon-heur,
Du threſor, & de l'honneur
Que captif, ie vous apreſte.

Et ie ſeray fortuné
Plus que perſonnage né,
Si d'vne volonté bonne
On vous eſcoute, & vous prend
Parce que d'vn vouloir grand
Ie vous preſante, & vous donne.

CHANT DV DESESPERÉ.

Si de l'oyſeau en Cillene adoré
I'auois aquis le chant tant honoré,
Si cent palaiz en cent bouches i'auois

Ou si de bronze ou fer estoit ma voix,
Mes yeux parlans, mon estomac de cuyure,
Et destiné d'eternellement viure,
Si mes propos ressembloient à torrents,
S'ils ressembloient à gros fleuues courans,
Voire egalloient le sucre & le doux miel,
Ou les accords, & les chançons du Ciel,
Ià toutesfois n'auroy-ie le pouuoir
De reciter le terrible deuoir,
Que fait le sort de me gaster & poindre,
Et ses effets redoutables me ioindre:
Non tant s'en fault, exprimer les ennuys
Et les tourmens qui les iours & les nuicts
De mon seiour en l'obscur de ce monde
Paissent mon cueur d'amertume profonde.

D'vn pié leger, d'vne course soudaine
Le dueil me suyt, me trauaille, & pourmeine,
Et d'vn lent pas d'acointance subite
Soucy me guide, & auec moy habite
Douleur, tristesse, & desespoirs frequents
Et tous les maux qui leur sont subsequents.

O moy heureux, & plus que fortuné
Quatre ou cinq fois, si ne fusse onques né,
Veu que le iour propre auquel ie nasquis,
Rien que trauaux & peines ie n'aquis.
Et depuis (las) à la droite mesure
Que ie suis creu, la maligne auanture,

Et le destin le plus à detester
Seul est venu dessus moy arrester.

Quelle planette ou celeste influence
Ay ie offensée? Est ce la penitence
Des lourdz erreurs par mes peres commis?
Ou les souhaitz de mes grans ennemys,
Dequoy l'effect par volonté diuine
Si rudement me combat & ruyne?

Suis ie sorty de la race de Cée?
Ou de celuy dont l'eschine est froissée,
Et qui vomit par les yeux & la gueule
Le feu cruël dequoy Etne se brulle?
Suis-ie parent de celuy dont arrache
Vn fier oyseau le poumon qu'il remache?
Ou de celuy qui par sa faulte grande
Multiplia des loups famiz la bande?
Serois-ie encor des aliez Germains,
Ou parenté du Geant à cent mains
Espouantant les Dieux, qui Iupiter
D'vn zelle ardant tachoient precipiter?

Ie n'ay les lieux sacrez & coronez
Par vn dedaing ou despit profanez.
Ie n'ay soillé d'vn courage outrageux,
Auec les pieds, ou les souliers fangeux
Les clers ruysseaux, & fontaines courantes,
Où le trauail & les peines mourantes
De mainte Nimphe & Déesse s'alente.

Ie ne vy onc la Deesse excellante,
Qui le chasseur en beste transforma.
Ie ne vy onc le Dieu qui s'enflamma
Du feu d'Amour, rauissant la pucelle
Qui dedaignoit l'amoureuse estincelle.
Ie ne crain point, & ne pers le repos
Par le moyen de la noire Atropos:
Et voluntiers qui ne crainct sa tourmente
N'a iamais paour de chose vehemente.
Ie ne viz onc le celeste visage
Ne le corps nu de la guerriere sage,
Car i'en seroy beaucoup plus à priser:
Tiresias pouuoit prophetiser
Des que le sort voulut qu'heureusement
Il l'aperceust sans nul acoustrement.

O pauure moy tant malheureux tenu!
Que si grand bien ne m'est-il auenu,
I'eusse preueu le soucy belliqueur,
Et le tourment qui me ronge le cueur,
Et inuenté peult estre quelque tour
Pour les renger au fugitif destour.

O moy chetif! ó moy plus qu'incensé,
A la raison de ce mal auancé!
Ie n'ay recours, ie n'ai contentement,
Ie n'ay repos, secours, esbatement,
Ou si i'en ay, c'est (ó bons dieux) si peu
Que ie n'en suis satisfait ne repeu.

Le iour, la nuit, le ſoir, & le matin,
Le ſort cruël ſe plait en ſon butin,
Et ſans ceſſer me pourſuyt, & me poingt
De l'aiguillon d'vn trop dangereux poinct.
C'eſt l'alambic, où s'eſcoule, & diſtile
L'humeur de moy neceſſaire & vtile,
C'eſt l'inſtrument au ſon duquel s'apaiſe
Tout mon plaiſir, tout mon bien, & mon ayſe,
Et qui la nuit par ſon bruit trop amer,
Garde mes yeux de ſe clorre & fermer.

Si tôt le iour ne commance à paroiſtre
Que de cent lieux ie ſens en moy renaiſtre
Vne langueur, & ſoucy tres mordant.
Si tôt auſſi ne court en l'Occident
Le cler Titan, que d'autres cent coſteʒ
Aigres tormens ne me ſoient apreſteʒ
Pour augmenter le nombre miſerable
De mon malheur ſur tout autre admirable.

Chanteʒ mes vers la fortune amyable
Des enfançons que mort impitoyable
Oſte & rauit de ce monde peruers
Des leur berceau, pour les tormens diuers
Qui eulx viuans ſe viendroient preſenter,
Et qu'il faudroit ſouffrir & ſuporter.

Et vous ô Dieux qui teneʒ des humains
L'heur & malheur en voʒ diuines mains,

Et qui voyez leur fraude & purite,
Acablez moy, si ie l'ay merité,
Ou n'endurez que plus auant ie souffre
L'orage esmeu dans ce dangereux gouffre:
Ains guerdonnez ma fiere auersité,
Et mes trauaux, d'vne felicité
Par qui celuy qui gourmande ma vie,
Meure soudain d'extremité d'enuie.

AV SEIGNEVR

IAN DE MAVMONT.

ODE.

De quel regret cognoy-ie sans cesser
Ton cueur remply, tes esprits, & ton ame?
Quel desplaisir tes entrailles entame?
Et quel ennuy te vient ore offencer?

Tu as à toute heure,
L'œil triste qui pleure,
Et l'estomac clos,
Qui iamais ne s'ouure,
Que l'œr n'en recouure
Soupirs, & sanglots.

Eſt-ce le Ciel, ou les Aſtres luyſans,
Ou le hazard de l'inſtable Fortune,
Eſt ce Eolus, ou le pere Neptune,
Ou le fier tems, qui te ſont ſi nuyſans?

Ceſſe de te plaindre,
Et t'eſſaye à peindre
Ton teint palliſſant
D'vne couleur viue,
Qui l'Aurore ſuyue,
D'vn train rougiſſant.

Car ton malheur, & ton deſaſtre auſſi,
Ne ſont ſi grans comme tu les preſumes:
L'ardant ennuy, duquel tu te conſumes,
N'eſt de raiſon tant peu ſoit eclerci.

Si la bonté grande
De la ſainte bande
Des Dieux tout voyans,
Maintenant te priue
Du bien qui deriue
Des eſprits oyans:

Le Ciel benin auſſi t'a decoré
De ſes treſors, & d'vne main non chiche
T'a fait ça bas prodigalement riche
Pour ſuporter l'accidant preparé,

Soit en la ſcience,
Ou l'experience,
Les plus à priſer :
Ou bien en la haute
Vertu ſage, & caulte,
Pour temporiſer.

Et d'abondant il t'a conduit aux lieux,
Où tu as veu ceſte gente Carite,
Qui tant d'honeur, & louange merite,
Par ſes beautez, citoyennes des Cieux.

Heureuſe Nature,
Telle creature
Daignant faire voir,
Et le ciel auare,
Si choſe tant rare
Pretend de rauoir.

Elle a ſi bien eueillé tes eſprits,
Qu'aſſoupiſſoit ta fortune profonde,
Qu'ils ſe feront entendre par le monde,
Par l'excellant de quelque œuure entrepris.

Voy donques & penſe
Quelle recompenſe,
Te donnent les dieux :
Pour l'inſtable perte

Qu'as faite & soufferte
Du pis de ton mieux.

Lequel eut mis son occupation
Aux vains honneurs de ceste terre basse
Taschant auoir parmy ce grant espace
Quelque degré de reputation.

Ou pour chercher ore
Du sein de l'Aurore
Iusques à Thetis
Les choses antiques
Façons & reliques
Des palais batis.

A GVILLAVME TRVGVET.

SONET.

En ce pendant que la rage des Loups
Ronge ton cueur de sa lime endantée,
Et que l'obget d'vne amour indomtée
Paist tes esprits du nectar le plus doulx,

Voy mon TRVGVET *les paisibles courroux*
Qui me font or' vn dolent Promethée,
Or' vn Tantale, ores celuy Panthée
Qui void au ciel vn soleil plus que nous.

Voy les, Truguet, car de ces larmes miennes
Tu peulx tarir la fontaine des tiennes,
Tant la douceur flate icy les lisans.

Toufiours le ciel ne nous darde son ire,
Si pour esbat veulx mes nombres eslire,
De t'esgaier ilz seront suffisans.

APPENDICE.

OLIVIER DE MAGNY,

AV LECTEVR,

AMY lecteur, i'ay tant estimé singulieres & rares les œuures de monseigneur & maistre, que ie t'ay mises à la fin de ce liuret qu'il m'a semblé n'auoir autre moyen plus expediant, pour illustrer & donner quelque faueur aux miennes, que de les acompagner de perfection tant excellante. Ce sont entre autres choses des chapitres d'amour à la façon des Italiens, qu'il a faitz il a desia long temps, & qu'il tenoit au fond d'vn coffre entre les papiers, dont il fait le moins de cas. Toutesfois ayant trouué moyen de les recueillir, & les ayant apres communiquées à quelques vns de mes amys, ilz m'ont tant asseuré de leur singularité & ie les ay tellement cogneuës dignes de voir, & de re-

commandation que i'ay bienuoulu t'en faire part, pour te faire entendre par mesme moyen, que ie te les monstre sans qu'il en soit auerty, & entierement à son desseu, m'asseurant bien qu'il ne l'eust iamais permis, pour ne les estimer, que des moindres choses, qu'il ayt iamais escrites. Ie remetz à ton iugement, ce qu'elles vallent & combien on peult esperer de bien de personnage tant docte & parfait, t'auisant pour faire fin que si ie cognoi qu'il ne soit trop déplaisant de la hardiesse que i'ay prinse en les faisant imprimer, ie te feray voir en bref de telles & si diuines choses de luy, qu'il est peu d'hommes de sçauoir qui ne les admirent, tant s'en fault qu'elles ne meritent la faueur & l'immortalité que presque elles ont acquise des leur naissance se faisans voir sans estre veuës, par la renommée de leur Autheur.

Adieu.

OLIVIER DE MAGNY.

A MARC ANTOINE DE MVRET.

SONET.

Ne la clarté du quart Dieu de noʒ cieux,
Ne de ſa ſeur la lumiere cornuë,
Ne les flambeaux de la troupe menuë,
Luyſans eſpars au theatre des Dieux,

D'vn ſi beau feu n'eſclairent à noʒ yeux,
Que la ſplendeur de ta vertu chenuë,
Vertu du Ciel expres en toy venuë
Pour deuancer le temps iniurieux.

Auſſi le Choeur des neuf doctes pucelles
Orne ton chef d'vn ordre d'eſtincelles,
Que les fiers ans eſteindre ne pourront,

Non les aguetʒ de l'ingrate Fortune,
Ains ſur les feux des aſtres de la Lune,
Et de Phebus, brillantes demourront.

LVY MESMES

A ſon liure.

SONET.

Dv train poudreux de ta courſe ſubite,
Ou d'vn tel vol qu'on ne puiſſe egaller,
Va liure mien, gallope, ou trenche l'air,
Cornant par tout les loix de mon merite.

Aux plus lointains monſtre à nud ma Carite,
Braue ſuiet de ton riche parler,
Et la fureur qui me vint affoller,
Si que rauy, temps & mort ie dépite.

Salel, Muret, Nauieres, & Maumont,
Qui à lons traitz beurent au double mont,
De la docte eau que les ſeurs nous debondent,

Puiſſent ainſi te voir ſongneuſement,
Tant qu'au grand bruyt de leur ſaint iugement,
Antres, preẓ, bois, & riuages reſpondent.

TABLE.

	Pages.
AVERTISSEMENT	V
NOTICE	XI

PIÈCES LIMINAIRES.

La Castianire d'Oliuier de Magny. Au lecteur	2
Εἰς Καστιάνειραν Ὀλιβαρίου. Ἰω. Αὐράτου	3
A Monseigneur de Saint Cheron & de Saint Sanson Conseiller & Aumosnier ordinaire de la Royne.	4
Estienne Iodelle parisien. Ode	7
Luy mesme à Magny, distique mesuré	10
Pierre de Ronsard Vandomois à Oliuier de Magny. Sonet	10
Ian Antoine de Baïf	11
Marc Antoine de Muret. Sonet	12
A la Castianire d'Oliuier de Magny, par Est. de Nauieres	13
Hexastique françois, par le conte d'Alsinois	14

Pages

Remy Belleau 14
Claude Gruget 15
Cl. Colet champenois. Sonet 16
Ian de Caſtaigne bourdelois. Sonet 17
Sonetz 19

ODES.

Au Seigneur Pierre de Paſchal 89
Au Seigneur Raoul Aligre 95
Au Seigneur Ian de Caſtaigne Bourdelois 97
A Caſtianire.
Et quoi Nimphe que i'adore 101
A Monſeigneur de Saint-Cheron.
Tant plus la choſe eſt malayſée 108
A Caſtianire.
Mignonne ſus qu'on me deuore 111
A Monſeigneur le Garde des Seaulx de France.
I. B. 115
A Caſtianire.
Puiſque ce trait d'oeil enfonce 120
A Monſeigneur de Saint Cheron.
Qui ſera celle, doctes ſeurs 124
A Caſtianire.
Ma Vertu reluyſante 132
Au Seigneur Michel de Giuès, ſur la mort d'vn gentilhomme françois docte entre les plus fauans 136
A Caſtianire courrouſſée 141

Pages.
Au Seigneur de Chambrun, Lion Iamet 144
A Caſtianire la voyant palle & triſte..... 147
Blaſon d'vn Bouquet que luy donna ſa Caſtianire. 153
A Caſtianire luy preſentant vn liure..... 158
Chant du deſeſperé..... 160
Au Seigneur Ian de Maumont 165
A Guillaume Truguet. Sonet..... 168
Appendice..... 171

S·IOANNES·
IN ERAT
PRIN VER
CIPIO BVM

e

1193.

LES AMOURS D'OLIVIER DE MAGNY

Texte original

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, passage Choiseul, 27-31

M. D. CCC. LXXVIII

Volumes in-12 écu, imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume : 5 fr. & 7 fr. 50.

Les Contes de POGGE, traduits par M. RISTELHUBER. 1 volume (*épuisé*).

FERRY JULYOT. *Les Élégies de la belle Fille lamentant sa virginité perdue*, avec introduction & notes par E. COURBET. 1 vol. (*épuisé*).

Poésies diverses attribuées à Molière ou pouvant lui être attribuées, recueillies & publiées par le BIBLIOPHILE JACOB. 1 vol. (*épuisé*).

Les Gayetez d'OLIVIER DE MAGNY, avec notice par E. COURBET, 1 vol. (*épuisé*).

Les Contes & Facéties d'ARLOTTO, avec introduction & notes par M. RISTELHUBER. 1 vol. (*épuisé*).

Le Cymbalum mundi par BONAVENTURE DES PÉRIERS, avec notice & notes par F. FRANK, 1 vol. (*épuisé*).

L'Élite des Contes du SIEUR D'OUVILLE, avec une notice & des notes par M. RISTELHUBER, 1 vol. (*épuisé*).

Les Vaux de Vire de JEAN LE HOUX, publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe du poëte avec une introduction & des notes par ARMAND GASTÉ. 1 vol. (*épuisé*).

Les Serées de GUILLAUME BOUCHET, avec notice & index par ROYBET. 5 vol. Chaque volume. 7 50
(*Les quatre premiers volumes sont en vente.*)

Les Dialogues de TAHUREAU, avec notice & index, par F. CONSCIENCE. 1 volume. 7 50

Les Quatrains de PIBRAC, avec notice & notes par J. CLARETIE & E. COURBET. 1 vol. 7 50

*Les Soupirs d'*OLIVIER DE MAGNY, texte original avec notice par E. COURBET. 1 vol. . . . . 5 »

*Les Odes d'*OLIVIER DE MAGNY, 2 vol. . . . . 10 »

Les Comptes du monde aduenturéux, avec des notes, par FÉLIX FRANK. 2 vol.; chaque volume. 7 50

*Les Nouveaux Satyres d'*ANGOT L'ÉPERONNIÈRE, avec une notice et des notes par M. PROSPER BLANCHEMAIN. 1 vol. 7 50

La Satyre Ménippée, avec une notice et des notes, par ÉDOUARD TRICOTEL. 2 vol.; chaque volume. 7 50
(*Le tome premier est en vente.*)

Les Propos rustiques de NOEL DU FAIL, avec des notes par M. ARTHUR DE LA BORDERIE, 1 vol. 7 50

Il est tiré quelques exemplaires de cette collection sur papier de Chine, au prix de 25 fr. le volume.